



ARDAVAN AMIR-ASLANI

DE LA PERSE
À L'IRAN

2500 ANS D'HISTOIRE

l'Archipel

ARDAVAN AMIR-ASLANI

DE LA PERSE
À L'IRAN

2 500 ANS DE CIVILISATION

l'Archipel

Si vous souhaitez prendre connaissance de notre catalogue :
www.editionsarchipel.com

Pour être tenu au courant de nos nouveautés :
www.facebook.com/larchipel

E-ISBN : 9782809824247

Copyright © L'Archipel, 2018.

DU MÊME AUTEUR

Arabie Saoudite : de l'influence à la décadence, L'Archipel, 2017.

Faire des affaires avec l'Iran, Eyrolles, 2016.

Iran, le sens de l'Histoire, préface d'Alexandre Adler, Éditions du Moment, 2016.

L'Âge d'or de la diplomatie algérienne, Éditions du Moment, 2015.

Iran-États-Unis : les amis de demain, ou l'après-Ahmadinejad, Pierre-Guillaume de Roux, 2013.

Iran et Israël. Juifs et Perses, préface d'Alexandre Adler, Nouveau Monde éditions, 2013.

La Guerre des dieux. Géopolitique de la spiritualité, Nouveau Monde éditions, 2011.

Iran, le retour de la Perse, Jean Picollec, 2009.

À Nazak

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

du même auteur

INTRODUCTION

1 - NOUS, LE PEUPLE IRANIEN

L'IMMENSITÉ DU « MONDE IRANIEN »

QUELQUES TRAITS DE L'ÂME IRANIENNE

2 - LES DERNIERS FEUX DE LA PERSE AVANT L'ISLAM

LES PARTHES : LES DÉBUTS DE LA RENAISSANCE
DE L'IRAN - (248 av. J.-C.-224 apr. J.-C.)

LA CONFÉDÉRATION PARTHO-SASSANIDE, SOCLE
DE L'EMPIRE SASSANIDE - (224-651 apr. J.-C.)

LA NAISSANCE DU NATIONALISME IRANIEN

D'INGUÉRISSABLES FAIBLESSES QUI ENTRAÎNERONT
LA CHUTE DE L'EMPIRE

3 - L'INVASION ARABE

PERSES ET ARABES AVANT L'INVASION : PAS TOUT À FAIT
DES INCONNUS

L'INVASION ARABE : EFFONDREMENT À L'OUEST
ET RÉSISTANCES À L'EST - (633-651 apr. J.-C.)

LES OMEYYADES EN IRAN : RAPPORTS AVEC LA POPULATION PERSE

« DEUX SIÈCLES DE SILENCE » ET DE RÉSISTANCES

4 - LE NOUVEL ÂGE D'OR DE LA PERSE

« L'IRAN CONQUIS A VAINCU SON FAROUCHE VAINQUEUR »

LA RENAISSANCE DE L'IRAN

5 - SUNNITES ET CHIITES, DES CHEMINS SÉPARÉS

LE SCHISME PRIMORDIAL AU SEIN DE L'ISLAM

LE CHIISME, UNE EXCROISSANCE DE L'IRANITÉ

6 - LES PROPHÈTES DE LA LUMIÈRE

LE ZOROASTRISME, RELIGION DE L'ACTION ET DU BONHEUR

LES MYSTIQUES DE L'ISLAM : LA SAGESSE DE L'ANTIQUÉ PERSE À LA LUMIÈRE DU SOUFISME

7 - VERS UN NOUVEL ÂGE D'OR CULTUREL ?

LES LEÇONS DU PASSÉ

L'IRAN, « LABORATOIRE DE LA MODERNITÉ » DU PROCHE-ORIENT

UNE BEAUTÉ SANS FRONTIÈRES

CHRONOLOGIE

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE ET POLITIQUE

RELIGIONS

SOURCES LITTÉRAIRES

Promo éditeur



INTRODUCTION

« *La gloire de l'Iran a toujours été sa culture.* »

Richard Nelson Frye¹

Découvrir l'Iran a quelque chose d'intimidant. Le pays est vaste, très ancien, auréolé d'images remontant à la nuit des temps, propices à la rêverie, ou d'autres plus récentes qui peuvent effrayer. Se fier uniquement aux unes ou aux autres serait une grave erreur, car l'Iran ne peut se réduire à ces seules images d'Épinal.

Mais, comme tous les pays suscitant mystère et fascination, il peut être victime de clichés. Longtemps, le monde contemporain a réduit l'Iran à la description qu'en fait Betty Mahmoody dans *Jamais sans ma fille* : un pays brutal et arriéré où tous les hommes battent leur femme et sont fanatisés par la propagande religieuse. Plus récemment, lors de la sortie du film *300* en 2006, comment les Iraniens ne purent-ils pas se sentir outragés, non seulement par les épouvantables libertés prises avec la réalité historique, mais surtout par le racisme latent et les fantasmes délirants que traduisait la représentation des Perses de Xerxès ? Le public avait le choix entre des Immortels transformés en ninjas monstrueux cachés derrière leur masque et un Roi des rois aussi dépravé que corrupteur !

Il est vrai en revanche que l'Iran est un pays complexe et fait de paradoxes, riche d'une histoire vieille de plusieurs millénaires et de différentes cultures qui se sont mariées, parfois de force, mais qui ont aussi forgé ensemble une identité toujours plus foisonnante et originale. Cette richesse et cette originalité en ont fait, depuis l'Antiquité, une terre centrale, voire un monde à lui seul, qu'il est impossible d'éviter. Il existe d'ailleurs, aussi bien pour les peuples qui l'habitent que pour les chercheurs qui l'étudient, un véritable « monde iranien ».

De ce monde sont issues tant de notions et d'inventions dans le domaine des sciences, de la philosophie, de l'art ou des religions... Quiconque s'intéresse à ces disciplines ne peut l'ignorer. Impossible

de lire l’Ancien Testament sans connaître la déportation à Babylone et l’édit libérateur de Cyrus le Grand, seul souverain étranger cité dans la Bible et qui porte le titre – fait exceptionnel et unique pour un non-juif – de « Oint de Yahvé ». Impossible d’étudier la Grèce sans se souvenir qu’Hérodote, le « père de l’Histoire », était né sujet iranien, puisqu’il a vu le jour en 480 av. J.-C. à Halicarnasse, au sud de l’Asie Mineure, alors sous domination achéménide. Impossible encore de lire *Les Perses* d’Eschyle et d’occulter l’histoire des guerres médiques. Impossible enfin d’oublier que sans sa conquête de la Perse, Alexandre n’aurait pas été appelé « le Grand ».

Dans le domaine spirituel en particulier, l’empreinte de l’Iran est indélébile. Comment ignorer que les fameux Rois mages, venus « d’Orient » à la lumière des étoiles pour s’incliner devant le berceau du Christ, étaient des représentants de cette Perse lointaine et sans doute des prêtres zoroastriens ? La fascination précoce, perdue dans le fond des âges, des Perses pour la compréhension des mystères de l’existence donna naissance à un Zarāthoustrā, génie qui offrit au monde la première pensée monothéiste, influença les trois grandes religions monothéistes que sont le judaïsme, le christianisme et l’islam, avant d’inspirer à Nietzsche son œuvre la plus célèbre.

Mais ce qui fait la rareté du génie iranien, c’est qu’il a rayonné bien au-delà de ses frontières. La fête de Norouz – le Nouvel An iranien, que l’on célèbre depuis le temps des Achéménides – est reconnue comme telle dans plus d’une dizaine de pays. Le persan, ou farsi, fut la langue de la culture au Moyen-Orient et en Asie centrale, ainsi qu’en Asie du Sud avec les Moghols de l’Inde, pendant des siècles et jusqu’à nos jours. Ainsi, un poète et philosophe aussi important dans la culture musulmane que Mohammed Iqbal (1877-1938), théoricien de la partition de l’Inde, pourtant né au Pendjab, écrivit son œuvre poétique en ourdou, mais aussi en persan.

L’iranité est trop vaste pour la borner aux frontières actuelles de l’Iran. On ne peut pas la limiter à un peuple et un territoire uniques : l’Iran est une terre centrale qui sépare les mondes, une terre de jonction entre le monde méditerranéen et asiatique, qui relie l’Europe à l’Inde et à la Chine.

Victime des clichés, l’Iran peut l’être aussi de l’oubli. Négligées, voire niées, son immense civilisation et son influence sur tant et tant d’autres cultures et religions, y compris l’islam. D’une manière

générale, les études sur la civilisation persane sont encore trop rares, trop superficielles. L'iranologue Richard Nelson Frye pensait qu'elle était sous-appréciée par les autres musulmans, arabes en particulier : « Les Arabes ne comprennent plus le rôle de l'Iran et du persan dans la formation de la culture islamique. Peut-être veulent-ils oublier le passé, mais, ce faisant, ils se privent des bases de leur propre être spirituel, moral et culturel. [...] Sans l'héritage du passé et un sain respect pour celui-ci, on se donne peu de chances de connaître la stabilité et le développement². »

C'est là une remarque d'une importance capitale et que l'on peut toujours vérifier. La volonté acharnée des pays bordant le golfe Persique à le rebaptiser « golfe Arabique » ne trahit-il pas un souci de réécrire le passé, voire de l'effacer ? Pourquoi nier à l'Iran ses plus grands penseurs et artistes, au motif qu'ils sont nés dans ce qui est aujourd'hui l'Azerbaïdjan, l'Ouzbékistan, le Kazakhstan, le Turkménistan ou la Turquie, mais qui était à l'époque la Perse ?

Aujourd'hui, alors que le monde musulman est en proie à une crise identitaire terrible, tiraillé entre attachement à ses traditions et soif de modernité, il est impossible de le comprendre en laissant l'Iran et sa culture de côté, car c'est lui qui l'a, en grande partie, forgé.

À notre époque où la culture musulmane, si admirée au Moyen Âge, vit un âge sombre, fait de méfiance ou d'ignorance, et où une partie du monde islamique, animé par une lecture strictement confessionnelle des rapports humains, ose réécrire le passé ou l'enterrer dans l'oubli, il semble nécessaire de rappeler comment s'est construite la civilisation musulmane. D'où elle vient. Quelles sont ses racines, qui plongent dans le passé de l'Iran, dans les philosophies mésopotamiennes, grecques et indiennes, et qui lui ont permis d'être ouverte et lumineuse. Pour reprendre l'expression très juste de l'historien Henry Corbin, « la culture spirituelle de l'Iran ne peut plus rester absente du “circuit culturel” universel³ ».

Il faudrait plus qu'un simple ouvrage pour compiler tout ce que l'Iran a donné au monde et en offrir ne serait-ce qu'un aperçu. Ce livre n'a pour ambition que de « rendre à César ce qui lui appartient » et d'introduire à une culture encore trop ignorée. D'expliquer ce qu'est le monde iranien, ce qu'il recouvre, et de quelle civilisation les Arabes héritèrent lorsqu'ils envahirent la Perse en l'an 633 de notre ère. De raconter comment les Perses furent les artisans de l'âge d'or de la

civilisation musulmane, plus avancée au Moyen Âge que ne l'était alors l'Occident, encore embrumé dans l'obscurantisme chrétien. De présenter ses plus grands penseurs, artistes, poètes et prophètes. « [Les Iraniens] ont commencé leur carrière historique dans un embrasement, ils ont illuminé l'ancien monde en donnant à l'humanité de grandes leçons avec Zarāthoustrā, avec Cyrus et Darius, et plus jamais ils ne recouvreront leur splendeur primitive. Mais ils atteignirent parfois encore des sommets même si ceux-ci furent moins hauts, avec Mani⁴ et les Sassanides, avec leurs savants, leurs écrivains, leurs poètes⁵. » Ces sommets, l'Iran d'aujourd'hui est toujours prêt à les atteindre. Il n'a rien perdu de son génie, toujours aussi mobile et incandescent. Nous espérons qu'à la fin de ce livre, le lecteur en sera convaincu.

¹. Richard N. Frye (1920-2014), *Greater Iran*, Mazda Publishers, 2005. Grand iranologue américain, il a enseigné à Harvard et dirigé l'Asia Institute de l'université de Chiraz de 1969 à 1974.

². R. N. Frye, *The Golden Age of Persia*, Weidenfeld, 1975, p. 236.

³. Henry Corbin, *En Islam iranien. Aspects spirituels et philosophiques*, Gallimard, 1971, p. XXIII.

⁴. Mani (216-277), le fondateur du manichéisme, qui influença notamment les cathares en France et les bogomiles en Bulgarie au x^e siècle. Voir [chapitre 1](#) et [6](#).

⁵. Jean-Paul Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens. Des origines à nos jours*, Fayard, 2006, introduction.

1

NOUS, LE PEUPLE IRANIEN

« Nous ne sommes pas comme tout le monde, on ne peut nous comprendre. » Beaucoup d'Iraniens pensent ainsi. Et sans prétention aucune : il s'agit là d'une simple constatation. Comment leur en vouloir ? L'histoire de leur peuple, de leur pays, de leur culture remonte pour ainsi dire à la nuit des temps : sept mille ans en tant que civilisation, deux mille cinq cents ans en tant qu'État souverain, ce qui en fait le plus ancien au monde. On ne compte guère que les Grecs, les Égyptiens, les Chinois et les Indiens pour posséder une si longue histoire. Mais ils ont une spécificité de plus : ils sont l'un des rares peuples sur la terre à vivre au sein des mêmes frontières que leurs ancêtres. Armés de ces simples rappels, on se figure mieux la fierté des Iraniens vis-à-vis de leur passé et de son rayonnement dans l'histoire du monde : cela fait deux millénaires et demi qu'on parle régulièrement d'eux !

On parle d'eux, oui, mais... on les connaît si mal. On n'en retient que quelques traits marquants, les restes d'une antique grandeur à Persépolis, la beauté d'une poésie fine et curieuse, sans oublier le voile de l'islam, qui recouvre tout, alors qu'au sein même de la dernière religion révélée, l'Iran se distingue encore une fois par son originalité. On les connaît si mal, alors qu'ils ont réussi une sorte de miracle : conserver leur culture à travers le temps, ainsi que tous les acquis de leur civilisation.

Bien que plusieurs fois envahis, par les Grecs, les Arabes, les Turcs et les Mongols, les Iraniens n'ont jamais été détruits ou, pire encore, assimilés. Leur culture, leur peuple ont survécu à tous les traumatismes, même les plus violents. Quelle vitalité et quelles ressources ce peuple n'a-t-il pas en lui, pour avoir réussi à transformer

même les plus humiliantes défaites en victoires ! À travers les âges, ce qui a donné sa force au peuple iranien dans l'adversité reste très certainement son profond attachement à sa culture et à son art de vivre. Vaincus, les Iraniens ? Alors qu'ils finissent toujours par intégrer l'envahisseur, l'étranger, en « l'iranisant », un fait extrêmement rare dans l'histoire des peuples ? Face à l'invasion arabe, la civilisation égyptienne s'est perdue en l'espace de deux générations. Il n'y a pas eu de phénomène semblable en Iran.

Enrichie par l'assimilation des éléments extérieurs, la culture des Iraniens, qui a beaucoup pris mais aussi beaucoup donné, fut ainsi préservée pendant deux mille cinq cents ans. Il est amusant de souligner que la Perse et la Grèce, ces deux vieux ennemis, sont plus semblables qu'il n'y paraît. Comme les Grecs, les Perses ont tendance à s'attribuer volontiers toutes les gloires de l'humanité. Science, culture, savoir, tout vient de la Perse. Ce n'est pas totalement vrai... ni totalement faux. À la tête d'un empire ou envahie, la Perse a su emprunter à ses voisins et à leurs sujets, notamment les civilisations nées autour du Tigre et de l'Euphrate comme à celles d'Asie centrale. Mais sa force a toujours été sa capacité d'assimilation, tout en sauvegardant ses spécificités. La Perse avec tous ses envahisseurs procéda exactement de la même manière que la Grèce avec Rome : conquise militairement, c'est culturellement qu'elle a, pour paraphraser Horace¹, « conquis son farouche vainqueur ». Les Moghols, qui avaient conquis la Perse, étaient devenus persanophones et fondèrent, avec leur premier empereur, Babur (1483-1530), un empire persan en Inde, tout comme les Arabes qui avaient eux aussi intégré la richesse de la culture et de la civilisation perse. Non, décidément, les Iraniens ne seront jamais un peuple comme les autres !

L'IMMENSITÉ DU « MONDE IRANIEN »

Plus encore que la Chine, le monde iranien est un « empire du Milieu », au centre de tous les autres mondes. Il est un passage obligé entre d'un côté l'Occident et le Proche-Orient, de l'autre l'Inde et l'Extrême-Orient. Sauf à passer par la mer, nul ne peut l'éviter. Cela vaut tant sur le plan géographique qu'intellectuel. Sans l'Iran, il n'est pas de connexion possible entre ces univers. Le célèbre réseau de routes des Achéménides n'a pas seulement servi à faire circuler des

biens et permis aux armées de se déplacer rapidement vers un champ de bataille. Il a aussi permis la circulation des idées et des savoirs.

Mais dès lors, qui est iranien ? Dans le sens moderne que prend aujourd’hui la nationalité, on entend par « Iranien » tout citoyen de la République islamique d’Iran, et ce indépendamment de son origine ethnique. Ainsi, cela exclut par exemple un Afghan, un Tadjik de Samarcande ou de Boukhara, un Kurde d’Irak, un Azéri d’Azerbaïdjan, un Indien du Nord de l’Inde. Pourtant, tous parlent des langues iraniennes, et ils pourraient même, « culturellement », revendiquer leur appartenance à l’Iran. Tous ont appartenu à ce qu’on a appelé par le passé le « Grand Iran ». Mais définir l’identité iranienne est affaire complexe. Cette identité ne peut pas être aussi restrictive qu’une frontière administrative ou un groupe ethnique : le terme « perse » lui-même désignait « seulement », à l’origine, la tribu du même nom, installée dans la région de Pars, l’actuelle province du Fars, en Iran. Or, on sait bien que la culture iranienne va bien au-delà de ces considérations. En réalité, le « monde iranien » procède de deux unités, l’une linguistique, l’autre culturelle.

Plusieurs langues, une même racine

L’étymologie constitue une bonne piste de départ. L’Iran était appelé sous les Sassanides *Aryānam xshathra*, le « Royaume des Aryens », *Āiryā* (à la résonance proche du nom « Iran ») signifiant « noble » en avestique². À quelques milliers de kilomètres de là, en Inde, le sanskrit emploie à peu près le même mot : *Āryā*. Ces deux branches linguistiques, l’une indo-aryenne, l’autre indo-iranienne, se sont séparées d’après les linguistes il y a près de quatre mille ans. Les tribus aryennes parlant la première poursuivirent leur route vers l’est, pénétrant en Inde par le Pendjab.

Quant aux tribus parlant la seconde, leur présence sur le plateau iranien est attestée par des sources assyriennes dès le ix^e siècle av. J.-C. C’est en Bactriane que l’on pense que l’*Avestā*, le livre sacré des zoroastriens, a été composé, mais certains chercheurs évoquent la Sogdiane³. Que ce soit l’une ou l’autre, on note de toute façon que ces deux régions, voisines l’une de l’autre, furent d’importantes satrapies sous les Achéménides. Elles sont aujourd’hui à cheval sur les États actuels d’Afghanistan, du Tadjikistan et de l’Ouzbékistan, et largement

considérées comme le berceau de la civilisation perse. Hérodote évoquait déjà en son temps leurs peuples comme étant de langue iranienne, et citait également les Chorasmiens⁴, qui vivaient au sud de la mer d’Aral (leur terre est, d’après la légende, la terre natale de Zarāthoustrā). Il n’oubliait pas enfin les Aryens de la région de Hérat, en Afghanistan.

D’autres peuples, dont les terres n’ont pas nécessairement appartenu à l’Empire perse, étaient de souche iranienne : les Scythes, peuple nomade et guerrier qui développa considérablement l’usage de la cavalerie, furent très tôt incorporés aux armées achéménides comme mercenaires. Ils furent également à l’origine de l’Empire parthe (*Ashkāniān* en persan moderne), qui conquit la majeure partie de l’empire des Séleucides⁵.

Quelle conclusion tirer de ces premières observations géographico-linguistiques ? Que tous les peuples de langue iranienne n’ont pas vécu, et ne vivent pas, aujourd’hui encore, qu’en Iran – loin s’en faut ! Une première clé cimente donc tout l’édifice et relie ces peuples les uns aux autres : les langues indo-iraniennes, dont les racines remontent aux dialectes *airiyā*. Parmi elles, les chercheurs en identifient trois : l’une nordique et disparue (sauf en Ossétie), qui était celle des Scythes et autres peuples apparentés, une deuxième dite occidentale, et une troisième dite orientale.

La branche occidentale est celle qui nous intéresse le plus, et qui reste aujourd’hui la plus répandue, représentée par le farsi, le persan, mais à laquelle on peut rattacher aussi le kurde et le balouchte. Le farsi s’est distingué de toutes les autres langues grâce à Firdousi, qui l’imposa avec son *Shâh-Nâmeh*, comme Dante avait imposé l’italien avec la *Divine Comédie*.

Cette œuvre, et à travers elle cette langue, démontrent d’ailleurs une belle chose. Aucun petit Français du début du xx^e siècle ne pourrait lire sans difficulté les ouvrages de Chrétien de Troyes ou de Rabelais sans qu’il y ait eu une « traduction » préalable en français moderne. Rien de tel avec le persan. Pour un enfant iranien d’aujourd’hui – avec quelques cours préalables tout de même ! – la langue du *Shâh-Nâmeh* reste tout aussi compréhensible que s’il vivait à l’époque de sa composition... c’est-à-dire vers l’an 1000 ! Une telle préservation est extrêmement rare dans le monde linguistique.

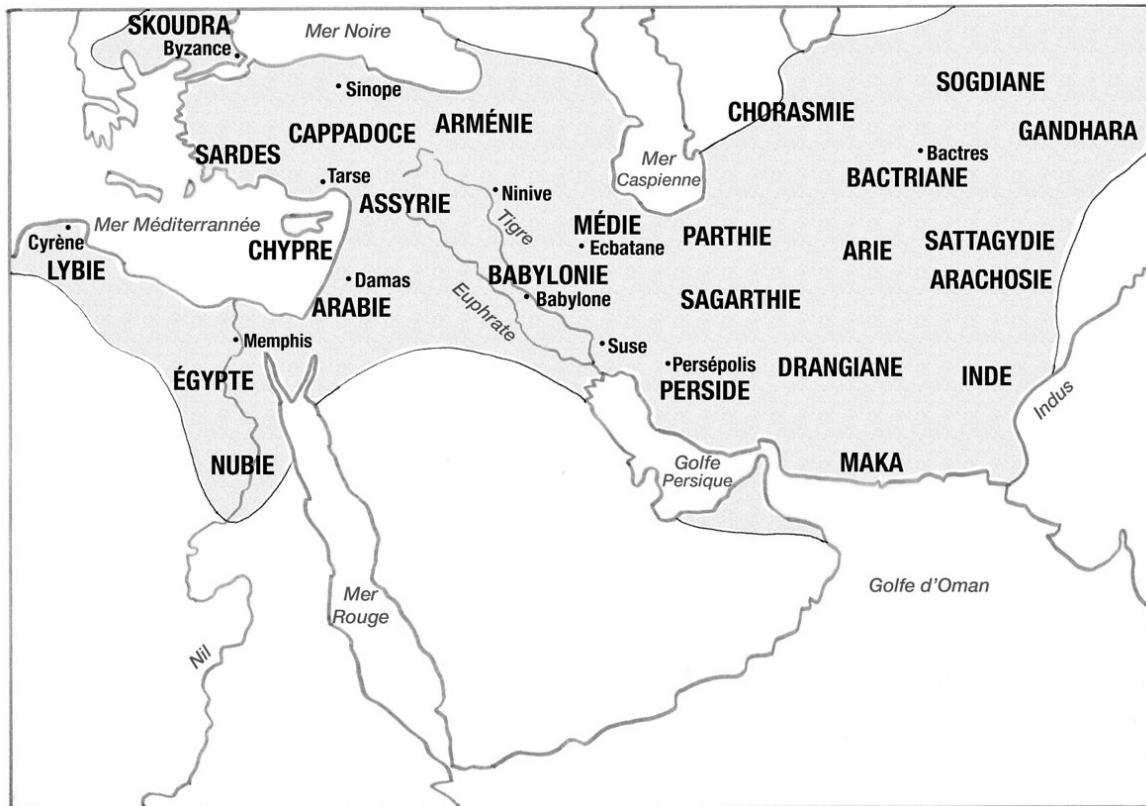
Le rameau oriental est intéressant, car il regroupe le sogdien, mais surtout le pachtoune (littéralement : l'afghan), que l'on parle en Afghanistan. Il est avec le dari (que l'on appelle aussi le persan afghan ou persan oriental, ou encore « persan de cour »), l'une des langues officielles de ce pays depuis 1936, et regroupe entre seize et dix-sept millions de locuteurs, répartis entre le Nord-Ouest du Pakistan et le Sud/Sud-Est de l'Afghanistan. Reste enfin l'ourdou, né au XVII^e siècle du farsi, que l'on parle à Delhi jusqu'au XX^e siècle, et au Pakistan – c'est d'ailleurs la langue de l'hymne pakistanaise, composé par le poète Hafeez Jullundhri (1900-1982).

Loin d'être des langues mortes, tous ces dialectes sont ainsi parlés aujourd'hui dans des territoires qui s'étendent de la Turquie du Sud-Est, du Nord de la Syrie et de l'Irak, à l'Iran, jusqu'au Tadjikistan, à l'Afghanistan et même à l'Inde. Bien que ses frontières et sa domination politique aient considérablement reculé par rapport à sa gloire passée, l'influence culturelle de l'Iran sur l'Asie centrale reste majeure, puisqu'un Iranien de Téhéran peut réussir à comprendre un Afghan de Kaboul. Aussi, même si les populations « iraniennes » d'aujourd'hui n'appartiennent pas toutes à l'Iran actuel, ni à ce qu'il fut jadis, elles n'en restent pas moins toutes « cousins », voire sœurs, en tout cas proches.

Une culture sans frontières

L'ancien Empire perse s'est étendu pendant deux siècles (550-330 av. J.-C.) sur l'ensemble de ce qui est aujourd'hui le Proche-Orient, et plus encore : une vaste zone qui allait de la vallée du Nil à celle de l'Indus (aujourd'hui au Pakistan), et de la mer Noire au golfe Persique. L'Empire achéménide, fondé par Cyrus le Grand, « fut le premier empire moderne. Pour la première fois, un État rassemble des populations de langues, de cultures et de religions différentes. Et comme il s'agit d'un empire continental, il doit créer et entretenir un réseau de communications artificiel – des routes – pour communiquer avec ses différentes provinces, par le biais d'une administration composite⁶ ». Aucun empire du monde antique ne fut aussi vaste que celui des Perses : des bords de la mer Noire à ceux de l'Indus, de la Libye à l'extrême nord de la Sogdiane, ils régnèrent sur un territoire de 7,5 millions de kilomètres carrés, et des dizaines de peuples différents. C'était, à juste titre, l'empire de la démesure, qui dépassait

largement les 4,4 millions de kilomètres carrés qu'atteignit plus tard l'Empire romain. Une telle immensité suscita naturellement fascination, convoitise... mais aussi mystère et méfiance. Longtemps, les Occidentaux se sont mépris sur la culture des Perses, les rangeant d'emblée dans la catégorie des « barbares »... et ce cliché, nous le devons aux Grecs.



L'Empire achéménide (VI^e-IV^e siècle av. J.-C.).

Il faut dire que c'est par la guerre que les Perses ont d'abord été connus de l'Occident. Des noms illustres viennent alors à la mémoire, lorsque nous évoquons les « guerres médiques » : Marathon, les Thermopyles, Salamine... *Les Perses*, pièce d'Eschyle, pose d'ailleurs un présupposé qui aura la vie dure : la bataille de Salamine fut la victoire d'un peuple moins nombreux, certes, mais libre – celui des Grecs –, face au premier « empire mondialisé », dirait-on aujourd'hui, composé d'une myriade de peuples soumis à l'autorité d'un seul. On le sait, les choses sont moins binaires que le noble poète a bien voulu le dire. De nombreux Grecs avaient eux-mêmes pactisé avec « les barbares »... et enfin, faut-il le rappeler, les Perses étaient bien plus civilisés que les Grecs ne voulaient l'admettre... Mais la Grèce sans son orgueil ne serait pas la Grèce ! Rappelons au passage que pour elle, était barbare tout ce qui n'était pas grec... ce qui rejetait pas mal

de peuples hors des frontières de la civilisation ! Les victoires de Salamine et de Platées portaient donc en elles, pour les Athéniens, une symbolique puissante de l'identité et des valeurs grecques... mais elles étaient parfaitement insignifiantes aux yeux des souverains achéménides, à l'abri dans la lointaine Persépolis, et forts de leur domination sur des dizaines de millions d'hommes.

La Perse, la Grèce. Deux ennemis héritaires, que tout opposait, notamment leur vision du monde. Dans la conquête de l'autre, après un large avantage des Perses, ce sont finalement les Macédoniens d'Alexandre le Grand qui l'ont emporté... Ils furent les premiers conquérants de la Perse. Mais si l'Empire achéménide s'effondra sous leurs coups, jamais les Perses ne furent totalement hellénisés : ces Grecs-là, d'ailleurs sous l'impulsion d'Alexandre qui sentait parfaitement l'intérêt qu'a un immense empire à mélanger les cultures qu'il abrite, se sont au contraire « iranisés », par la voie des mariages ou en adoptant les us et coutumes locaux. Alexandre lui-même se présenta comme l'héritier de Xerxès et Darius, épousa la propre fille de ce dernier, Stateira, lors des Noces de Suse, entrant ainsi dans l'épopée nationale iranienne. Séleucos, l'un de ses principaux généraux, qui hérita à sa mort de la partie babylonienne de son empire – il y fonda la dynastie séleucide – fut le grand promoteur de ce métissage « irano-macédonien » : son épouse Apama était la fille d'un général perse de Darius III, et son fils et héritier fut le seul, parmi les descendants des diadoques⁷, à compter des Iraniens parmi ses ancêtres.

Aujourd'hui, cette gigantesque hégémonie territoriale a certes reculé : les steppes de l'Europe orientale sont devenues russes, après avoir été longtemps turques, et sous influence iranienne. En Sogdiane, l'actuel Ouzbékistan, on ne trouve des persanophones que dans les grandes villes, les célèbres Samarcande et Boukhara. Les Kurdes luttent pour exister de façon indépendante mais vivent encore sous domination turque ou arabe. On trouve essentiellement des Iraniens bien sûr en Iran (1 648 000 km²), en Afghanistan (652 000 km²) et au Tadjikistan (143 000 km²), mais chacun de ces trois pays compte de nombreux autres peuples en son sein. Leurs superficies additionnées atteignent à peine 2,5 millions de kilomètres carrés, bien loin du gigantisme de l'empire de Cyrus, Darius et Xerxès.

Mais si l'étendue géographique n'a plus rien à voir avec la splendeur passée, l'unité culturelle entre tous ces peuples demeure. La

culture de l'Iran n'a jamais connu de frontières. On note dans son art, surtout préislamique, des influences venues des steppes et des grandes civilisations orientales conquises (mésopotamienne et assyrienne notamment). Les plus grands penseurs, philosophes, créateurs et poètes de la culture iranienne ont vu le jour ou exercé leur art sur des terres de souche indo-iranienne, mais au gré des changements politiques, dynastiques... et du temps, la soumission de ces dernières à l'autorité perse a pu évoluer. En Inde même, la culture persane s'est développée dès l'époque où les Parsis, ces zoroastriens perses qui avaient choisi l'exil plutôt que la soumission face à l'invasion arabe, s'étaient réfugiés à l'est de leur pays. S'installant d'abord dans le Gujarat, ils ont contribué à la fondation de la ville de Bombay, aujourd'hui la capitale incontestée de l'économie et de la culture indienne. À la suite des Parsis, la survivance de la culture persane en Inde passa par la fascination que les empereurs moghols, largement « persanisés », lui portaient. Nombreux furent les Persans qui peuplèrent leur cour, et d'ailleurs la langue officielle, celle de la culture, du droit et de la diplomatie, était le persan. De nombreuses familles princières des Indes, à Lucknow, ou à Hyderabad, sont d'origine iranienne⁸... et même le nom « Taj-Mahal » est un mot persan... ainsi que son architecte !

Mais le plus beau symbole de l'unité culturelle persane reste Norouz, le Nouvel An iranien. Si les premières traces écrites de cette fête remontent au II^e siècle av. J.-C., on pense que les Achéménides la considéraient déjà comme un jour important dans l'année. Célébrée au premier jour du printemps (selon les calendriers, entre le 19 et le 22 mars), le « nouveau jour » est une fête héritée des rites zoroastriens qui consacre l'importance du feu, de la lumière et de la renaissance dans la vie des hommes. Aujourd'hui, cette tradition vieille de trois mille ans est pratiquée par près de 300 millions de personnes dans le monde⁹. Car Norouz est célébré comme une fête officielle, si ce n'est la plus importante de toutes, dans quatorze autres pays outre l'Iran : elle est reconnue comme telle en Turquie et au Kurdistan irakien, dans toutes les ex-républiques soviétiques d'Asie centrale (Arménie et Géorgie, pourtant majoritairement chrétiennes, Azerbaïdjan, Kazakhstan, Kirghizistan, Ouzbékistan, Tadjikistan, Turkménistan), en Afghanistan et au Pakistan, enfin en Inde bien sûr, et jusqu'en Mongolie et en Chine, donc au-delà de l'antique sphère d'influence de l'Empire perse ! Si le culte d'Ahurā Mazdā¹⁰ manqua de disparaître

après l'arrivée de l'islam, aucun parmi les envahisseurs de la Perse n'osa toucher à ce rite.

Norouz a survécu dans la société perse, même après que celle-ci se fut convertie à la religion nouvelle des Arabes. Ce jour était férié sous les Abbassides, et toujours la principale fête iranienne sous les Ottomans ou les Moghols. Un véritable record de stabilité politique et culturelle, qui fut d'ailleurs reconnu comme tel d'abord en 2009, lorsque la célébration fut ajoutée au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Organisation des Nations Unies, puis le 23 février 2010, lorsque cette même assemblée proclama le 21 mars « Journée internationale de Norouz ». Cette résolution adoptée à l'unanimité faisait donc d'une fête iranienne une journée internationale. L'honneur était immense et reconnaissait toute la portée du symbole de Norouz : « une affirmation de la vie en harmonie avec la nature, de la reconnaissance des liens indéfectibles entre le travail constructif et les cycles naturels de renouveau, et de l'attitude attentive et respectueuse à l'égard des sources naturelles de la vie », mais surtout un lien entre des peuples unis par une même culture, extrêmement ancienne et qui a traversé les âges, « un reflet des particularités des antiques coutumes culturelles des civilisations de l'Orient et de l'Occident, qui ont influencé ces civilisations par l'échange de valeurs humaines¹¹ ».

Peu importe donc, au monde iranien, de ne plus être aussi vaste qu'aux temps de Darius ou des souverains Sassanides : sa culture, elle, va bien au-delà des frontières de leur empire, et relie toujours leurs peuples. Les Iraniens habitent « dans le temps », et non dans un espace donné.

QUELQUES TRAITS DE L'ÂME IRANIENNE

Aucun peuple n'est simple, mais la psyché du peuple iranien est pour le moins riche et complexe. Sa très longue histoire l'a profondément forgé, et comme il est particulièrement conscient, de génération en génération, du vaste héritage reposant sur ses épaules, cela se traduit en comportements et attitudes qu'il convient de connaître si l'on veut le comprendre. Et pour comprendre l'Iranien et l'Iran, il faut, comme Champollion¹², avoir une âme de déchiffreur d'énigmes.

Une première constatation, qui a son importance : face à tant de peuples qui ont disparu, parfois même de nos mémoires, une fois envahis et conquis, les Iraniens ont fait preuve d'un remarquable instinct de survie.

Ce pays, qu'il s'appelle Iran ou Perse, n'a jamais connu de pouvoir véritablement issu de la volonté populaire. Il fut constamment assiégé, en raison de sa position stratégique en Asie centrale, de sa richesse et de la fascination qu'il exerçait. Pendant plus de deux millénaires, les Perses, majoritaires, ont toujours été dirigés par des envahisseurs minoritaires : les Grecs d'Alexandre, les Arabes, les Turcs, les Moghols... Après la chute de l'Empire achéménide, on compte seulement quatre époques d'indépendance : les quatre siècles de règne des Parthes (247 av. J.-C.-224 apr. J.-C.), les trois siècles de règne des Sassanides (224 à 651 apr. J.-C.), jusqu'à l'invasion arabe à partir de 652, les deux siècles sous l'égide safavide (1501-1736) et les cinquante-quatre années de la dynastie Pahlavi (1925-1979).

Face à autant d'ingérences et de longues années de domination, l'Iranien a dû apprendre à survivre sans se renier. Il lui a fallu dissimuler sa véritable pensée politique ou religieuse, se montrer soumis... en apparence. Ce principe, que les prêtres zoroastriens ont pratiqué très tôt, on le retrouve dans la *taqīya* chiite... Pour l'Iranien, le prix de sa liberté s'est construit sur une duplicité, un esprit de courtisan. « Entraîné », pour ainsi dire, à penser de la sorte depuis plusieurs millénaires, le peuple iranien s'est ainsi doté d'une faculté d'adaptation particulière, et a développé une relation ambiguë avec le pouvoir qui le domine. Il est vrai qu'il respecte l'autorité, mais il peut tout aussi bien choisir de renverser son dirigeant sans état d'âme, d'abandonner le vaincu au profit du vainqueur, si cela lui semble servir l'intérêt, toujours supérieur, de son pays.

En public, s'il véhicule des idées agréables au pouvoir, c'est parce qu'elles assurent sa survie. Mais sa véritable personnalité, l'Iranien la garde au plus profond de son cœur, et il n'oublie jamais pour autant de la faire vivre. Cette vitalité a trouvé dans l'art poétique son véhicule le plus noble. Le peuple iranien est un peuple de poètes... Comment pourrait-on le nier ? Depuis les *Gāthās* de Zarāthoustrā jusqu'aux *ghazals* de Hafez de Chiraz, les Perses se sont toujours nourris de poésie et de littérature, et même celui qui aujourd'hui n'est ni écrivain, ni poète, ni même fin lettré, connaît par cœur des pans entiers du

Shâh-Nâmeh. « Patrie des philosophes et des poètes », l’Iran révère tant ceux qui chantent sa gloire avec des mots qu’il leur élève des mausolées splendides. Il n’y a guère que ceux des imâms et des religieux pour les dépasser en splendeur. C’est sa façon de les remercier d’avoir, à travers leurs œuvres, assuré la survie de deux éléments fondateurs de son existence : sa langue, et son passé mythologique et antique. S’il n’a pas hésité à se convertir à l’islam, qu’il a d’ailleurs transformé, il n’a jamais renié ses rois et héros mythiques, tels Jamshid ou Rustam, et s’efforce de conserver leur mémoire.

Qui aime la poésie et l’art ne peut qu’aimer les jardins, les fleurs, les arbres, le murmure de l’eau des fontaines et des canaux. En Iran, on trouve à Abarkuh, à deux heures de la ville de Yazd, le plus vieux cyprès du monde, presque considéré comme une relique sacrée. On ne sait s’il a « quatre ou huit mille ans », mais on le visite comme un musée ou un palais. Cet amour de la nature ordonnée par l’homme, respectueux des êtres vivants, remonte aux temps des Achéménides, où l’image du roi-jardinier était au moins aussi importante que celle du roi-guerrier ou chasseur. De vastes parcs clôturés, savamment aménagés par des horticulteurs de façon formelle (on s’attache à la structure) ou informelle (le choix des plantes est tout aussi important), étaient ainsi consacrés à la détente et à l’agrément, et furent nommés *pairi-daeza*... « paradis¹³ ». Un paradis terrestre, à l’image du Paradis céleste d’Ahurā Mazdā.

Dès les origines, les Iraniens entamèrent une quête spirituelle pour atteindre ce Paradis céleste, et les fruits de leur recherche enrichirent la pensée humaine à travers les âges. La cosmogonie zoroastrienne avance que lors de la création du monde, c’est le ciel qui fut créé en premier, suivi de l’eau. Les zoroastriens disent même que Zarāthoustrā, dans sa préexistence céleste, serait né « au centre du monde, dans la lumière¹⁴ ». Cela ne surprendra guère celui qui est né en Iran, ou le voyageur qui s’y rend. Comme le souligne le philosophe Henry Corbin, l’un des rares chercheurs occidentaux à avoir traité de l’islam iranien, « s’il est vrai que depuis toujours, la théologie de l’Iran a été une théologie de la Lumière, il y a réellement là-bas conjugaison de la théologie et du ciel. La lumière qui effuse sur le haut plateau, lumière solaire des jours et lumière stellaire des nuits, est une matière à l’état le plus subtil parfaitement sublimé, la matière

immatérielle des mystiques, dans laquelle l'imagination métaphysique peut modeler ses rêves¹⁵ ». Les montagnes immenses, l'omniprésence du ciel partout où l'on pose son regard, l'intensité de la lumière, que l'on se trouve à Téhéran ou à Persépolis, ont depuis la nuit des temps encouragé l'Iranien à se tourner vers Dieu, à chercher à le représenter, à l'atteindre et à l'aimer. On présente souvent les Iraniens comme des rêveurs, pour cette raison. Mais c'est par le rêve qu'ils engagent la recherche de l'invisible, du divin, qui les a d'ailleurs conduits à la mystique comme moyen de refuser le réel et de lui échapper. Nous évoquerons plus loin comment cette quête ésotérique, notamment à travers l'immense œuvre du maître soufi Sohrawardî, a permis d'ouvrir une nouvelle ère de la philosophie islamique après la mort d'Avicenne¹⁶.

Une œuvre d'art assez singulière et récente condense en elle de nombreux traits de l'âme iranienne. Le film *Baqu Sangi* (« Le Jardin de pierres ») réalisé en 1976 par Parviz Kimiavi, raconte comment, dans le désert de Dacht-i-Lout, au sud du Khorāssān¹⁷, un personnage mystique apparaît en songe à un vieux berger sourd et muet, le derviche Khan. Obéissant à cette vision vêtue de noir et resplendissante de lumière, il se constitue un jardin fait de pierres percées, pendues aux branches des arbres desséchés et assemblées selon une logique connue de lui seul. Le derviche danse dans son étonnant jardin à la manière des soufis, entamant un dialogue avec l'invisible que lui seul entend et comprend. Sa spiritualité intrigue et inquiète d'abord son village, puis les autorités et représentants de l'État par son désordre apparent et son manque de sens, le jardin devenant livre sacré alors que le seul en la matière doit rester le Coran. Pour Parviz Kimiavi, le jardin constitue ici une révolte ésotérique contre l'État : la vision du derviche rappelle Abu Muslim, le révolutionnaire issu lui aussi du Khorāssān, qui chassa les Omeyyades en 747 et soutint la dynastie abbasside en espérant un Islam chiite plus social¹⁸ ; le berger n'est pas fou ou illogique, il exprime seulement le besoin d'un apaisement à sa détresse face aux misères qui s'abattent sur lui : son fils engagé par l'armée, son troupeau qui se meurt, sa vie de nomade méprisée par le progrès galopant. Son besoin, aussi, d'une autre forme de transcendance.

Poésie, jardin, quête spirituelle, nécessaire dissimulation de sa pensée face à l'oppression – pour contourner la censure, le réalisateur

a fait passer son film pour un documentaire sur l'art brut : ce film résume bien des aspects de l'âme iranienne, et montre surtout la remarquable continuité d'un questionnement et d'un regard porté sur le monde, aussi vivace aujourd'hui qu'il le fut au fond des âges.

1. « La Grèce conquise conquit son farouche vainqueur et porta les arts au sein du Latium rustique » (Horace, *Épîtres*).

2. Cette langue indo-iranienne, très ancienne, est parente du vieux-perse et de celle du texte sacré des zoroastriens, l'*Avestā*. Ses parties les plus connues, les *Gāthās*, chants attribués à Zarāthoustrā, sont rédigées en vieil avestique, forme aussi archaïque que le sanskrit védique.

3. Se trouvaient en Sogdiane les célèbres villes de Samarcande et Boukhara.

4. Le nom de leur région, la Chorasmie ou Khwarezm, vient du vieil iranien *Xwāra-zmi*, « pays du Soleil ».

5. Dynastie hellénistique fondée par Séleucus I^{er} Nikator (358-281 av. J.-C.), l'un des grands généraux d'Alexandre, qui hérita de la partie orientale de son empire à sa mort, donc de la Perse.

6. Neil McGregor, directeur du British Museum, présentation de l'exposition « *Forgotten Empire : the World of Ancient Persia* », 2005.

7. Titre donné aux généraux d'Alexandre qui se partagèrent son empire à sa mort.

8. Pour en savoir plus, voir l'ouvrage de l'historien William Dalrymple, *White Mughals*, qui raconte l'histoire vraie de l'amour entre un officier de l'Empire britannique et une noble descendante des grands Moghols au début du XIX^e siècle.

9. Source : ONU (www.un.org/fr/events/nawruzday/)

10. Très ancienne divinité avestique, Ahurā Mazdā est le « Seigneur de la Sagesse », le dieu unique du zoroastrisme.

11. *Ibid.*

12. Jean-François Champollion (1790-1832), célèbre archéologue français qui fut le premier à déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens, en étudiant la pierre de Rosette.

13. Pour le citer encore une fois, le Taj-Mahal est à ce titre considéré comme le plus grand jardin persan du monde.

14. J.-P. Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens*, *op. cit.*

15. Henry Corbin, « L'Iran, patrie des philosophes et des poètes », in *L'Âme de l'Iran*, Albin Michel, 2009.

16. Ibn Sina, dit Avicenne en Occident (980-1037), médecin et philosophe d'influence aristotélicienne, qui eut une immense postérité. Voir [chapitre 4](#) et [6](#).

17. Aujourd'hui province du Nord-Est de l'Iran, dans l'Antiquité le Khorāssān, dont nous allons beaucoup parler, s'étendait sur des territoires appartenant aujourd'hui à l'Iran, l'Afghanistan, le Tadjikistan, le Turkménistan et l'Ouzbékistan.

18. Voir [chapitre 3](#).

LES DERNIERS FEUX DE LA PERSE AVANT L'ISLAM

Avant l'invasion arabe, l'Iran connaissait depuis près de quatre siècles une période de renaissance et de gloire qui voulait égaler celle des Achéménides. L'Empire sassanide, fondé par Ardāshir en 224, ne s'effondra qu'en 651. Si les empires naissent, vivent et meurent, en Iran la mémoire d'un grand État unifié n'a cessé d'être vivante. Elle inspira les poètes, mais en premier lieu elle motiva l'action politique tout au long de son histoire. L'Empire sassanide s'inscrivit exactement dans cette démarche : nulle part ailleurs en Orient on ne ressuscita le passé et les idéaux impériaux comme en Iran, entre le III^e et le VII^e siècles.

Pour les rois de la dynastie sassanide, leur empire était l'héritier direct de celui des Achéménides : un État aux frontières immenses, organisé et administré par une bureaucratie stable, synthétisant les traditions culturelles et religieuses des différents peuples conquis, les assujettissant à une seule loi universelle, celle du « Roi des rois ». Mais avant eux, les Parthes avaient déjà commencé à réveiller la gloire du passé – et, nous le verrons, sans eux la culture perse ne serait peut-être pas restée aussi intacte face aux envahisseurs arabes.



L'Empire sassanide. Extension maximale au début du vi^e siècle apr. J.-C.

Pour toutes les dynasties qui se sont succédé, jusqu'à celle des Pahlavi, au xx^e siècle, la référence essentielle de l'histoire de l'Iran resta à jamais l'Empire achéménide. L'empire-monde, doté d'une loi universelle mais laissant la liberté à ses peuples de conserver leur culture, a forgé le modèle de base de tous les empires iraniens qui suivront. Ce modèle a été embelli, romancé, transformé en épopée presque mythique, mais son influence n'a jamais disparu. Après l'âge sombre que constitua pour l'Iran la conquête d'Alexandre et l'éphémère Empire séleucide (soixante-quatre ans), avec les Parthes et les Sassanides l'empire émergea de ses cendres. Cette période dite d'Antiquité tardive est considérée à raison comme l'une des plus brillantes de l'Iran, car elle exprima les derniers feux de la Perse antique, avant que l'arrivée de l'Islam ne la transforme à jamais.

Comment expliquer, alors, qu'en l'espace de vingt ans, les envahisseurs arabes réussirent à mettre un terme à près de mille ans d'hégémonie iranienne (toutes dynasties confondues) au Moyen-Orient ? Comment expliquer la chute « soudaine » d'une dynastie qui, quelques années encore avant l'arrivée des Arabes sur ses terres, dominait la région et tenait l'Empire byzantin en échec ? La question laissa longtemps perplexe la plupart des historiens et iranologues qui

s'étaient penchés sur cette période, l'une des plus complexes et riches en bouleversements que l'histoire humaine ait connues. L'empire que les combattants de l'Islam trouvèrent était-il si centralisé et fort qu'on l'a longtemps laissé entendre ? Sur ce point, les études contemporaines apportent de nouveaux éclairages, d'autant plus pertinents que ceux-ci expliquent parfaitement les raisons d'une chute qui, autrement, n'avait aucune raison de survenir. Les explications structurelles et politiques n'enlèvent néanmoins rien à ce fait : on ne peut pas minimiser l'impact, dans le succès qu'ils rencontrèrent, du message égalitariste de l'islam diffusé par les envahisseurs arabes en Iran. Jamais les Arabes n'auraient réussi à s'attacher un peuple aussi fier que le peuple iranien sans discordes intérieures, ressentiments, lâchetés, corruption, et enfin exploitation des tensions sociales internes à l'empire.

L'invasion arabe fut, il est vrai, un tournant décisif dans l'histoire de l'Iran. Mais il serait faux de penser que les envahisseurs détruisirent alors toutes les structures étatiques perses. Si la maison de Sāsān¹ s'effondra, les domaines parthes du Tabaristān² ou du Khorāssān demeurèrent quasi intacts durant toute la période omeyyade. Les Parthes n'avaient pas disparu de la scène à l'avènement des Sassanides, et ils ne disparurent pas davantage avec celui des Arabes. Leur mérite et leur force furent de conserver la culture iranienne en dépit des bouleversements politiques.

LES PARTHES : LES DÉBUTS DE LA RENAISSANCE DE L'IRAN (248 av. J.-C.-224 apr. J.-C.)

La thèse d'Arthur Christensen (1875-1945), célèbre iranologue danois, qu'il exposa dans son ouvrage *L'Iran sous les Sassanides* (1936), servit de référence pendant toute la seconde moitié du xx^e siècle dans les études sur l'Antiquité tardive de l'Iran. Le règne des Arsacides, ou Parthes si on les désigne par leur identité ethnique, y apparaît comme un « âge sombre » préfigurant la renaissance de l'impérialisme iranien avec les Sassanides, et le passage de la féodalité à un État moderne, centralisé et structuré. Un âge sombre, vraiment ? Depuis, d'autres thèses sont venues contredire cette vision et apportent un nouvel éclairage sur cette époque mal connue³.

Au milieu du III^e siècle av. J.-C., d'un peuple iranien nommé Dahae émergea la tribu des Parni qui, sous l'impulsion de son roi Arsace I^{er}, arracha aux Séleucides la satrapie de la Parthie. Ils y ajoutèrent l'Hyrcanie (de *Varkāna*, « la terre des loups », aujourd'hui le Golestan) et le Tabaristān, régions situées au nord de l'Iran, sur les bords de la mer Caspienne. Ils fondèrent une nouvelle dynastie, celle des Arsacides (*Ashkāniān* en persan), qui régna sur le monde iranien pendant près de cinq siècles. Aucune autre dynastie iranienne ne se maintint au pouvoir aussi longtemps, ni les Achéménides avant eux (550-330 av. J.-C.) ou les Sassanides après eux (224-651 apr. J.-C.). Et le fait reste vrai y compris pour les dynasties suivantes jusqu'à nos jours. Dans l'histoire, ils portent aussi le nom de « Parthes », *Pahlav* en moyen-persan, une origine que la plupart des sept grandes familles nobles proches du Roi des rois revendiquèrent farouchement. Nous verrons que ces clans, dont trois en particulier, auront une très grande importance à l'époque sassanide.

Sous le règne de l'un de leurs souverains les plus célèbres, Mithridate I^{er}, les Parthes conquièrent l'Arménie, la Médie, la Mésopotamie, étendirent leur empire jusqu'aux frontières de la République romaine et permirent à la Perse de redevenir la première puissance orientale. Qui ne connaît la fameuse « flèche du Parthe⁴ » ! Excellents militaires, ils tinrent les Romains en échec des siècles durant et ne furent jamais conquis. La sévère défaite de Crassus à Carrhes en 53 av. J.-C., avec la perte des insignes légionnaires aux mains des Parthes, resta un traumatisme pour les Romains. Ces derniers manifestèrent d'ailleurs des sentiments ambigus envers leurs ennemis tout au long des guerres perso-romaines, un subtil mélange de fascination et de répulsion. Fascination immodérée d'abord, pour l'immensité de leur empire, voire une obsession, par exemple chez Jules César qui, dans son rêve d'égaler Alexandre le Grand, avait pour projet d'envahir la terre des Parthes après sa conquête de la Gaule et fut assassiné avant de mener son projet à bien. Obsession chez Marc Antoine, qui n'alla pas plus loin que l'Arménie... Obsession aussi, un siècle et demi plus tard, chez Trajan, qui réussit à prendre Suse et à mettre à sac leur capitale Ctésiphon, comme Septime Sévère après lui. Fascination pour leur culture et même leur cuisine – l'agneau à la parthe faisait partie des recettes les plus prisées à Rome ! Mais comme le démontrent les nombreuses sources grecques et romaines, répulsion

et méfiance complétaient ces sentiments, répulsion pour un peuple qui restait un mystère et qui, de surcroît, avait réussi à infliger de cinglantes défaites aux armées romaines...

Les sources grecques et romaines constituant, du moins en Occident, les principaux documents dont nous disposions sur les Parthes, il a longtemps été cru que ces derniers avaient négligé de compiler par écrit leur histoire et les hauts faits de leurs rois. Une autre source existe également, celle fournie plus tard par les Sassanides eux-mêmes. Issus de la région de Fars, de longue date hostile aux *Pahlav*, il ne faut pas s'étonner si, dans le *Xwāday-Namāg* (« livre des Rois »), leur compilation officielle de l'histoire de l'Iran, ils ne laissèrent que peu de place à l'histoire des Arsacides. Les chercheurs et historiens se trouvent donc face à un grave problème de sources fiables.

Il est généralement admis que la structure politique et sociale des Arsacides était féodale. En réalité, à leurs débuts, l'autorité était concentrée entre les mains du roi, de sa famille, d'un clergé et d'un conseil de nobles puissants, sept familles au nombre sans doute aussi légendaire que les origines qu'elles se donnaient. Elles se seraient accordées pour servir les Arsacides, finalement une famille noble parmi d'autres, qui avait simplement « réussi » à prendre le pouvoir. Le pouvoir étatique était donc finalement assez centralisé.

Mais vers le II^e siècle av. J.-C., la numismatique révèle un changement dans l'idéologie politique des Parthes, incorporant une dimension essentielle pour asseoir leur légitimité : ils se désignèrent comme descendants des Achéménides. Leur héritage était revendiqué non seulement par l'octroi du titre de *Šahānšah*, « Roi des rois », mais aussi par l'emploi du pahlavi, côté à côté avec le grec – dont ils avaient conservé l'usage après les Séleucides – et de symboles rappelant la Perse antique. Pour le chercheur Jacob Neusner, la diffusion de cette nouvelle idéologie allait peut-être de pair avec des revers de fortune pour la dynastie arsacide, qui avait alors besoin de renforcer sa légitimité par rapport aux autres familles parthes, en puisant ses racines dans les traditions séculaires de l'Iran. La féodalité du régime apparut alors à ce moment, avec l'idée de lignée et d'hérédité. Ce changement politique fut très certainement nécessaire pour faire face aux dissensions internes, lorsque les autres clans gagnèrent en influence sur le pouvoir central. Les maisons de Karin, en Médie⁵, de Suren, au *Sakestān*⁶, et des *Ispahbudhān*, dans le

Gorgān⁷ et le Khorāssān, furent les plus puissantes en la matière, et nous aurons l'occasion d'en reparler.

Bien qu'on ait longtemps tenté de diminuer leur mérite – à commencer par les Sassanides – c'est bien grâce aux Parthes que la culture iranienne antique a perduré et s'est développée en Asie centrale. Après un siècle de domination grecque, c'est sous leur égide que la société iranienne retrouva ses valeurs traditionnelles, et le zoroastrisme gagna de nouveau en influence au point de devenir pratiquement religion d'État – statut qu'il atteindra sous les Sassanides. Outre Ahurā Mazdā, les Parthes vénéraient deux autres déités : Anahita, déesse de la Fécondité, et son fils Mithra, dieu du Soleil et de la Justice. Leurs cultes furent extrêmement populaires au-delà des frontières de l'Iran, Mithra trouvant un accueil particulièrement chaleureux à Rome⁸. En retour, les Parthes se trouvaient être très tolérants envers les cultes étrangers, adoptant volontiers ceux des pays qu'ils avaient conquis, et n'étaient pas spécialement prosélytes. La plupart des sanctuaires mis à jour en Syrie, à Dura-Europos, l'un des avant-postes les plus à l'ouest de l'empire, ne révélèrent aucun temple du feu zoroastrien. Leur tolérance envers le peuple juif était proverbiale, les plaçant dans la droite lignée de Cyrus le Grand, qui avait mis fin à l'exil des Juifs à Babylone. Sous les Parthes, l'Iran retrouva donc son unité nationale et ses traditions, tout en conservant les acquis de la culture hellénistique.

LA CONFÉDÉRATION PARTHO-SASSANIDE, SOCLE DE L'EMPIRE SASSANIDE (224-651 apr. J.-C.)

Malheureusement, les Parthes n'étaient pas exempts de querelles intestines meurtrières, ni de la haine de tribus rivales. Lorsque le dernier roi arsacide, Artaban V, fut déposé par Ardāshir, une nouvelle dynastie émergea, celle des Sassanides.

La plupart des iranologues présentent la succession sassanide à la dynastie parthe comme un passage de la féodalité à un État centralisé et absolutiste. *A contrario*, la thèse de l'historienne Parvaneh Pourshariati avance que, si les Sassanides ont bien tenté au cours de leur règne de centraliser leur empire, non seulement ils n'y parvinrent

jamais totalement, mais ils durent composer avec les grands clans parthes, que leur avènement n'avait nullement amoindri, pour former ce que la chercheuse appelle la « confédération partho-sassanide ». Cette thèse possède le grand mérite d'éclairer d'un jour nouveau une période particulièrement complexe de l'histoire de l'Iran, et surtout de donner enfin une explication rationnelle à l'effondrement de l'Empire sassanide devant les envahisseurs arabes.

Les Sassanides venaient de Perside, berceau des Achéménides et actuelle province iranienne du Fars. S'en faire les héritiers était somme toute logique. Ils étaient par ailleurs depuis longtemps hostiles aux Parthes, qui avaient émergé à l'est de l'empire. Malgré ce différend, les Sassanides ne réussirent jamais à se soustraire à l'influence de leurs prédecesseurs, tant politique que structurelle.

La structure politique des Arsacides apparaît en effet comme un savant mélange hétérogène de traditions achéménides et séleucides, son socle étant une relative décentralisation et une structure sociale reposant sur la noblesse, dirigée par les grandes familles que nous avons citées. Les Romains eux-mêmes s'en sont faits l'écho, puisque Pline l'Ancien, dans son *Histoire naturelle*, compte dix-huit « royaumes » composant l'Empire parthe. De nombreux chercheurs, cités par l'auteure susnommée dans son étude, estiment qu'il y a peu de chance pour que cette structure ait radicalement changé avec les Sassanides. Si on peut constater un effort de centralisation dans l'Ouest de l'empire, allant de pair avec une forte urbanisation, le reste du territoire iranien y échappa, c'est-à-dire le Nord et l'Est de l'empire, sous contrôle des clans nobles parthes. De plus, l'Arménie, ce pont entre l'Iran et le monde occidental – terre de nombreux affrontements avec les Romains – resta culturellement parthe, gouvernée par une dynastie parthe, de religion mithraïste et non zoroastrienne, et ce jusqu'en 428 apr. J.-C.

La stabilité du pouvoir sassanide dépendait donc entièrement de la coopération des familles parthes avec la monarchie. Les Sassanides en furent très rapidement conscients, et poursuivirent la politique des Arsacides en la matière. Ils surent occasionnellement exploiter les dissensions qui animèrent inévitablement les relations entre les clans de la noblesse *pahlav*, mais en réalité, leur rôle dans le maintien du gouvernement sassanide semble avoir été capital. Les vastes domaines des grandes familles, situés à l'est et au nord de l'empire, devinrent plus ou moins des États semi-indépendants, et le pouvoir

d'intervention du Roi des rois lui-même semble y avoir été assez faible. En échange de cette relative indépendance, les Parthes mettaient à contribution leurs remarquables compétences militaires – la plupart des guerres entreprises contre les Byzantins furent placées sous leur commandement – et fournissaient au Trésor une partie des revenus agricoles générés sur leurs territoires.

Les relations entre les deux factions, fort complexes, rythmèrent toute la vie politique et structurelle de l'empire jusqu'à l'invasion arabe. Parvaneh Pourshariati démontre de façon éloquente comment le pouvoir persistant de la noblesse parthe attisa la rivalité avec les Sassanides, qui pour la contrer tentèrent épisodiquement de centraliser l'empire, sans jamais y parvenir. Le nombre de Rois déposés voire assassinés par les nobles parthes lorsqu'ils manifestaient trop de velléités d'indépendance le prouvent. Nul hasard dans le fait que les deux plus célèbres rebelles qui s'étaient opposés au pouvoir sassanide au VI^e siècle apr. J.-C., Bahrām-i-Chūbīn et Vistham Ispahbudhān, étaient tous deux de souche parthe. De concert avec le clergé zoroastrien, qui devait pourtant sa puissance aux Sassanides, les Parthes furent jusqu'à la chute de l'empire des « faiseurs de rois », supprimant un héritier au profit d'un autre membre de la maison de Sāsān, au gré de leurs intérêts.

L'alliance perdura et l'empire avec elle, jusqu'au jour où les Sassanides décidèrent de la dissoudre. Pour la chercheuse, c'est précisément à ce moment-là qu'ils scellèrent leur sort face aux Arabes. Entre-temps, les deux factions rivales travaillèrent ensemble malgré elles pour forger l'âme iranienne et la doter de sa première histoire.

LA NAISSANCE DU NATIONALISME IRANIEN

L'époque de l'avènement des Sassanides, le III^e siècle, marque les débuts de la transition entre l'Antiquité et le Moyen Âge, tant en Orient qu'en Occident. Tout en s'attachant à faire perdurer les institutions achéménides, les Sassanides voulurent marquer avec leurs règnes l'essor d'une identité nationale forte, dans une volonté d'effacer le souvenir de la conquête d'Alexandre et de rivaliser avec l'Empire romain qui, après la chute de sa branche occidentale en 476 apr. J.-C., demeurait toujours puissant à Byzance.

Les Sassanides étaient d'excellents idéologues. Aujourd'hui, nous emploierions le terme « communicants » ! Lorsqu'il fonda l'État sassanide, en 224 apr. J.-C., Ardāshir, satrape de la ville d'Istakhr, choisit délibérément de se faire proclamer *Šahānšah*, « Roi des rois ». En prenant ce titre sanctifié depuis presque un millénaire dans la tradition perse, il marquait clairement qu'il était l'héritier direct des Achéménides. Seule la dynastie changeait : l'empire, lui, demeurait, ou plus exactement, allait renaître.

À cette occasion, les Sassanides tentèrent de détruire autant que possible les traces de l'histoire de leurs prédecesseurs immédiats, ou la firent réécrire, allant même jusqu'à soustraire deux cent soixante ans au règne de la dynastie arsacide, de façon à ce que leur avènement coïncide avec l'aube du nouveau millénaire⁹. D'ailleurs, les plus gros efforts déployés par la dynastie pour écrire son histoire se sont toujours manifestés dans les moments de crise politique, comme lors de la révolte de Bahrām-i-Chūbīn (590-591), alors que le dernier roi sassanide légitime, Khosrōw II, héritait d'un royaume déchiré.

Malgré tout, les nouveaux maîtres de la Perse ne parvinrent pas à effacer totalement les souvenirs des quatre siècles de domination *pahlav*. Les Parthes avaient posé les premières pierres de la résurrection de la Perse. Les Sassanides poursuivirent leurs efforts. Rivales politiquement et culturellement, ces deux dynasties contribuèrent néanmoins successivement à la création de la première histoire nationale iranienne, et à l'affirmation d'une première forme réelle de nationalisme en Iran.

Ērānšahr et Šahānšah : le Roi des rois et la multitude des peuples

Le concept politique et culturel d'« Iran » apparut précisément dans ce bouillant III^e siècle. C'est aux premiers souverains sassanides que l'on doit le nom *Ērān*, « Aryens », et *Ērānšahr*, « royaume des Aryens » ou des « Iraniens », mots qui se veulent avant tout des notions ethniques et politiques plus qu'administratives. *Ērānšahr* désignait le territoire dirigé par les Perses et essentiellement de culture perse et sassanide. Mais il y avait aussi des Iraniens qui vivaient en dehors des frontières sassanides, tels que les Sogdiens d'Asie centrale ou les Alains du Caucase du Nord, sans compter les Parthes

d'Arménie. On trouvait, évidemment, des non-Iraniens au sein d'*Ērānšahr*, notamment les peuples sémites de l'Irak actuel. Ils furent néanmoins considérés comme faisant partie de l'Iran. Le souverain sassanide était donc *de facto Šahānšah Ērān* mais aussi *Šahānšah Anērān*, donc roi des « Iraniens » et aussi des « non-Iraniens ». S'ils reprirent le concept de *Šahānšah*, les Sassanides se distinguèrent néanmoins des Achéménides en ajoutant une dimension divine à l'autorité royale. Leur sacre se faisait devant le feu sacré du temple zoroastrien de Ctésiphon, en présence des prêtres, ce même feu que l'on éteignait à la mort du roi et qui soulignait qu'il était désigné par Ahurā Mazdā en personne.

Le concept même d'*Ērānšahr* faisait partie de la propagande politico-religieuse des Sassanides, qui liait la destinée de la nation iranienne à celle du zoroastrisme. Le chercheur italien Gheraldo Gnoli (*The Idea of Iran*, 1989) a cependant démontré que la fusion entre tradition nationale et tradition religieuse était très ancienne en Iran, et remonterait même à la période pré-avestique. En aucun cas, donc, une innovation de la part des Sassanides. Néanmoins, l'articulation du religieux et du politique comme étant les deux piliers soutenant la structure étatique, et son utilisation comme propagande politique, fut leur legs. Le développement du zoroastrisme comme culte d'État, à travers la réécriture des textes sacrés, l'établissement d'une liturgie et d'une orthodoxie, le développement d'une chronologie officielle, enfin le rejet violent de la figure d'Alexandre le Grand, tout cela compona une puissante idéologie initiée par la nouvelle dynastie.

L'un des premiers souverains sassanides à afficher clairement l'ambition de redonner à la Perse une structure, une culture et une religion nationales fut le fils d'Ardāshir, Shapūr I^{er}. Il fut le grand conquérant de la dynastie et l'un de ses souverains les plus célèbres. Il élargit l'empire d'abord à l'est, repoussa ses frontières jusqu'à l'Indus (la même limite que celle de l'empire d'Alexandre). Puis à l'ouest, en s'attaquant à Antioche. Et en 260, il réalisa son plus grand fait d'armes à Edesse, en capturant l'empereur romain Valérien, pourtant accompagné de soixante-dix mille légionnaires ! Du jamais vu depuis la fondation de Rome... qui ne réclama cependant pas très activement la libération du malheureux César prisonnier en Perse. Les circonstances qui entourent sa fin demeurent obscures. Les traditions iraniennes le disent bien traité par son vainqueur, mais du côté des

perdants, les écrits se font plus sombres. Le polémiste chrétien Lactance, sous Constantin, affirmera qu'après la mort de Valérien, Shapûr fit tanner et teindre sa peau en rouge, pour en habiller un mannequin exposé dans un grand temple en souvenir de la honte de Rome. Beau renversement de situation pour les Perses, conquis par le passé par les Grecs, humiliant désormais les Romains qui se disaient les héritiers des Hellènes !

Shapûr, tout en ayant été très certainement un soldat sans pitié, fut également un législateur, un fin lettré, et un intellectuel passionné par toutes les idées de son temps. Il fonda la ville de Gundishapur, qui porte son nom – selon la légende, il l'aurait construite pour la fille de l'empereur romain Aurélien, devenue son épouse – et qui abrita l'une des écoles de médecine les plus célèbres d'Orient. Zoroastrien convaincu, il fit traduire les livres grecs et indiens et devint le mécène de Mani, qui engendra la grande création spirituelle de son règne, le manichéisme¹⁰.

L'autre souverain qui marqua l'histoire sassanide par son ambition fut sans conteste Khosrôw I^{er} (531-578), toujours présenté comme un roi puissant qui fit entrer sa dynastie dans sa période la plus faste. Son héritage resta essentiellement politique. Il entreprit de nombreuses réformes visant à faire de la monarchie un pouvoir centralisé et fort, soumettant ainsi la noblesse parthe, de façon à stabiliser le royaume sur le plan intérieur, à solidifier ses frontières et à mener une politique étrangère expansionniste. C'est effectivement sous son règne que l'Empire sassanide atteignit son expansion maximale, et que la noblesse comme le clergé zoroastrien perdirent en influence. C'est du moins ce que nous disent les sources grecques, arméniennes, sassanides et arabes par la suite. Les recherches récentes avancent que les tentatives visant à mettre en place une sorte d'absolutisme, loin de réduire la noblesse parthe, ne firent qu'aiguiser son ressentiment à l'égard du pouvoir, approfondissant encore davantage les rivalités qui devaient à terme mener à l'effondrement de la confédération partho-sassanide, et à l'extrême fragilisation de l'empire face aux envahisseurs arabes.

Structure économique et administrative de l'Empire sassanide

Donnons ici un rapide aperçu des structures administratives et sociales des Perses, qui parurent si solides et faciles à adopter aux Arabes qu'ils les conservèrent longtemps en l'état. On l'a vu, la noblesse jouait autour du Roi des rois un rôle extrêmement influent, si ce n'est décisionnaire. Il n'en reste pas moins vrai que les dignitaires religieux, et l'ensemble du clergé zoroastrien, gardèrent un rôle prépondérant dans la destinée de l'empire. Très hiérarchisé, le premier cercle du pouvoir comptait, outre le roi, le prince héritier et la famille royale, un Premier ministre (*vuzurg framādār*, littéralement le « grand commandant »), qui donnera le mot « vizir »), les quatre commandants en chef des quatre principales provinces, le juge suprême et le conseiller des mages zoroastriens.

À la veille de l'invasion arabe, l'empire était divisé en trois niveaux administratifs : les provinces, sous l'autorité de satrapes, dont la structure regroupait également le pouvoir religieux et judiciaire, les régions et les cantons gérés par une bureaucratie d'administrateurs civils.

Le droit sassanide était également très élaboré et fut largement modernisé par rapport à l'époque achéménide. Nombre de châtiments corporels, même si ces derniers restèrent d'usage, furent remplacés par des amendes. Sous les Achéménides, il n'existait pas de code quelconque, la « loi » (*dāta*) s'exprimant par décrets royaux. Les Sassanides distinguèrent loi civile et loi religieuse¹¹ et réalisèrent des compilations de cas juridiques (sorte de recueils de jurisprudence) en droit civil et droit du commerce. Les juges, qui exerçaient selon deux catégories (*dadvār-ī-keh*, « juniors »), et *dadvār-ī-meh*, « seniors »), étaient compétents pour traiter des procédures aussi bien civiles qu'ecclésiastiques. Certains cas pouvaient être traités par deux juges voire un collège, et il était possible de faire appel d'une décision d'un juge junior. Au plus haut grade se trouvait le juge suprême, « Juge des juges de l'empire », même si le premier à avoir tout pouvoir de rendre la justice restait évidemment le roi. Un système de taxation assez simple, basé sur l'impôt foncier et une taxe personnelle, eut cours jusqu'au v^e siècle. Mais pour financer les efforts de guerre, ou pour parer aux malversations de fonctionnaires peu scrupuleux, il fallait parfois lever des impôts exceptionnels qui mécontentaient la population.

Sur le plan économique, l'Empire sassanide était avant tout riche de son élevage et de son agriculture (céréales, riz, canne à sucre et dattes). Un système sophistiqué d'irrigation et de canaux permit un rendement efficace, ainsi que le développement de vignobles et d'arbres fruitiers, très prisés des Perses et exportés jusqu'à Rome (les *mele persicae* des Romains étaient tout simplement des pêches, venues initialement de Chine et exportées par les Iraniens). La région nommée Xuzestān, ou Susiane¹², était symbolique de la richesse de l'Empire sassanide : à la fois première région agricole et manufacturière, elle vit naître l'industrie du textile, notamment de la laine, de la soie et des tapis, qui devait faire la renommée de l'Iran pour de longs siècles.

Pour la distribution et l'exportation de ces précieuses denrées, les Sassanides mirent à contribution le fameux réseau routier de leurs ancêtres achéménides, qui facilitait également la circulation des caravanes provenant d'Inde et de Chine. La Babylonie fut une plaque tournante du commerce avec l'Asie Mineure et la Méditerranée, tandis que la Sogdiane et la Bactriane, qui recelaient en leur sein la très riche Samarcande, ouvraient vers l'Extrême-Orient. Le commerce de transit enrichit considérablement les Sassanides au détriment des Byzantins, car les Perses détenaient le monopole sur la vente de la soie grège et les soumettait *de facto* à une dépendance économique sur cette denrée.

Enfin, sur les mers l'empire n'était pas en reste, puisqu'il contrôlait la totalité des côtes de la mer Caspienne et du golfe Persique, jusqu'à l'Indus, où il avait fondé plusieurs ports ou développé ceux hérités des Parthes. Au vi^e siècle, la maîtrise du commerce maritime vers l'Inde et Ceylan par les Perses était totale.

Le Xwāday-Namāg : la première « Histoire iranienne »

On doit aux Sassanides une intuition qui allait avoir une importance capitale, au regard de l'invasion à venir au vii^e siècle. Durant des siècles, la mémoire du peuple iranien s'était transmise de façon orale, tant pour les hauts faits des grands rois que pour les textes sacrés, l'*Avestā* et les *Gāthās*. Les prêtres zoroastriens ne conservaient jamais aucun écrit et connaissaient leurs textes par cœur, se les transmettant oralement. Déjà à l'époque des Sassanides, la mémoire de l'époque achéménide et même des mythes menaçait de disparaître. Ils

réintroduisirent donc le décompte des années de règne, le sacre du Roi devant le feu sacré marquant le point de départ de chaque règne. Les inscriptions en plusieurs langues, celles parlées à travers l'empire, sur les palais, bâtiments officiels et bas-reliefs s'inspirèrent de la pratique achéménide, mais à partir de la fin du IV^e siècle, le besoin d'une historiographie écrite commença à se faire sentir. Sans doute ce besoin suivait-il des périodes de difficultés politiques...

Dans les faits, le premier historien de la Perse fut un Grec : Hérodote. Les livres I à IV de l'*Enquête* relatent les prémisses de l'Empire achéménide, s'attardant longuement sur Cyrus et Darius I^{er}. Les livres V à IX sont consacrés aux conflits opposant les Perses aux Grecs, avec leurs épisodes célèbres comme la bataille des Thermopyles, Marathon et Salamine, à laquelle, paraît-il, l'auteur lui-même aurait participé. Une histoire des Perses écrite par « l'ennemi » grec ne pouvait évidemment pas suffire ni convenir aux souverains sassanides !

Le *Xwāday-Namāg*, littéralement « Livre des Rois » ou des « Seigneurs » en pahlavi, fut achevé vers la fin du VI^e siècle apr. J.-C. et occupait une place prépondérante dans les archives de la capitale impériale, Ctésiphon. Compilation de diverses sources et inscriptions en moyen-persan, de légendes encore présentes dans les mémoires, reliant passé héroïque et présent avec quelques raccourcis, il raconte l'histoire de l'Iran en quatre périodes, depuis l'âge des Héros jusqu'aux derniers souverains sassanides. Les figures mythiques iraniennes y sont présentées comme la première dynastie de rois iraniens, le plus célèbre d'entre eux, Kiyumars, ayant introduit en Iran le concept de royauté, les diverses institutions politiques, les classes sociales. Tous apparaissent comme les farouches défenseurs du peuple iranien. Zarāthoustrā est mentionné au milieu de la deuxième dynastie, celle des Kayanides, auxquels auraient succédé les Arsacides, et enfin les Sassanides.

Cette « histoire » nationale avait pour but avoué, outre celui de conserver dans les mémoires le passé de l'Iran, d'être une base morale et intellectuelle pour les souverains à venir. Le premier « miroir des princes » en quelque sorte, qui devait servir de guide aux générations futures et d'inspiration pour promouvoir les idéaux moraux et nationaux de l'Iran. C'était là le testament social, politique et moral des Sassanides, le recueil de leurs valeurs, où ils se faisaient représenter comme les souverains d'une dynastie légitime, aux racines

légendaires, héritiers d'un État fort et centralisé. Aujourd'hui, il ne reste rien du texte originel, qui n'a survécu que grâce au génie d'un poète né près de quatre siècles plus tard : Firdousi y trouva toutes les sources pour son propre *Shâh-Nâmeh*, qui est celui que connaissent aujourd'hui tous les Iraniens¹³.

Les Sassanides voulaient créer un sentiment nationaliste iranien, donner un sens à ce qu'était « être iranien », et y parvinrent. À cet égard, leur idéologie atteint largement ses objectifs, puisque aujourd'hui encore, l'époque sassanide est considérée comme l'une des plus brillantes de l'histoire de l'Iran.

D'INGUÉRISSABLES FAIBLESSES QUI ENTRAÎNERONT LA CHUTE DE L'EMPIRE

Agrégeant de nombreux peuples, de souche iranienne ou étrangère, carrefour des civilisations, l'Empire sassanide exerça une influence culturelle déterminante sur l'Europe et l'Asie. Mais un empire, si puissant soit-il, est chose fragile. Bien que riche et bercé de culture, celui des Sassanides n'en restait pas moins très traditionnel sur le plan social. Ainsi la société était-elle divisée en quatre castes, héritées en grande partie de la structure indo-européenne¹⁴ : celle des guerriers ; celle des prêtres, des ascètes, des gardiens des temples du feu ; celle des scribes, astrologues et médecins ; enfin celle des domestiques, agriculteurs et commerçants. Une règle, la même pour tous : « nul n'a l'espoir d'en changer¹⁵ », pas même par la voie du mariage, sous peine de perdre toutes ses possessions et d'être contraint à l'exil... L'appartenance à l'une de ces catégories sociales était héréditaire et « l'ascenseur social » une notion totalement inexistante. Aucune trace, non plus, d'une classe moyenne entre les très puissants, riches aristocrates aux vastes propriétés foncières, le clergé des mages, et l'immense masse des sujets qui formaient une paysannerie pauvre, voire misérable. L'esclavage était évidemment largement répandu, jusqu'au VII^e siècle. Dans le droit sassanide, l'esclave était considéré essentiellement comme une « chose » (en moyen-persan, *xwastag*) et son statut était héréditaire, mais il possédait aussi certains droits : il pouvait être affranchi, partiellement ou totalement, et recevoir un salaire. Tout traitement cruel à son égard pouvait être sanctionné, il

pouvait se défendre en son nom et même porter plainte contre un tiers. À noter qu'il était interdit de vendre un esclave à un non-zoroastrien.

Des inégalités sociales justifiées par la religion

Le premier ferment de fracture politique résidait donc tout simplement dans ces inégalités sociales. Inégalités qui étaient largement l'œuvre du clergé zoroastrien, qui la justifiait par les textes sacrés, dont l'*Avestā*, de la même façon que les brahmanes en Inde justifient les castes par référence aux *Rig-Veda*. Les prêtres du feu passèrent avec les Sassanides d'un rôle relativement effacé sous les dynasties parthes à une extrême influence. Contrairement à une idée tenace, le zoroastrisme ne devient pas religion d'État dès le III^e siècle. La reconnaissance fut longue et patiente, au cours des siècles suivants ; les prêtres devenant une caste à part entière, se dotant d'une structure hiérarchisée, avec ses prérogatives, et gagnant un rôle de plus en plus incontournable dans les affaires de l'État, ainsi bien entendu que des richesses de plus en plus considérables. Au V^e siècle, ils furent placés sous l'autorité d'un chef suprême, le *Mobadan-mobad*, « Mage des mages », titre formé sur le modèle du « Roi des rois », et l'antique religion iranienne fut alors reconnue comme religion d'État, élément fondamental du retour à la « sagesse des anciens » et de l'affirmation de l'identité iranienne de l'empire. Dans cette conquête du pouvoir, on comprend mieux la répression que subit le manichéisme, l'invention spirituelle de Mani, dès son apparition au III^e siècle, puisqu'elle constituait une concurrence directe aux zoroastriens, sans oublier les autres religions, notamment les chrétiens – par leur proximité idéologique avec le zoroastrisme¹⁶ – qui n'échappèrent pas, périodiquement, à l'intolérance du pouvoir.

Manichéisme et zoroastrisme illustraient en réalité l'opposition entre une idéologie universaliste et une idéologie nationaliste. Avec la victoire du zoroastrisme, l'identité iranienne gardait la primauté certes, mais la structure sociale inégalitaire qui en découlait – concentration de l'essentiel des terres et des richesses dans les mains de quelques-uns, aristocrates et religieux, au détriment du plus grand nombre – ne pouvait qu'attiser le ressentiment au sein de l'immense majorité pauvre des habitants de l'empire. Néanmoins, c'est grâce au clergé zoroastrien et à ce sentiment de forte appartenance à une élite héritière d'un passé glorieux que l'on doit aussi la survivance des mythes et de

la culture perse antique, et ce malgré la chute de l'empire et l'avènement de l'Islam.

Des menaces extérieures

La richesse de l'empire et le désir expansionniste de ses rois devaient fatallement susciter les convoitises et se heurter à d'autres ambitions extérieures. Le grand « ennemi » des Perses sassanides fut l'Empire byzantin, qui s'opposa notamment à Khosrôw I^{er} pendant cinq ans, de 540 à 545. Le Roi des rois obligea l'empereur Justinien à payer très cher une trêve durant les cinq années suivantes, qui sera renouvelée en 551 et 557, sauf dans le Caucase où la lutte sera sans fin. Ironiquement, le *limes* perse, dont les murs de la forteresse de Derbent constituent la partie la plus fameuse, se situait précisément entre les montagnes du Caucase et la mer Caspienne, et servit autant aux Iraniens qu'aux Byzantins. Ceux-ci payèrent de fortes sommes d'argent aux Sassanides pour être ainsi préservés des agressions continues des Huns, des Khazars et surtout des Turcs venus d'Asie centrale. Au cours des décennies suivantes, les affrontements entre Perses et Byzantins se poursuivirent. Alors qu'il devait faire face à une instabilité politique grandissante sur la scène intérieure, le roi Khosrôw II entraîna son empire dans ce que l'on considère comme la dernière grande guerre de l'Antiquité, un conflit avec les Byzantins qui dura près de trente ans, et qui tourna à l'avantage de ces derniers. Au début du VII^e siècle, l'empereur Héraclius remporta une série de victoires sur les Sassanides, au point de mettre à sac le grand temple zoroastrien de Tahkt-e-Soleyman, où brûlait le « feu des rois guerriers », le feu qui protégeait la caste des chevaliers perses.

À cette époque néanmoins, le rêve des souverains sassanides de restaurer les frontières de l'empire de Cyrus était presque atteint : Jérusalem était tombée en 614, Alexandrie en 619, et le reste de l'Égypte en 621. Mais pour nourrir cette irrésistible expansion, et financer les incessantes guerres contre les Byzantins, face à un trésor vide, les empereurs n'avaient d'autre choix que d'écraser leurs sujets d'impôts... attisant davantage le mécontentement populaire sans pour autant réussir à sauver un État de plus en plus exsangue sur le plan financier, militaire, et intérieur.

La révolte de Bahrām-i-Chūbīn (590-591), ou le commencement de la fin

Toutes ces problématiques n'auraient pas eu raison de l'Empire sassanide sans l'effondrement de son socle le plus indispensable, l'alliance avec la noblesse parthe. À ce titre, la rébellion de Bahrām-i-Chūbīn apparaît comme un signe avant-coureur du désastre à venir. Avant ce membre de la famille parthe de Mihran, aucun noble d'aucun grand clan parthe n'avait osé remettre en question de façon aussi radicale le pouvoir des Sassanides. Malgré ses vicissitudes, la confédération tenait, et nul ne songeait à la renverser. Cette révolte, qui visait dans l'esprit de son meneur à restaurer l'ancienne gloire arsacide, après une usurpation du pouvoir de plus de trois siècles par les Sassanides, survint précisément au moment où l'empire faisait face à de nombreuses attaques extérieures, à la fois des Byzantins et des Arabes – déjà ! – à l'ouest, et des Khazars autour de la mer Caspienne. Le déroulé en est simple : Bahrām déposa le roi Hormizd IV et régna pendant une courte année, avant d'être assassiné à son tour. Si rapide qu'elle fût, cette usurpation entama irrémédiablement l'alliance entre les Sassanides et les dynasties parthes.

Vistham Ispahbudhān, issu de l'une des trois plus grandes familles de la noblesse parthe, poursuivit la révolte de Bahrām et prit le contrôle des mêmes territoires que lui, à savoir la Médie, la Parthie¹⁷, le Tabaristān et le Khorāssān, agrémentant d'ailleurs une grande partie de son armée, laissée sans chef après son assassinat. On peut souligner, car ce n'est pas un hasard, que si ces révoltes trouvèrent un large soutien populaire au sein des terres ancestrales des familles parthes, c'est bien que le très vieil antagonisme entre *Pahlav* et *Persis* y était resté vivace et fut en grande partie responsable de la chute des Sassanides face à l'invasion arabe¹⁸.

Sans surprise, le *Xwāday-Namāg* ne mentionne pas la révolte de Vistham Ispahbudhān. Qu'un bon tiers de l'empire ait pu faire sécession pendant sept ans sans que le pouvoir central puisse y remédier ne couvrait pas les Sassanides de gloire ! Seules deux sources arabes postérieures rapportent quelques détails sur cette rébellion, dont cette phrase lancée par Vistham au roi – légitime – Khosrōw II : « Après tout, tes ancêtres n'étaient que des bergers qui nous ont volé notre trône¹⁹ ! »

Ces révoltes ouvrirent une période d'incroyable instabilité politique, tellement complexe et aux sources contradictoires que les chercheurs eux-mêmes s'y perdent. On peut néanmoins avancer sans se tromper que les clans parthes, qui n'avaient de toute façon jamais présenté entre eux une quelconque unité d'action et de motivation, profitèrent du chaos pour laisser libre cours à leurs rivalités et à la défense de leurs propres intérêts. Plus sûrement encore que toute agression extérieure ou guerre contre les Byzantins, ces nobles qui avaient assuré la stabilité de la Perse contribuèrent à sa chute par leurs dissensions, en compromettant gravement son unité et son indépendance. Quatre siècles plus tôt, les Sassanides en avaient profité. À l'aube du ⁷ siècle, les Arabes allaient à leur tour exploiter ces faiblesses.

Outre cette grave instabilité politique, qui privait les Sassanides de ce qui avait assuré leur hégémonie, cette multiplication de fronts, intérieurs et extérieurs, ajoutée à l'absence de cohésion sociale et d'un sentiment national fort – un paradoxe pour ces souverains qui avaient tout fait pour transmettre la fierté de leurs origines à leur peuple – allait contribuer sûrement à la chute de l'empire. D'autant qu'en 632, la mort à Médine d'un prophète du nom de *Muhammad* (Mohammed) allait bouleverser à jamais le visage du Moyen-Orient et l'avenir de la Perse.

[1.](#) Sāsān, prêtre d'Anahita dans un temple voisin de Persépolis, est le fondateur légendaire de la dynastie sassanide.

[2.](#) Ancienne province située au sud et sud-est de la mer Caspienne, correspondant aux provinces iraniennes actuelles de Mazandéran, Gilan, Golestan, et au nord de la province Semnan, ainsi qu'à une petite région du Turkménistan.

[3.](#) L'ouvrage de Parvaneh Pourshariati, *Decline and Fall of the Sasanian Empire, the Sasanian-Parthian Confederacy and the Arab Conquest of Iran* (I. B. Tauris, 2008), fut la première et la principale de ces études. Elle est aujourd'hui professeure d'histoire associée à la City University de New York.

[4.](#) Tactique où les cavaliers-archers feignent une retraite et se retournent sur leur selle pour tirer sur leurs poursuivants.

[5.](#) Région à cheval sur le Nord-Ouest de l'Iran et le Nord-Est de la Mésopotamie antique.

[6.](#) Région à cheval sur l'Iran et l'Afghanistan.

[7.](#) Aujourd'hui la province du Golestan, en Iran, à 400 km de Téhéran.

[8.](#) Voir [chapitre 6](#).

[9.](#) Voir l'étude de Shahbazi, 1990, cité par P. Pourshariati, *Decline and Fall of the Sasanian Empire, op. cit.*

[10.](#) Voir [chapitre 6](#).

[11.](#) L'*Avestā* contenait une série de livres de droit religieux, dont le *Vīdēvdād*, « loi sur l’abjuration des démons » (voir [chapitre 6](#)).

[12.](#) Sa capitale était la célèbre Suse, l’une des capitales des Achéménides mentionnée dans la Bible.

[13.](#) Voir [chapitre 4](#).

[14.](#) Bien connue en Inde et abondamment analysée par Georges Dumézil dans ses nombreux travaux, notamment *Mythe et Épopée* (Gallimard, 1968).

[15.](#) J.-P. Roux, *Histoire de l’Iran et des Iraniens*, *op. cit.*

[16.](#) Sur les similitudes entre christianisme, zoroastrisme et manichéisme, voir [chapitre 5](#).

[17.](#) Région au nord-est du plateau iranien, non loin de la frontière actuelle de l’Iran avec le Turkménistan.

[18.](#) P. Pourshariati, *Decline and Fall of the Sasanian Empire*, *op. cit.*, p. 130.

[19.](#) *Ibid*, p. 135.

3

L'INVASION ARABE

La naissance de l'Islam au Moyen-Orient fut sans conteste l'un des plus grands bouleversements politique, social, religieux et culturel que connut cette région du monde. Les raisons expliquant la chute des Sassanides face aux Arabes furent nombreuses : fragilité voire épuisement militaire et financier dans les guerres avec les Byzantins, inégalités sociales croissantes, révoltes d'une partie de la noblesse parthe et effondrement, donc, de la confédération partho-sassanide qui avait prévalu durant presque quatre siècles. Après la déposition en 628 du roi Khosrôw II, pas moins de douze prétendants se disputèrent le trône pendant quatre années. Tous ces éléments allaient avoir des conséquences désastreuses pour l'unité et l'indépendance de la Perse... À l'orée des années 630, le contexte politique iranien n'était que trop propice à une invasion étrangère.

À l'inverse, l'unité nouvelle des tribus arabes, devenues une communauté, l'*Oumma*¹, œuvrant sous une bannière commune et exaltante, celle de l'Islam, constituait un atout non négligeable. Enfin, le message égalitariste véhiculé par la nouvelle religion ne pouvait qu'exploiter habilement les tensions sociales internes de l'Empire perse et trouver un écho immédiat parmi des populations pauvres et écrasées d'impôts.

Le but des armées arabes ne semble pas avoir été, en réalité, de renverser la dynastie sassanide. D'après l'historienne Parvaneh Pourshariati, le déroulement de la conquête arabe, le schéma selon lequel les envahisseurs se sont installés sur les territoires conquis, enfin la topographie de la révolution abbasside, tout cela soulignait un fait important : le renversement du pouvoir en place ne fut qu'un dommage collatéral, accéléré par la désintégration de la confédération

partho-sassanide. Le but premier des Arabes n'était pas la colonisation des terres iraniennes, mais d'en faire un pont vers les territoires richissimes de la Transoxiane², vers Samarcande et Boukhara. Les chefs des familles *pahlav*, qui dominaient encore le Nord et l'Est de l'Empire sassanide, arrivèrent ainsi à un *modus vivendi* avec les Arabes : en conservant aux Parthes leurs domaines ancestraux, les envahisseurs obtinrent de passer librement vers les terres qu'ils convoitaient³.

Comme on le verra, l'islamisation de l'Iran fut néanmoins un très long processus. On peut considérer que le pays ne fut totalement converti qu'à l'orée du ix^e ou du x^e siècle. Entre les débuts de l'invasion et la période de l'âge d'or sous les Samanides, implantations progressives, révoltes à dimension à la fois nationaliste et religieuse rythmèrent la juridiction des Arabes en Iran, tandis que deux mouvements contradictoires en apparence se développaient parallèlement : l'« iranisation » des Arabes et de l'Islam, qui conservèrent les structures en place, et une relative « arabisation » de l'Iran, constraint d'apprendre l'arabe, une langue sémitique si éloignée de sa langue indo-européenne, et d'adopter une religion éloignée de son zoroastrisme ancestral. Pendant les « deux siècles de silence » qui furent émaillés de résistances et d'affirmations de l'identité perse, l'Iran parvint à demeurer profondément iranien, ce qui lui assura une brillante renaissance sous les Samanides.

PERSES ET ARABES AVANT L'INVASION : PAS TOUT À FAIT DES INCONNUS

Avant l'arrivée des Omeyyades en Iran, quelle était la nature des relations entre les deux peuples ? Loin d'avoir vécu dans l'ignorance totale de l'autre, Arabes et Iraniens se sont fréquentés, ont travaillé ensemble, et certaines tribus arabes subirent même les foudres des rois perses.

Les Achéménides appelaient les zones situées entre le Tigre et l'Euphrate, qui constituaient l'une de leurs provinces, *Arabaya*, tandis que les Sassanides les nommèrent *Arabistan*, « terre des Arabes ». On trouvait donc des Arabes en Mésopotamie, sous juridiction perse. Les Arabes d'avant l'Islam étaient ainsi régulièrement en contact avec les Perses, dans plusieurs zones et sous bien des aspects. Des relations

commerciales leur avaient permis de faire la connaissance de l'Iran et des Iraniens. Des scribes d'origine arabe travaillaient également au sein de l'administration sassanide, et une partie des troupes stationnant le long du fameux *limes* syrien étaient arabes. On pouvait également rencontrer des Arabes zoroastriens aussi loin qu'au Yémen ou au Bahreïn actuels. Preuve que le zoroastrisme, bien que n'étant pas une religion missionnaire, n'était pas non plus l'apanage exclusif des Iraniens, contrairement à ce qu'il est devenu plus tard. Autre moyen, moins sympathique cependant, de faire connaissance : la déportation... En effet, de nombreux Arabes avaient été exilés par les Sassanides dans diverses parties de l'empire, y compris à l'est, lorsqu'ils se rebellaient contre leur autorité. Cette pratique consistant à déporter des villes entières pour favoriser le développement démographique de certaines régions était alors courante. Cela ne signifie pas que les envahisseurs arabes retrouvèrent des compatriotes partout en Iran quelques décennies plus tard, d'autant que ces populations déportées avaient eu le temps d'intégrer la population locale et d'adopter ses coutumes. Mais les Arabes étaient loin d'être de parfaits étrangers en Iran.

Selon le clerc shafite sunnite Ismaël ibn Kathir (1300-1373), qui laissa une exégèse considérable du Coran, on peut trouver à la sourate 8 une référence, plutôt négative, aux Perses. Cette sourate, appelée « Le Butin », aurait été révélée selon lui en référence à l'histoire d'un certain al-Nadir ibn al Harith, un Arabe païen contemporain de Mohammed. Ce dernier avait voyagé dans toute la Perse et racontait les légendes et les récits héroïques qu'il y avait appris à La Mecque, vantant ses récits comme bien meilleurs que ceux du Prophète... Pour avoir voulu ainsi détourner les croyants du message de l'islam, le malheureux eut la tête tranchée.

Pourtant, il existe aussi une autre histoire hautement symbolique de la relation ambiguë que les Arabes entretinrent avec les Perses, et qui se cristallise à l'époque de Mohammed à travers son amitié avec Salmân al-Farsi. On ignore exactement sa région d'origine, mais on s'accorde à penser qu'il venait du Fars, comme son nom arabisé l'indique. Il fut l'un des premiers disciples du Prophète, et le premier Iranien converti à l'islam. Le sens de sa présence auprès de Mohammed est extrêmement fort, car il le conseilla dans ses entreprises et notamment ses tactiques de guerre. Ainsi un exemple :

guerrier du désert, le Prophète ignorait tout de la guerre des tranchées, qui lui fut enseignée par Salmân pour faire face aux attaques de cavaliers, que sa petite armée à Médine parvenait difficilement à juguler. Ce n'est là que la première d'une longue liste de techniques que la Perse allait apporter à l'islam tout juste né, au cours des siècles suivants. Dans la tradition musulmane, Salmân représente non seulement le patron des corporations, des techniques et des artisans, mais aussi l'ami le plus fidèle de la famille du Prophète après sa disparition, l'ami de sa fille Fâtimâ et de son gendre Ali, et de leurs descendants⁴. Le premier défenseur de l'Islam, son disciple le plus sincère, fut donc un étranger, représentant d'une antique civilisation, qui contribua volontairement à l'enrichissement de cette nouvelle religion. La légende est suffisamment lourde de sens et annonciatrice des relations à venir entre les Perses et les Arabes pour qu'on se plaise ici à la souligner.

L'INVASION ARABE : EFFONDREMENT À L'OUEST ET RÉSISTANCES À L'EST (633-651 *apr. J.-C.*)

Pour Richard N. Frye, aucun plan précis de conquête ni de gouvernement n'était prévu par les Arabes lorsqu'ils s'élancèrent à l'assaut du Moyen-Orient⁵. La perspective d'un gigantesque butin, conquis ou acquis par tribut des populations vaincues, semble avoir été la motivation première des Arabes, mais on ne saurait occulter le zèle missionnaire des premiers califes dans l'expansion de l'islam. Les ambitions religieuses et économiques furent très certainement étroitement liées, et s'il est impossible de dire laquelle était la plus pressante, on peut néanmoins souligner que la conversion en masse des populations conquises n'était pas dans l'intérêt des Arabes, puisque tout nouveau musulman s'exemptait, par son adhésion à la nouvelle religion, de payer toute taxe⁶.

Les Sassanides ne mesurèrent pas immédiatement la gravité de la situation lorsque les Arabes initièrent leurs premiers raids en Mésopotamie, sous l'impulsion du célèbre général Khaled ibn al-Walid. Mais les envahisseurs firent tomber la ville de Hira dès 633 et gagnèrent des territoires au sud de l'Irak actuel et en Palestine avec une rapidité fulgurante, ce qui leur rappela le sens des réalités.

Entra alors en scène un personnage qui fut largement chanté par Firdousi dans le *Shâh-Nâmeh*, Rostam Farrokhzâd. Général en chef des armées sassanides, il était issu de la famille parthe des Ispahbudhân, et son père avait tenté de prendre le pouvoir après lui avoir laissé le commandement du Khorâssân. Il prêta allégeance au jeune roi Yazdgard III et, après la victoire perse à la bataille du Pont, mobilisa une armée de près de quatre-vingt-dix mille hommes dans la plaine d’Al-Qadisiyya. Mis en déroute par les armées arabes, Rostam serait mort héroïquement sur le champ de bataille, encore que son sort exact soit resté incertain. Nous sommes alors dans les années 635-636 (les différentes sources ne s'accordent pas sur la date précise), et la voie est désormais ouverte en Iran pour les envahisseurs. Très logiquement, Firdousi achève son épopee par cette bataille tragique et la mort du dernier héros perse⁷.

La défaite d’Al-Qadisiyya permit aux Arabes de prendre la capitale, Ctésiphon, en 637. Le calife Omar fit brûler tous les livres et les archives qu’elle contenait, au point que d’après les différents récits des historiens arabes et perses, l’incendie dura six semaines sans discontinuer... Les batailles perdues par les Perses à Ahvâz, Jalula, Râm Hurmuz, et la conquête du Khouzistan, la province qui donnait accès au golfe Persique, leur ouvrirent l'accès au plateau iranien. De son côté, Yazdgard III avait de nouveau réuni des forces armées, et les deux belligérants se rencontrèrent près de Nihavand en 642. Bien que là encore, les sources soient contradictoires, il apparaît clair que cette bataille fut la plus difficile que les Arabes eurent à mener face aux forces sassanides. Leurs pertes humaines furent nombreuses, et ce n'est que par ruse qu'ils parvinrent à piéger un tiers de l'armée sassanide dans une vallée étroite, et à en massacer les soldats. Nihavand porte dans l'historiographie arabe le nom de *Fath al-Futuh*, la « Victoire des victoires ». De fait, elle marque la capitulation totale des Sassanides face à leurs envahisseurs. À l'issue de cette bataille, le roi Yazdgard III prit la fuite pour le Sud du pays, Ispahan et Istakhr, puis finalement Merv, à l'extrême est de son empire, exactement comme Darius III l'avait fait face à Alexandre bien des siècles avant lui... Il y mourut d'ailleurs assassiné par le dynaste local... issu de la noblesse parthe et partisan d'une trêve avec les Arabes. Dans sa fuite vers l'est, Yazdgard III avait entraîné avec lui de nombreux nobles perses. On sait peu de choses sur leur sort, mais certains s'exilèrent jusqu'en Chine, dont son fils, qui tenta de lever une armée et de

reconquérir son empire. Il n'y parvint pas, et mourut loin de sa patrie, comme tous ceux qui l'avaient suivi.

Après les premières défaites sassanides en Mésopotamie et à mesure que les envahisseurs arabes s'avançaient en territoire iranien, de nombreux Perses rejoignirent leurs rangs, nobles qui avaient choisi la collaboration plutôt que l'exil, soldats survivants des armées perses vaincues, peu enclins à croire que les Sassanides se relèveraient de l'invasion. Après la bataille d'Al-Qadisiyya, près de quatre mille soldats de la garde impériale rejoignirent ainsi les armées musulmanes⁸. À cette période, les conversions à l'islam n'étaient pas systématiques, le prosélytisme non plus. On se convertissait alors plus par calcul politique ou militaire que par réelle conviction.

L'avancée des Arabes dans l'est de l'Iran se fit progressivement, mais non sans grandes difficultés. Tant que Yazdgard III restait en vie et tentait de rassembler de nouvelles armées, les Arabes rencontraient régulièrement une forte résistance dans les localités qu'ils attaquaient. Certaines villes ou régions se révoltaient fréquemment, soit parce qu'elles refusaient tout simplement de payer les tributs exigés, soit parce qu'elles ne supportaient pas l'autorité des gouverneurs mis en place par les Arabes. Avec la mort de Yazdgard III et la capitulation de Merv, dernier bastion des Sassanides à l'est, la dynastie fut considérée comme morte, sans aucun espoir de résurrection. La résistance « centrale » n'était plus, mais restaient encore les « guérillas » locales, notamment dans le Nord et l'Est du pays.

Pour plusieurs raisons, la conquête des terres d'Asie centrale, qui étaient le but ultime à atteindre des envahisseurs en raison de leur grande richesse, fut âpre, et leur pacification plus complexe qu'à l'ouest de l'Empire iranien. Les structures politiques, sociales et religieuses des Sassanides étaient plus centralisées et donc mieux implantées en Mésopotamie, ce qui rendit les redditions et la mise en place des traités de paix bien plus faciles que dans les fiefs des clans parthes. L'invasion arabe n'avait en rien apaisé leurs rivalités internes. Au contraire, beaucoup parmi eux crurent voir dans le chaos engendré par l'invasion l'occasion rêvée de récupérer certains territoires et de réduire à néant une faction rivale en se faisant les complices des Arabes. Certaines familles avaient fait ce choix, comme les Ispahbudhān et les Kanārangiyān, l'un des sept clans parthes.

Les Karins, au contraire, repliés dans leurs terres du Khorāssān et du Tabaristān, manifestèrent une opposition farouche aux envahisseurs. Ils accueillirent de nombreux réfugiés qui refusaient la conversion à l'islam, notamment des zoroastriens. On a retrouvé précisément au Tabaristān plusieurs vestiges de forteresses sassanides, de temples du feu et des cimetières antiques. Aujourd'hui appelé Mazandéran et proche de Téhéran, ce fut la dernière région d'Iran à être conquise et islamisée. Elle resta indépendante du califat omeyyade et ne fut rattachée à celui des Abbassides que temporairement. Sans surprise, ces régions furent les lieux de naissance des grands mouvements de résistance perse, et bien plus tard, ceux du chiisme.

LES OMEYYADES EN IRAN : RAPPORTS AVEC LA POPULATION PERSE

Sorti vainqueur des discordes engendrées par la succession du Prophète – au détriment de son cousin et gendre Ali, ce qui entraîna la formation du parti chiite, nous y reviendrons plus loin – Mauwiyya, le gouverneur de Damas, fonda la dynastie des Omeyyades. Contrairement aux quatre premiers califes, élus, le nouveau pouvoir affichait clairement une ambition monarchique. Le pouvoir ne se transmit plus par élection, mais par l'hérédité. Pendant un demi-siècle, les Omeyyades installés en Iran ne changèrent rien au cérémonial de cour utilisé sous les Sassanides, utilisèrent le personnel administratif en place, et même le grec et le moyen-persan comme langues d'usage. L'arabisation se fit un peu plus tard, au début du VIII^e siècle, lorsque les califes Abd al-Walid (692-705) et Walid II (705-715) décidèrent que les registres de l'administration et la correspondance officielle devaient être rédigés en arabe. Pour accéder aux fonctions officielles ou les conserver, il fallait désormais apprendre cette langue, ce qui obligea une partie des classes dirigeantes iraniennes à s'arabiser.

Avant l'époque de Mauwiyya, il n'y avait aucun plan de colonisation de l'Iran par les Arabes. La présence de leurs armées visait essentiellement à récolter le butin et à faire respecter les traités. Installés en Iran, les Arabes trouvèrent donc une société dont la structure ne leur était finalement pas si étrangère. Pour Richard N. Frye, les Arabes s'accommodèrent davantage de

l'organisation sociale héritée des Sassanides, avec ses propres classes (voir [chapitre 2](#)), plus qu'elle ne s'y opposa⁹. À l'issue de la conquête arabe, la société fut donc divisée en quatre classes : Arabes musulmans ; musulmans non arabes, en l'occurrence les Perses ; non-musulmans ; enfin, les esclaves. Par ailleurs, certaines croyances zoroastriennes étaient communes à l'islam, ce qui simplifiait son expansion au sein du peuple iranien. Ainsi le fait que le monde soit divisé en deux groupes : les fidèles de la « vraie religion », et les autres. La division sociale iranienne ne disparut donc pas avec l'arrivée de l'islam, bien au contraire elle se maintint. Que de telles conceptions se soient adaptées aux temps nouveaux montre bien la force des traditions en Iran, même si un changement religieux s'opérait.

Le système de taxation fut longtemps confondu avec une simple perception des tributs imposés aux vaincus. Petit à petit, le système se raffina sous le califat omeyyade, et plus encore sous les Abbassides, en suivant les institutions sassanides déjà en place. Ainsi, la capitation ou impôt sur les revenus, qui concernait les chrétiens à l'époque préislamique, fut conservée pour les non-musulmans, alors largement présents en Iran, sous le nom de *jizya*. La *kharaj* était un impôt foncier, rattaché à la terre et non à son possesseur, et collecté annuellement par la collectivité locale, village ou ville, suivant parfaitement en cela l'usage sassanide.

Les « peuples du Livre », tels que les Juifs et les chrétiens, jouissaient du statut de *dhimmis*, « protégés », mais étaient soumis à cette taxation qui permettait de distinguer les membres de l'*Oumma* de ceux qui n'en faisaient pas partie. Pour l'intégrer, il fallait non seulement se convertir, mais aussi devenir le *mawali*, « client », des musulmans, donc des Arabes, ce qui tint de nombreux Perses dans l'humiliation. L'égalité, acquise sur le principe, était loin de l'être dans les faits, ce qui fit naître un profond ressentiment chez les Perses convertis, qui restaient des sujets de seconde zone.

Pour éviter que les convertis ne fassent perdre des revenus au califat, une réforme fiscale mit en place la *zakat*. Considérée comme l'un des piliers de l'islam, l'aumône que tout musulman doit payer devint une obligation morale pour chaque individu, mais releva initialement d'une politique publique visant à limiter la perte des revenus du califat. Les *mawali*, comme les Arabes musulmans, furent

exemptés de payer la *jizya*, et restèrent uniquement imposés sur la *zakat*.

Néanmoins, tous les Perses ne firent pas le choix de la conversion ou de la *jizya*. Sous le califat omeyyade, beaucoup furent jusqu'en Transoxiane pour échapper au joug arabe et à l'Islam. Ils y retrouvèrent de nombreux compatriotes qui s'y étaient réfugiés après la mort de Yazdgard III et la fin définitive de la dynastie sassanide, notamment des marchands installés là depuis l'époque préislamique. Les classes supérieures ou nobles avaient fui Ispahan pour l'est, pour Merv puis Boukhara, et jusqu'à Kaboul. Ces migrations contribuèrent à exporter la culture iranienne sassanide jusqu'en Chine.

En Sogdiane, le mot *Tačik*, dérivé du nom de la tribu Tayyi, désigna les Iraniens convertis à l'islam qui, aux yeux de leurs contemporains, étaient par là même devenus Arabes en acceptant leur religion. Le mot fut utilisé comme un synonyme de « musulman » et, puisque les Arabes devaient être rapidement « absorbés » par la population locale, le mot *Tajik* désigna les populations autochtones, iraniennes, toutes musulmanes. Aujourd'hui, les Tajiks vivent au Tadjikistan, dernier îlot de populations parlant majoritairement le persan en Asie centrale, au milieu des populations turcophones de l'Ouzbékistan et ses voisins.

Le cas des zoroastriens exilés en Inde constitue la plus célèbre de ces migrations. Les Parsis, du persan *Parashika*, « peuple de Perse », choisirent de franchir la mer et de s'établir au Gujarat, où ils purent vivre leur culture et leur religion sans contraintes. Ils contribuèrent grandement au développement économique de cette région pour les siècles à venir et surtout à la fondation de la ville de Bombay, qu'ils administrèrent selon la tradition iranienne.

Iraniens et Arabes s'opposèrent, bien sûr, mais beaucoup coopérèrent également. La langue arabe ne fut pas utilisée immédiatement par les Iraniens, et d'ailleurs les Arabes ne l'imposèrent pas. Ils conservèrent les habitudes de la bureaucratie sassanide, l'usage du grec et du persan. Par ailleurs, de nombreux Arabes parlaient persan, et avaient adopté le style vestimentaire ainsi que bon nombre de coutumes iraniennes.

Lors de leur avancée sur le plateau iranien vers l'Asie centrale, les Arabes s'appuyèrent énormément sur les Perses, qu'ils soient ou non musulmans. Outre ceux qu'ils amenaient avec eux au sein de leurs

armées, nombreux sont ceux qui furent nommés gouverneurs de provinces de l'est, ou à des postes à responsabilités en raison de leurs compétences bureaucratiques qui ne pouvaient être ignorées du gouvernement de Damas. Dans la gestion locale, le pouvoir militaire revenait toujours à un Arabe, un émir, mais le perceuteur des impôts pouvait parfaitement être un Iranien de souche. Même des zoroastriens furent nommés à de hautes fonctions. Bien qu'ils aient pu continuer à vivre selon les lois de leur communauté religieuse, les Perses non convertis, qu'ils soient zoroastriens ou « peuples du Livre » (juifs ou chrétiens) restaient soumis à la loi islamique, supérieure à toutes les autres juridictions. Aucun droit individuel ne leur était accordé, uniquement les droits propres à leur communauté, qui se chargeait de collecter la *jizya*.

Le mode de gouvernement des Omeyyades créa cependant son lot de mécontents, et leur chute s'explique facilement, surtout en Iran. Les rivalités tribales et l'esprit de revanche jalonnèrent leur histoire, les affaiblissant constamment, d'autant qu'ils avaient plusieurs autres fronts à mener contre les Byzantins et les Francs. Outre les kharidjites et les chiites qui contestaient leur légitimité dans la succession du Prophète, les Omeyyades devaient faire face aux Arabes encore attachés à leur culture tribale, qui leur reprochaient leurs mœurs « hellénisantes », impériales, contrevanant à l'égalitarisme proné par l'Islam des premiers temps. L'intuition des Omeyyades était néanmoins bonne, car pour tenir un empire aussi vaste que celui des Sassanides, les méthodes tribales ne pouvaient suffire, surtout lorsque ces tribus se trouvaient par trop occupées à régler leurs propres querelles. Autres mécontents : les convertis, qui n'avaient acquis aucune égalité avec les Arabes malgré leur adhésion à l'islam ; enfin, bien sûr, tous les Perses qui n'acceptaient pas la reddition de leur pays et qui refusaient encore catégoriquement la conversion.

Par ailleurs, à l'aube du VIII^e siècle, les Arabes ne parvenaient toujours pas à assurer leur domination sur l'est de l'Iran, notamment en Transoxiane et dans le Khorāssān. La nomination fâcheuse de Qutaiba ibn Muslim comme gouverneur général du Khorāssān marqua profondément la mémoire iranienne par les exactions qu'il commit, au point que le grand savant Al-Biruni lui-même raconte comment il fit massacer tous les Khwarezmiens qui connaissaient leur écriture et leurs textes, pour effacer toute trace de leur mémoire¹⁰.

Les Abbassides, descendants de l'oncle paternel du Prophète, Abbas, refusaient depuis toujours l'autorité des Omeyyades et surent canaliser ce mécontentement général pour susciter des rébellions partout dans le califat. En Iran, elles naquirent dans le Nord et dans l'Est, au Khorāssān notamment, refuge depuis les débuts de l'invasion de tous ceux qui contestaient l'hégémonie arabe, ainsi que des chiites partisans de la famille de Mohammed, et enfin des Perses nostalgiques du temps où l'Iran était indépendant.

« DEUX SIÈCLES DE SILENCE » ET DE RÉSISTANCES

Alors que les deux premiers siècles qui suivirent l'invasion sont cruciaux pour comprendre la persistance de la culture iranienne face aux Arabes, leur étude reste extrêmement difficile, tant l'imbrication des motivations, à la fois sociales, économiques, politiques et religieuses du mouvement révolutionnaire qui entraîna la chute de la dynastie omeyyade fut complexe, et les sources impartiales quasi absentes.

Quelques faits sont néanmoins certains : si les pratiques culturelles, morales, économiques et religieuses des Iraniens de ce temps en Asie centrale restent peu connues, on sait toutefois qu'au milieu du VIII^e siècle, l'immense majorité de la population perse n'était toujours pas convertie à l'islam¹¹. En tous les cas, les chercheurs s'accordent à dire que l'on a à la fois sous-estimé la continuité des traditions iraniennes antiques jusqu'au début du Moyen Âge et surestimé l'impact de l'autorité arabe sur les territoires conquis¹². L'historien Richard Bulliet¹³ ajoute même qu'il serait erroné de croire que les envahisseurs arabes arrivaient armés d'une idéologie religieuse définitive. Les canons du Coran étaient encore largement en gestation : « Lorsque les Arabes conquirent l'Empire perse, ils n'apportèrent pas la religion décrite aujourd'hui dans les études sur l'islam. Ils amenaient avec eux quelque chose de bien plus primitif, à peine les germes d'un développement futur... La société vivant sur les territoires conquis n'était certainement pas islamique dans les premiers temps. Il semble clair que les musulmans représentaient encore une minorité, exerçant le pouvoir certes, mais sur un immense territoire dominé numériquement par des fidèles de nombreuses autres

religions. [...] Tant que les musulmans gardèrent un statut de minorité, la culture de l'Iran ni sa société ne furent musulmanes¹⁴. »

L'élément géographique lui-même ne saurait être négligé. Ces mouvements révolutionnaires naquirent à l'extrême nord du Khorāssān et en Transoxiane... en plein pays parthe, à la fois éloigné du pouvoir central de Damas et encore largement dominé par la culture iranienne. On ne trouvait alors que de très petites communautés arabo-musulmanes dans ces régions, et une structure sociale qui différait beaucoup de celle des Sassanides en Mésopotamie. D'après Frye, la société khorassienne semble n'avoir été divisée qu'en trois classes, une aristocratie foncière, des marchands et le petit peuple. En Asie centrale, l'économie et toute la société reposaient sur les échanges commerciaux. Un siècle après l'invasion arabe, peu de choses avaient réellement changé dans ces régions, et la vie quotidienne se poursuivait comme aux temps des Sassanides.

Les multiples dissensions et rivalités des califes omeyyades, les exactions commises sous l'autorité de gouverneurs locaux et le souhait d'une partie de la population de résister à l'envahisseur allaient naturellement engendrer un fort élan de contestation, voire de révolution contre le pouvoir.

La révolte d'Abu Muslim (746-751) et l'avènement des Abbassides

Vers 746-747, un obscur personnage, s'attribuant le titre étrange de « Père des musulmans », Abu Muslim al-Khurasani, appela à la sédition contre les Omeyyades, avançant que seul un membre de la famille du Prophète avait le droit de mener l'ensemble des musulmans. Peu importait, par ailleurs, l'appartenance à une religion ou à une autre, « seule comptait la noblesse de la personne¹⁵ ». Arborant vêtements et drapeaux noirs, il déclara le début de sa révolution à Merv. Il était lui-même un *mawali*, l'un de ces Iraniens convertis, qui réclamaient une société musulmane plus juste et l'égalité de traitement pour tous. N'était-ce pas, à l'origine, le message de l'islam ?

Comme toutes les légendes, celle d'Abu Muslim compte son lot d'inconnu et de mystère. On le dit né à Ispahan vers 718 de parents

khorassiens, sans doute encore zoroastriens ou alors fraîchement convertis et, de ce fait, *mawali*. Une chose semble sûre : son charisme et son éloquence lui valurent de réunir facilement autour de lui toutes les communautés qui rejetaient le joug arabe. À la tête d'une vaste armée – on parle de cent mille hommes – il pénétra à Nichapur, puis sur le plateau iranien, enfin jusqu'en Mésopotamie, sans que les Omeyyades ne parviennent à l'arrêter. Le dernier calife omeyyade, Marwan II, prit alors la fuite en Égypte où il fut assassiné avec toute sa famille. Un seul en réchappa, Abd al-Rahman, qui s'en alla fonder en Espagne le califat omeyyade de Cordoue.

Abu Muslim contribua donc à l'avènement des Abbassides, qui l'en remercièrent en le nommant gouverneur général du Khorāssān. Le changement de régime ne plut cependant pas à tous les révolutionnaires, qui ne voyaient guère de différence avec les Omeyyades. En outre, les chiites n'y trouvaient pas leur compte : si le pouvoir revenait enfin à la famille du Prophète, il n'était toujours pas entre les mains de ses descendants, prétendants légitimes. Loin de cesser, les révoltes s'intensifièrent dans l'est de l'Iran. Abu Muslim reprit alors Nichapur, Boukhara – toujours dans le sang, mais on ne l'en aimait que davantage. Trop peut-être, au goût des Abbassides... qui se méfièrent de sa puissance grandissante. Ils décidèrent de l'attirer à Bagdad, leur nouvelle capitale, et l'exécutèrent, avant de jeter son corps dans le Tigre. Sa mort ignominieuse, à trente-quatre ans, ajoutée à l'ingratitude des Abbassides, clôturait idéalement le roman qu'était sa vie. Héros de son vivant, Abu Muslim devint légendaire pour tous les Iraniens.

Les « révoltes vengeresses », de Simbad à Babak Khorramdin

L'exécution d'Abu Muslim n'entraîna pas la fin des révoltes dans l'est de l'Iran, bien au contraire. Les « révoltes vengeresses » de ses compagnons allaient commencer. De nombreux mouvements avaient précédé sa révolution, d'autres prirent sa suite, sous le nom générique de *Khurramiya*, « la religion joyeuse ». À la fois nourri de motivations nationalistes et anti-arabes, ce mouvement de libération était pétri d'éléments culturels persans et parfois même qualifié de zoroastrien¹⁶. Le parallèle entre les motifs qui jalonnent les luttes des *Khurramiyadīn* – héros venant de l'est, adorateur du feu et/ou du soleil, riche et de noble famille, évidemment parthe – et ceux qui

brodent la révolte de Bahrām-i-Chūbīn cent cinquante ans plus tôt, a été souligné par Parvaneh Pourshariati¹⁷. L'historienne démontre que deux courants, toujours vivaces au sein de la noblesse parthe du Tabaristān et du Khorāssān un siècle et demi après la chute des Sassanides, animaient profondément l'idéologie de la *Khurramiya* : le mazdakisme, courant religieux dérivé du manichéisme et né sous les Sassanides en réaction au pouvoir du clergé zoroastrien, à fort impact social – la volonté de bâtir un nouvel ordre social a même suscité des comparaisons audacieuses avec le communisme – et, dans une moindre mesure, le mithraïsme (Mithra étant le dieu des contrats et des alliances, il punit ceux qui les brisent, en l'occurrence les Abbassides)¹⁸. Preuve s'il en est de la remarquable vitalité et persistance des traditions antiques iraniennes ! Mais la pensée musulmane n'était cependant pas absente, puisque les compagnons d'Abu Muslim voyaient en lui leur imām.

La première grande révolte fut menée par Simbad, « l'adorateur du soleil ». Son surnom montre bien son appartenance à la foi zoroastrienne, point d'autant plus intéressant qu'il était issu de la famille des Karins, le clan parthe déjà évoqué et qui avait toujours manifesté son hostilité envers les Arabes. Pour eux, l'invasion arabe n'avait rien changé à leur mode de vie, et il restait hors de question de les reconnaître comme détenteurs légitimes du pouvoir. Simbad était donc riche et influent, et à ce titre avait assisté Abu Muslim dans la gestion de ses finances.

Sa motivation pour s'engager contre les Abbassides reste néanmoins sujette à débat parmi les chercheurs. Était-ce uniquement pour venger son compagnon si admiré ? Sa révolte était-elle profondément nationaliste, animée par le souhait de chasser les Arabes d'Iran et de restaurer l'hégémonie perse sur le pays ? Nul ne s'accorde sur ce point, et il est probable que la question ne sera jamais définitivement tranchée, faute de sources. Incontestablement, il parvint en deux mois à réunir une armée de près de soixante mille hommes et à envahir la Mésopotamie. Malgré sa supériorité numérique, il fut battu par les Abbassides entre Hamadan et Rey, et rapidement assassiné, sur ordre du calife Al-Mansour. La défaite et le massacre qui s'ensuivit marquèrent tant les esprits qu'il est dit que les ossements des soldats de Simbad jonchaient encore le champ de bataille vers l'an 912, soit presque cinquante ans après l'affrontement.

À l'orée du IX^e siècle, la *Khurramiya* se fit moins intense mais entretenait toujours des foyers de sédition. Or, il était essentiel pour les nouveaux califes de réduire ceux-ci à néant, car les laisser prospérer coupait potentiellement toutes les routes, notamment commerciales, qui reliaient l'ouest de l'Iran à l'Asie centrale. Ils connurent leur dernier éclat sous le commandement de Babak Khorramdin.

Héros de l'indépendance de la Perse s'il en est, Khorramdin a vu comme Abu Muslim son histoire auréolée de légendes. Il affirmait d'ailleurs être l'un de ses descendants. En réalité, il naquit en Azerbaïdjan d'un père perse venu de Ctésiphon et d'une mère azérie. Il rejoignit très tôt le mouvement de la *Khurramiya*. Pour que le roman épique soit parfait, ajoutons qu'il y rencontra sa future femme, Banu, aussi engagée et féroce que lui dans les combats, où elle excellait comme archer. Ce couple de révolutionnaires passa toute sa vie à lutter ensemble contre les envahisseurs, jusqu'à la mort.

Pendant vingt-trois ans, Babak combattit les Arabes par de régulières opérations de guérilla, se retranchant ensuite dans sa forteresse de Bazz en Azerbaïdjan, dont les ruines sont encore visibles aujourd'hui, à quelques kilomètres de la ville de Kaleybar. L'historien Tabarî, pourtant d'origine perse, dresse de lui un portrait très partial dans sa *Chronique* : « Bâbek est le fondateur de la doctrine Khorrémite, espèce d'hérésie dont le seul enseignement positif consistait à rejeter l'islamisme, à déclarer licite tout ce qui est défendu par la religion, le vin, la fornication, l'usage des aliments prohibés, et à affranchir les hommes de toute loi. Cette doctrine, prêchée par Bâbek, plaisait au peuple ; un grand nombre de personnes l'embrassèrent et se mirent à tuer les musulmans. Établi dans un lieu fortifié au milieu de défilés inaccessibles aux troupes, Bâbek défiait toute attaque des armées du gouvernement. Celles-ci, au contraire, étaient exposées de sa part à des surprises nocturnes, après lesquelles il se retirait sans qu'il fût possible de le poursuivre¹⁹. »

Il tint tête aux califes Al-Mamoun et Al-Mutasim, mais comme beaucoup de héros, finit par être trahi par ses propres capitaines, qui livrèrent sa forteresse aux Arabes. Il parvint néanmoins à s'échapper et à s'accorder un court sursis, refusant fièrement l'offre du calife qui lui proposait la vie sauve s'il acceptait de se rendre : « Mieux vaut être un chef pendant un jour qu'un esclave abject pendant quarante années ! » En voulant fuir vers l'Empire byzantin, il fut capturé en 838

par les musulmans et exhibé dans les rues de Samarra. De nombreux récits sur son supplice, soulignant son courage, sont racontés encore aujourd’hui avec admiration par les Iraniens : taillé en pièces par les Arabes, il n’émit pas une seule plainte et, soucieux de dissimuler sa pâleur grandissante, il couvrit son visage de son propre sang, privant ainsi ses meurtriers du spectacle de sa douleur.

Aujourd’hui, l’origine ethnique de Babak est âprement discutée. Son histoire fut redécouverte au xx^e siècle, lorsque la propagande soviétique, voyant dans l’idéologie de la *Khurramiya* de nombreux points communs avec le communisme, en fit un héros national en Azerbaïdjan, où de nombreuses statues témoignent de son importance pour l’identité nationale. Les Turcs tentèrent aussi de se l’approprier, oubliant qu’il s’exprimait en persan, était né de parents perses et avait vécu toute sa vie dans le rejet de la culture arabe et de l’Islam. Naturellement, il est regardé en Iran comme un authentique héros de l’indépendance de la Perse, tout en étant déconsidéré par certains clercs chiites, toujours méfiants envers « l’idolâtrie ».

Aucune de ces révoltes ne parvint néanmoins à déchoir les Abbassides de leur trône et à chasser les Arabes. Trop d’objectifs différents animaient leurs chefs, et aucun mouvement structuré n’en naquit, ce qui explique peut-être leur échec.

Le meurtre d’Abu Muslim, qui avait pourtant ouvert la voie du pouvoir aux Abbassides, avait naturellement choqué bon nombre d’Iraniens convertis impliqués dans la gouvernance du califat, qui virent dans cette exécution une trahison envers les Perses « ralliés ». Néanmoins, la plupart des Iraniens, surtout dans les classes supérieures et la bureaucratie, ainsi que les « hommes d’affaires » de l’époque, acceptaient l’autorité abbasside et cherchaient avant tout à préserver une forme de *statu quo*. Les révoltes étaient en grande majorité initiées et soutenues par le petit peuple des zones rurales, musulmans pauvres mais aussi zoroastriens pauvres, qui avaient le plus à pâtir du joug arabe. Les aspects « socialistes » ou « communistes » des révoltes à tendance mazdakistes furent sans surprise les plus durables, comme celle de Babak.

Mais à la fin du VIII^e siècle, les Abbassides tenaient fermement le pays, qui était alors largement converti à l’islam. Dans cette période

de stabilité retrouvée, de relative tolérance religieuse, de nombreux intellectuels convertis allaient le nourrir et l'enrichir d'idées nouvelles, héritées du zoroastrisme et de la culture antique iranienne. À l'aube du ix^e siècle, le renouveau intellectuel et littéraire de l'Iran approchait. D'une religion du désert, l'islam allait devenir universel, synthétisant les apports de trois cultures, hellénistique, persane et arabe, qui avaient façonné l'Iran jusqu'alors.

1. La « communauté des croyants », en arabe.
2. Région d'Asie centrale située au-delà du fleuve Oxus, correspondant à l'Ouzbékistan contemporain et au sud-ouest du Kazakhstan.
3. P. Pourshariati, *Decline and Fall of the Sasanian Empire*, op. cit., introduction, p. 5.
4. Là non plus, le symbole n'est sans doute pas un hasard... Un Iranien soutenant Ali... On pourrait s'autoriser à y voir les prémisses du chiisme !
5. R. N. Frye, *The Golden Age of Persia*, op. cit., p. 57.
6. En 651, la *zakat*, l'aumône que doit payer tout musulman et qui est l'un des piliers de l'islam, n'était pas encore en vigueur.
7. L'un de ses descendants s'en alla fonder au Maghreb le royaume des Rostémides (777-909), dont la capitale fut Tahert, en Algérie.
8. R. N. Frye, *The Golden Age of Persia*, op. cit., p. 61.
9. *Ibid*, p. 55.
10. J.-P. Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens*, op. cit.
11. Cf. Gholam Hossein Sadighi, *Les Mouvements religieux iraniens au II^e et au III^e siècles de l'Hégire*, Les Presses modernes, 1938.
12. P. Pourshariati, *Decline and Fall of the Sasanian Empire*, op. cit., p. 423.
13. Professeur d'histoire à l'université américaine de Columbia et notamment spécialiste de l'histoire et des institutions de la société islamique.
14. Richard Bulliet, *Conversion to Islam in the Medieval Period : An Essay in Quantitative History*, Harvard University Press, 1979, p. 2 ; cité par P. Pourshariati, *Decline and Fall of the Sasanian Empire*, op. cit.
15. J.-P. Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens*, op. cit.
16. Elles furent plus tard considérées comme des hérésies chiites dans l'historiographie arabe de cette période.
17. P. Pourshariati, *Decline and Fall of the Sasanian Empire*, op. cit., p. 430-444.
18. Voir [chapitre 5](#).
19. *Chronique de Tabari*, tome IV, Imprimerie A. Gouverneur, 1874, p. 525-526.

LE NOUVEL ÂGE D'OR DE LA PERSE

Une citation célèbre de l'historien andalou Ibn Khaldun (1332-1406) dit ceci : « C'est un fait remarquable, qu'à quelques exceptions près, la plupart des savants musulmans tant dans les sciences humaines que la théologie, aient été des non-arabes... Ainsi, le fondateur de la grammaire fut Sibawayh, et après lui, Al-Farsi et Az-Zajjaj. Tous étaient d'ascendance perse. Ils ont grandi en apprenant la langue arabe par leurs contacts avec des Arabes, et ce sont eux qui ont inventé les règles de la grammaire arabe et en ont fait une discipline pour les générations à venir. La plupart des commentateurs des hadiths, qui ont préservé les traditions et dits du Prophète pour les musulmans, étaient de langue et de culture perses. Enfin, tous les grands juristes étaient perses, et ceci est bien connu. La même remarque vaut pour la spéculation théologique et l'étude du Coran. Seuls les Perses s'engagèrent à préserver le savoir et à consigner systématiquement leurs travaux par écrit. Aussi, la vérité de cette affirmation du Prophète apparaît ici clairement : "Si la connaissance était suspendue au plus haut des Cieux, les Perses l'atteindraient." Les sciences intellectuelles étaient cultivées par les Perses arabisés, pas par les Arabes, qui ne s'en préoccupaient guère¹. »

Une fois passés les deux siècles nécessaires à l'Iran pour « accepter » la réalité de l'invasion, le pays démontra rapidement que la remarquable vitalité de sa culture n'avait pas été atteinte. Hérodote soulignait déjà en son temps que les Perses étaient très ouverts aux cultures des autres peuples². Une fois acceptées, ils les adaptent à leur propre génie. L'Iranien est pragmatique : si un apport, même étranger, peut l'enrichir, il n'aura aucun problème à l'intégrer à ses traditions ! Après l'invasion arabe, l'Iran accepta – progressivement – l'islam,

mais il l'« iranisa », y intégra ses propres traditions, arts et croyances. À partir du IX^e et du X^e siècles, l'Iran, même converti à une religion nouvelle et différente de celle de son passé, démontra qu'il était resté profondément iranien, et sa population constituée de sujets plus sophistiqués que ses conquérants.

L'historien et iranologue Bernard Lewis affirme à ce titre que la Perse a été islamisée, mais non arabisée. Selon lui, « les Perses sont restés perses. Après un moment de digestion de la conquête, la Perse a réémergé comme un élément séparé, différent et distinct au sein de l'Islam, ajoutant *in fine* une nouvelle composante à l'Islam lui-même. Culturellement, politiquement, et même religieusement, la contribution perse à la nouvelle civilisation islamique fut d'une importance énorme. Le travail des Perses peut être constaté dans de nombreux champ du développement culturel, comme la poésie arabe, où les poètes d'origine perse ont apporté une contribution significative. Dans un certain sens, l'Islam iranien constitua un second avènement pour l'Islam lui-même, un nouvel Islam appelé “*islam-i Ajam*”. C'est l'Islam perse plus que l'Islam arabe qui fut apporté dans les autres territoires et les autres peuples. Cet Islam fut apporté aux Turcs, d'abord en Asie centrale puis au Moyen-Orient, sur le territoire de la Turquie actuelle, et jusqu'en Inde. Les Turcs ottomans apportèrent une forme de la civilisation iranienne jusqu'à Vienne³ ».

L'immense construction qui se développait, la civilisation musulmane, était puissante et originale, mais elle était constituée dans une large mesure d'éléments empruntés, et surtout enrichie par des hommes qui n'étaient pas arabes. Très tôt après l'invasion, les apports ont été le fait d'Iraniens. Face à cette « iranisation », il y eut bien une réaction de ceux qui souhaitaient voir survivre les traditions des Arabes et les « préserver du contact de la Perse⁴ ». Mais ils ne rencontrèrent pas le succès espéré. Les Omeyyades, et après eux les Abbassides, songèrent davantage à se placer en héritiers des glorieuses dynasties qui les avaient précédés en Perse qu'à faire oublier le passé. Les califes eux-mêmes le reconnaissaient : « Les Perses ont régné pendant des millénaires sur leur pays et n'ont jamais eu besoin de nous, les Arabes, ne serait-ce qu'une journée. Nous régnons sur eux depuis un siècle ou deux, et nous ne pourrions pas nous passer d'eux ne serait-ce qu'une heure⁵ ».

De surcroît, cette renaissance culturelle s'assortit d'un pendant politique, lorsque des dynasties locales profitèrent de l'érosion du pouvoir des Abbassides pour s'affirmer, tout en restant vassales du califat de Bagdad. Ces dynasties, les premières à avoir du sang perse dans les veines depuis l'invasion arabe, allaient faire gagner de l'ampleur à cette réaffirmation d'une culture perse qui avait survécu malgré l'invasion, contribuer à la naissance de l'âge d'or de l'Islam et forger l'identité islamique iranienne. À partir des IX^e et X^e siècles, l'Iran occupera une place à part au sein du monde islamique, et sa relative indépendance politique ne sera plus remise en question.

« L'IRAN CONQUIS A VAINCU SON FAROUCHE VAINQUEUR »

Les Omeyyades avaient placé le siège de leur empire à Damas, en Syrie. Les Abbassides choisirent de fonder une nouvelle ville une fois arrivés au pouvoir. Parce qu'ils devaient déjà beaucoup aux Iraniens, ils la fondèrent entre le Tigre et l'Euphrate, non loin de l'antique Babylone et de Ctésiphon, la capitale des Sassanides : ce fut Bagdad. Tout un symbole, qui montrait le souhait avoué des Abbassides de se placer dans la continuité de l'Empire perse et d'être les nouveaux héritiers du passé antique de l'Iran.

À la tête de leur administration, ils placèrent à dessein une famille iranienne, les Barmakides, originaires de Bactriane, qui les avaient ralliés pendant leur révolte. Très puissants pendant plusieurs décennies, avant d'être écartés du pouvoir dans le sang et pour des raisons obscures, ces Iraniens placèrent à tous les échelons de l'administration les fameux *kuttab*, scribes et rédacteurs, perses comme eux et souvent même mazdéens ou chrétiens. Ils contribuèrent grandement à l'iranisation de la cour abbasside, à l'essor des sciences et de la littérature, à l'infusion de termes et de modes de fonctionnement perses dans l'organisation étatique des Arabes. Les linguistes attestent formellement que les Iraniens enrichirent considérablement la langue arabe de termes nouveaux, applicables à des notions nouvelles, la rendant plus précise et plus facilement « exportable ». Le philosophe et orientaliste Henry Corbin souligne la grande importance de cette famille dans la préservation et la diffusion de la culture iranienne : « Le nom de leur ancêtre, le Barmak,

désignait la dignité héréditaire du grand prêtre dans le temple bouddhiste de Nawbahâr, à Balkh, dont la légende fit ensuite un temple du feu. Tout ce que Balkh, “la mère des cités”, avait reçu au cours des temps de culture grecque, bouddhique, zoroastrienne, manichéenne, chrétienne nestorienne, y survivait. Mathématiques et astronomie, astrologie et alchimie, médecine et minéralogie [...] eurent leurs foyers dans les villes jalonnant la grande route de l’Orient, suivie jadis par Alexandre⁶. »

Outre l’inspiration qu’elle donna dans la forme d’organisation et la structure de l’administration, l’influence iranienne s’exerça également dans la sphère de la théorie politique. Les premiers traités sur « l’art de bien gouverner » rédigés par les Arabes portent la marque clairement identifiable des « miroirs des princes » très en vogue à l’époque sassanide, déjà évoqués. Le principe selon lequel politique et religion constituaient les deux piliers du gouvernement de l’État, largement utilisé par les Rois des rois sassanides, aida notamment les Abbassides à définir la mission du calife, à la fois chef temporel et spirituel de l’*Oumma*. Les auteurs arabes se prirent réellement de passion pour les conseils sur l’étiquette de cour et les traits propres au « prince » idéal, policé, raffiné, qui avaient été décrits par leurs illustres prédécesseurs.

Même dans le champ de la culture et de la religion, l’influence de ces scribes souvent zoroastriens semble avoir été suffisamment grande pour que les souverains abbassides adoptent certaines fêtes traditionnelles iraniennes, dont Norouz, le Nouvel An célébré au printemps, et celle du solstice d’hiver, appelée Mihrigân sous les Sassanides. Dans le *Khorâssân*, les documents administratifs persistèrent très longtemps à être écrits en persan, parce que les scribes locaux n’étaient pas tous musulmans. La liberté de culte était accordée aux mazdéens, représentés à la cour abbasside à partir du règne d’Al-Mamoun (818-833), et encore suffisamment puissants au x^e siècle pour organiser une révolte à Chiraz en 979. Au fil des années cependant, ils devinrent de plus en plus minoritaires, ce qui les poussa à consigner par écrit les traces de leur religion et de la culture iranienne pour que celles-ci n’échappent à une disparition certaine. Les chercheurs virent dans leur activité intellectuelle les preuves des prémisses d’une « renaissance pahlavi⁷ », et surtout les raisons de la préservation de l’identité iranienne construite par les Sassanides, qui réussit grâce à eux à survivre à la chute de l’empire et au déclin du zoroastrisme.

En effet, le règne des Abbassides confirma une tendance déjà entamée sous les Omeyyades : un système monarchique, une cour et une étiquette stricte, un luxe non dissimulé... Une imitation de Byzance ? Bien plutôt une imitation de l'Iran ! Richard N. Frye l'a souligné, « dans le domaine du gouvernement et de la bureaucratie, la dette de l'Islam envers l'Iran est incommensurable, en particulier dans la formation de la cour abbasside⁸ ». En conquérant l'intégralité de l'Empire sassanide, les Arabes obtenaient un modèle d'État impérial opérationnel, efficace, dont les rouages s'accordaient parfaitement à la gestion d'un califat dont les frontières s'étendaient de l'Espagne à l'Indus. La bureaucratie sassanide fut donc conservée en l'état, certainement ajustée ça et là, mais clairement utilisée avec le même fonctionnement qu'à l'époque préislamique.

C'est sous les Abbassides que naquit un mouvement de résistance iranienne contre la culture arabe, la *Shu'ubiyya*, motivé à l'origine par une revendication d'ordre sociale à l'encontre des différences de statuts entre Arabes – privilégiés – et Perses – globalement humiliés, même lorsqu'ils étaient musulmans. Le terme vient directement du mot arabe *shu'ub* et se fonde sur un verset du Coran qui stipule que l'humanité a été partagée en « peuples » (*shu'ub*) et en « tribus » (*qabâ'il*). Le terme de « tribus » fait évidemment référence aux tribus arabes, tandis que le mot « peuple » désignerait les populations non arabes en général, et les Perses en particulier. La *Shu'ubiya* fut donc le mouvement des peuples non-arabes contre les envahisseurs arabes, et il se manifesta, outre l'Iran, également en Espagne. Il devint rapidement culturel, conduisant à une réaffirmation de l'identité perse, d'abord avec la volonté de préserver le persan (le farsi) comme langue vivante, même s'il adopta les caractères arabes pour son écriture.

Cette résistance souligne très fortement la spécificité de la Perse, à bien des égards une conquête à part lors des invasions arabes. Cette résurgence du persan – on pourrait presque parler de résurrection – allait permettre la production des plus grands chefs-d'œuvre iraniens depuis l'Antiquité. C'est un phénomène totalement unique dans l'histoire des conquêtes musulmanes. Tous les pays envahis par les Arabes ont rapidement perdu leur langue nationale : la Syrie, l'Égypte, la Tunisie, la Mésopotamie, toutes ces terres sont devenues arabophones, et de surcroît arabes de culture. Sauf l'Iran. Au contraire, il est redevenu iranophone, comme si les « deux siècles de silence »

qui avaient suivi l'invasion n'étaient advenus que pour mieux le préparer à cette renaissance.

Envahis, les Iraniens l'avaient été maintes et maintes fois. Mais il serait difficile de ne voir en eux qu'un peuple conquis. Ils conservaient farouchement le souvenir de leur passé et en étaient fiers. L'histoire du poète Ismaïl ibn Yasar, l'un des premiers artistes à faire partie de la *Shu'ubiyya*, illustre parfaitement l'idéologie du mouvement. Descendant d'un Persan fait prisonnier en Azerbaïdjan, ayant grandi à Médine, Ismaïl ibn Yasar fut un poète actif de la cour du cinquième calife omeyyade Abd-al-Malik, et ce en dépit de forts sentiments anti-arabes. Ceux-ci transparurent néanmoins dans un panégyrique qu'il récita au calife : « Nous descendons d'une race qui surpasse toutes les autres »... comprendre la « race perse ». Cette simple phrase lui valut d'être exilé dans la province du Hedjaz, au cœur de la péninsule arabique.

Parallèlement à cet essor littéraire naissant, un mouvement politique curieusement semblable vit le jour. L'ascension des dynasties iraniennes, les Tahirides dans le Khorāssān entre 820 et 872, les Saffarides dans le Sistān entre 867 et 903, et enfin les Samanides depuis Boukhara entre 875 et 1005, n'était pas directement liée à la *Shu'ubiyya*, d'autant qu'aucune d'elles ne rejettait l'Islam, bien au contraire. Mais elle doit beaucoup à la prédominance culturelle que l'Iran a pris au sein du califat. Depuis leur avènement, les Abbassides avaient perdu l'Espagne, aux mains des derniers Omeyyades, le Maghreb, puis l'Égypte et la Syrie. Au x^e siècle, ils ne conservaient plus que la Mésopotamie et l'Iran, ce qui faisait de leur califat un empire à la fois culturellement et géographiquement iranien.

Face au délitement du pouvoir des Abbassides, tout en leur étant officiellement fidèles, ces familles se taillèrent de petites principautés indépendantes dont ils furent, par la grâce du calife Al-Mamoun, les émirs. La première dynastie perse qui se distingua des autres le plus brillamment fut celle des Samanides, originaires de Bactriane. Son fondateur, Saman Khoda, était un zoroastrien converti à l'islam, et prétendait que le sang illustre des Sassanides coulait dans ses veines. Au ix^e siècle, repoussant les Saffarides qui voulaient conquérir la Sogdiane en développant notamment un fort nationalisme perse et l'emploi généralisé du farsi, ils finirent par contrôler l'ensemble du plateau iranien jusqu'au Pakistan. Autour de Boukhara, qui allait

devenir une capitale culturelle plus encore illustre, riche et peuplée que Bagdad, ils fondèrent le premier royaume iranien musulman depuis l'invasion arabe, et sans doute l'un des plus beaux de la civilisation islamique.

LA RENAISSANCE DE L'IRAN

L'Iran sous les Samanides connut une situation économique prospère. Il exportait beaucoup de produits manufacturés, notamment des textiles de qualité et des céramiques, mais aussi des denrées alimentaires. L'État était fort, autoritaire, n'ayant pour référence que la loi musulmane et les institutions héritées du passé. Le souverain s'attachait à l'éducation de la population, notamment du petit peuple dont il était connu et aimé. Pour mettre enfin au pas la turbulente noblesse qui depuis le temps des Sassanides s'était constamment révoltée, les Samanides s'appuyèrent sur leurs armées.

Le profond nationalisme des Samanides, qui va s'exprimer dans la renaissance de la langue et de la culture iraniennes, s'accompagnait d'un anti-arabisme si marqué qu'on en vint dans les mosquées à lire le Coran en langue vernaculaire, c'est-à-dire en persan⁹. La politique religieuse des nouveaux souverains était néanmoins clairement islamique et particulièrement chère à leur cœur. En témoignent les priviléges exorbitants accordés aux clercs, derviches et simples desservants de mosquées, très respectés. L'est de l'Iran acheva d'être converti à l'islam sous leur règne, bien que les fidèles des autres religions, notamment les mazdéens, les manichéens (Samarcande abritait un monastère manichéen renommé, et ce courant religieux aura une influence capitale sur le soufisme¹⁰), les bouddhistes et les chrétiens gardèrent une influence non négligeable au sein de la société.

Après les Samanides se succédèrent rapidement d'autres dynasties, dont celle, la plus brillante, des Ghaznévides qui, bien que pas d'origine iranienne – mais issus d'un clan d'esclaves turcs soumis aux Samanides, contre lesquels ils se révoltèrent – continuèrent l'œuvre de préservation et de diffusion du persan et de la culture iranienne. Mais toutes avaient en commun d'être originaires de l'est du pays, du Khorāssān et du Khwarezm, qui furent depuis les Sassanides des

refuges de la culture iranienne face à l'invasion arabe. C'est, comme toujours, en Iran oriental que la renaissance de l'iranisme s'effectua, à Boukhara, à Ghazni et dans ces autres métropoles d'Asie centrale, où le persan redevint la langue de la culture et se posa comme seconde langue classique de l'Islam, tandis que l'arabe restait la langue de la religion et de la science. Les grandes personnalités du monde des sciences et des arts littéraires qui vécurent entre le ix^e et le xi^e siècles furent presque toutes originaires de ces régions d'Asie centrale, aujourd'hui l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, l'Afghanistan. Les souverains de ces nouvelles dynasties iraniennes, soucieux de faire de leur royaume des centres culturels d'où rayonneraient la littérature, la philosophie et les sciences persanes, furent dès lors de très généreux mécènes pour tous ces scientifiques et artistes. Cette volonté politique n'aurait cependant pas suffi sans l'attachement et la fierté que le peuple iranien lui-même tirait de son passé antique, qu'il ne voulait pas voir disparaître.

L'Iran, préserveur et diffuseur des sciences et des connaissances

La tradition d'étude et de préservation des savoirs scientifiques remonte en Iran au moins au temps des Sassanides et au règne de Shapûr I^{er}¹¹. Astrologues et médecins possédaient dans l'Antiquité tardive iranienne une réelle puissance sociale, qui démontre l'importance que l'on accordait à leurs sciences, synthèses des savoirs de Mésopotamie, de Grèce et d'Inde. Au vi^e siècle, lorsque l'empereur byzantin Justinien fit fermer l'École d'Athènes, sept des derniers philosophes néoplatoniciens trouvèrent refuge en Iran. La *translatio studiorum*¹² s'effectua alors naturellement vers le Moyen-Orient perse, les savants et écrits grecs survivant ainsi en Orient pendant tout le début du Moyen Âge, avant leur redécouverte en Europe lors de la Renaissance. Ce circuit de transmissions fut un phénomène culturel d'une importance capitale pour l'histoire du monde, car sans la conservation de tous ces précieux savoirs en tout premier lieu par les savants perses, avant d'être transmis aux Arabes, puis à l'Occident via les grands centres d'études de Cordoue et Tolède, la Renaissance n'aurait jamais vu le jour. Dès le règne du calife abbasside Al-Mamoun, une vaste entreprise de traductions était mise en œuvre pour faire passer les plus grands écrits de la Grèce, et tous les savoirs de la

Perse antique, du grec au syriaque et à l'arabe, et du pahlavi à l'arabe. Aristote fut tenu par tous les scientifiques iraniens et musulmans comme « le premier Maître », tant en philosophie que dans les autres sciences. Cette tradition intellectuelle helléniste influença grandement les péripatéticiens du monde musulman (Al-Fârâbi et Avicenne en tête), qui restèrent prolifiques en Iran, tandis que le monde arabe s'en désintéressait rapidement.

Il nous sera impossible de lister dans ce modeste ouvrage la totalité des contributions des Iraniens aux mathématiques, à la médecine et aux sciences exactes. Le calife Al-Mamoun réunit ainsi à sa cour de très nombreux mathématiciens et astronomes, qui furent aussi historiens, géographes, philosophes, et fonda la célèbre Maison de la Sagesse en 832 pour les accueillir et diffuser leurs savoirs. Tous furent d'origine persane, contribuèrent à la renaissance de sa culture et à l'éclat de la civilisation islamique.

Al-Khwârizmi (780-850) est peut-être le plus célèbre des mathématiciens iraniens de cette époque¹³, notamment en Europe. Ses traités furent traduits en latin dès le XII^e siècle, introduisant ainsi l'algèbre avec son *Abrégé du calcul par la restauration et la comparaison*, considéré comme le premier manuel du genre... qui ne contient aucun chiffre. Toutes les équations sont exprimées par des mots ! C'est dans son *Traité du système de numération des Indiens* qu'Al-Khwârizmi introduira l'utilisation des chiffres arabes et du système décimal. Il écrivit également beaucoup sur l'astronomie, sa *Table indienne* compilant les sources indiennes et grecques en la matière.

Originaire de Rey, à quelques kilomètres de l'actuelle Téhéran, Mohammed ibn Zakariâ Râzi, dit Rhazès (865-925), reste admiré encore aujourd'hui en Iran comme le plus grand médecin du Moyen Âge (avant Avicenne), et comme un scientifique d'une rigueur irréprochable. Passé de l'alchimie, sa première discipline d'exercice, à la médecine vers l'âge de trente ans, il voyagea dans tout le monde islamique, jusqu'en Andalousie, pour parfaire ses connaissances. Il fut bien entendu influencé par les travaux d'un autre Iranien illustre, Jâbir ibn Hayyân (721-815), né dans le Khorâssân, et plus connu en

Occident sous le nom de Geber, qui est considéré comme le père de la chimie et des travaux appliqués. Grâce à lui, la chimie passa du rang d'art occulte à celui de science, et se dota d'un grand nombre d'équipements de laboratoire encore utilisés aujourd'hui. De « Geber », la langue anglaise format l'adjectif *gibberish*, qu'on peut traduire par « charabia » et qui fait à l'origine référence au jargon d'alchimiste utilisé par Geber dans ses traités.

Médecin de cour et directeur de l'hôpital de Bagdad sous le califat abbasside, puis de celui de sa ville natale, Rhazès fut sans doute l'un des premiers à développer une médecine hospitalière particulièrement moderne en ce début du IX^e siècle : très attaché à la fois à la méthodologie clinique scientifique, à la formation universitaire et surtout à la santé publique, il ouvrit les hôpitaux aux nécessiteux, associait systématiquement les malades à la démarche de soin – il considérait déjà que l'état psychologique du malade était déterminant dans sa guérison –, et encourageait ses étudiants à manifester une grande rigueur dans l'observation des signes cliniques afin d'affiner le diagnostic. Il prôna l'exercice physique et une alimentation saine pour prévenir les maladies, et encouragea même le végétarisme, qu'il semble avoir lui-même pratiqué, notamment par respect pour les animaux. Sa passion pour la psychiatrie, discipline totalement inconnue à son époque, l'amena à rédiger l'un des tout premiers traités en la matière, et à ouvrir le premier service dédié aux malades mentaux à l'hôpital de Bagdad qu'il dirigea quelques années. Et bien sûr, sa formation d'alchimiste lui permit d'introduire l'utilisation de préparations chimiques, les premiers médicaments, comme soins : ainsi le fameux onguent blanc de Rhazès, fabriqué à base de carbonate de plomb et utilisé pour la cicatrisation des plaies¹⁴. Virologie, neurologie, allergologie, pharmacologie... la liste des domaines qui ont bénéficié de ses observations et inventions est longue !

La modernité de Rhazès ne s'arrête pas au champ médical. Rationaliste farouche – on pourrait même dire athée – il réfutait l'existence d'un dieu unique et ne croyait pas en une vie dans l'au-delà. Dans son traité d'éthique, *La Médecine spirituelle*, il s'appuya d'ailleurs sur le raisonnement d'Épicure pour expliquer qu'il ne faut pas craindre la mort : « L'homme n'est atteint une fois mort par absolument rien qui le fasse souffrir, puisque la souffrance est une sensation et que la sensation ne se trouve que chez le vivant. » Également très inspiré dans ce traité par des stoïciens tel Épictète, il y

vante les mérites de la démocratie et de la *res publica*, et rejette violemment la tentation absolutiste comme un mal. Pour Rhazès, seule la philosophie peut élever les âmes, et non la religion prophétique. Avec une violence extrêmement rare en ces premiers siècles de l'Islam, il s'est exprimé contre « l'imposture démoniaque » des prophètes, rappelant l'égalité des êtres humains et niant donc une quelconque supériorité de quelques-uns pour porter un message prophétique. Un message d'une poignante actualité... porté il y a déjà onze siècles par cette forte personnalité iranienne.

Certains savants perses eurent comme Rhazès suffisamment de génie pour pratiquer avec la même aisance non seulement les matières scientifiques, mais également la philosophie et la théologie. Ainsi, Al-Fârâbi (872-950), qui connut les dernières années du califat abbasside. Fils de notables perses, Fârâbi a étudié à Bagdad la plupart des sciences pratiquées à son époque, de la grammaire à la philosophie, en passant par la logique, les mathématiques et la musique, et parlait les quatre langues nécessaires à l'étude du savoir : le persan et l'arabe, mais aussi le grec et le syriaque. Sa fréquentation des philosophes chrétiens nestoriens, héritiers de la *translatio studiorum* et des textes grecs, fut décisive dans son œuvre, puisqu'on lui doit de célèbres commentaires sur Aristote et Platon, notamment sur *La République*. L'immensité de son œuvre et l'influence qu'elle exerça sur les scientifiques perses qui suivirent lui valurent d'être surnommé « le second Maître de l'intelligence », le premier étant Aristote. Mais plus qu'un philosophe hellénisant, Al-Fârâbi est un philosophe mystique, qui porta de surcroît le vêtement des soufis. Il fut même un philosophe « prophétique ». Sa théorie de la « Cité parfaite » montre la grande imprégnation que la Grèce avait fait sur sa pensée, et s'inspire bien évidemment de Platon. Reste que cette théorie répond aux aspirations philosophiques et mystiques d'un philosophe de l'Islam : à la tête de la Cité parfaite se trouve le Prophète-législateur, dont les imâms reprennent la suite. « Le prince auquel Fârâbi confère toutes les vertus humaines et philosophiques est un Platon revêtu du manteau du prophète Mohammed. Cette Cité n'est pas une fin en soi, mais le moyen d'acheminer les hommes vers le bonheur supraterrestre. Cette théorie présente de nombreux points communs avec la philosophie prophétique du chiisme et plus encore avec l'eschatologie

ismaélienne¹⁵. » Son influence touchera autant Avicenne que Sohrawardî.

L'œuvre d'un de ses contemporains, Al-Bīrūnī (973-1048 ou 1052), est peut-être la seule capable de rivaliser avec la sienne, tant ce scientifique fut important pour l'histoire mondiale. Originaire du Khwarezm, il vécut à la cour du sultan Mahmud Yamîn ud-Dawleh, à Ghazni, aujourd'hui située en Afghanistan. Ses écrits, dont beaucoup sont heureusement parvenus jusqu'à nous, ont trait à un nombre incalculable de sujets : géographie, géologie, mathématiques, astronomie et histoire, sans oublier la religion et la philosophie. Il accompagna le sultan dans sa campagne militaire en Inde et y gagna même le titre d'explorateur ! Chose certaine, il y apprit le sanskrit, l'hindi et d'autres dialectes, qui lui permirent d'étudier le pays et d'écrire une *Histoire de l'Inde*. Il fut un pionnier de l'observation scientifique, et l'astronomie notamment bénéficia de ses immenses apports, qui furent largement précurseurs. Bien avant Newton, dès l'an 1000, il mentionna la force d'attraction que la Terre exerce sur les corps. Bien avant Copernic, il s'intéressa à la révolution de la Terre autour de son axe et autour du Soleil, se basant sur les travaux que le savant grec Aristarque de Samos avait réalisés près de treize siècles plus tôt. Il calcula le rayon de la Terre à 6 339,6 kilomètres avec une précision quasi exacte¹⁶, et sa méthodologie fut reprise en Europe six siècles plus tard. Quant aux mathématiques, la liste de ses contributions excéderait largement le présent ouvrage. Citons à titre d'exemples la règle de trois, l'étude des nombres irrationnels¹⁷ mis en évidence par les Grecs, ou encore la trisection de l'angle, l'un des trois grands problèmes de l'Antiquité, dont il pressentit l'impossible résolution – ce qui fut démontré par Pierre-Laurent Wantzel... en 1837. Pharmacologie, histoire, et même étude des gemmes et des minéraux... En Perse, au tournant du premier millénaire, Al-Bīrūnī incarnait déjà cet esprit humaniste, prodigieusement érudit, qu'on ne retrouvera qu'au xv^e siècle en Europe. Nombreux sont les peuples du monde iranien qui réclament Al-Bīrūnī comme l'un des leurs. Mais par la puissance et l'étendue de son œuvre, il reste avant tout le savant universel par excellence.

Collègue d'Al-Bīrūnī, introduisons enfin Ibn Sinâ, dit Avicenne en Occident (980-1037), « le troisième Maître » après Aristote et Al-

Fârâbi. Né à Afshéna, près de Boukhara (actuellement en Ouzbékistan), Ibn Sinâ était le fils d'un haut fonctionnaire du gouvernement samanide, de surcroît musulman chiite ismaélien, une culture familiale très certainement influente dans la construction de sa propre pensée philosophique. Enfant précoce, maître de solides notions en grammaire, géométrie, physique et médecine, son génie était tel qu'à dix-sept ans il fut appelé à la cour du prince samanide Al-Mansour, auquel il apporta ses soins en tant que médecin. Son *Canon* (*Qânnûn*) de médecine connut une telle renommée en Orient et en Occident pendant plusieurs siècles qu'il resta longtemps la base des études de médecine. Lecteur assidu d'Hippocrate et Gallien, innovant dans bien des domaines, Avicenne s'intéressa particulièrement à la description précise des symptômes des maladies, y compris celles relevant de la psychiatrie. L'ophtalmologie lui doit la première description correcte de l'anatomie de l'œil humain et de la cataracte, la gynécologie-obstétrique le rôle du placenta dans la transmission de certaines infections *in utero*. Il fut particulièrement visionnaire en microbiologie, puisqu'il pressentit le rôle des rats dans la propagation de la peste, et demeure très vraisemblablement le premier à avoir suggéré que l'eau et l'atmosphère pouvaient contenir des organismes vecteurs de maladies infectieuses... huit cents ans avant Pasteur ! Enfin, preuve de sa modernité, Avicenne estimait que la médecine avait avant tout pour rôle de préserver la bonne santé, plus que de guérir les maladies, et recommandait, comme Rhazès avant lui, la pratique d'une activité physique régulière et de l'hydrothérapie comme solutions préventives.

Mais c'est par la philosophie qu'Avicenne est peut-être le plus connu. Al-Fârâbi joua naturellement un rôle déterminant dans sa carrière philosophique, et ce très tôt. Dans son autobiographie, il raconte que « la *Métaphysique* d'Aristote lui opposait un obstacle insurmontable ; quarante fois il la relut sans la comprendre. C'est grâce à un traité de Fârâbi, rencontré par hasard, que les écailles lui tombèrent des yeux¹⁸ ». Le système philosophique d'Avicenne, concernant en particulier la métaphysique, s'inspire donc à la fois des « deux premiers Maîtres » et de la philosophie orientale, qu'il confronta à sa propre mystique personnelle. Il reprit bon nombre de concepts d'Aristote, comme l'essence, qu'il considère comme non contingente. C'est « l'Être nécessaire », que l'on peut appeler Dieu, qui permet qu'une essence *en puissance* devienne possible. Avicenne, comme les néo-platoniciens, s'est également interrogé sur l'âme et son

immortalité, considérant qu'elle était une conséquence de sa nature, et non une finalité. Si toute sa réflexion d'origine aristotélicienne est parvenue jusqu'à nous, la réflexion mystique a malheureusement disparu en 1034 au cours du pillage d'Ispahan, où résidait Avicenne. On sait qu'il travailla sur la théosophie et la mystique islamiques, et sur la dualité des concepts d'Orient et d'Occident (comprendre « est » et « ouest ») – l'Orient, monde de la lumière, des Intelligences et des Anges, l'équivalent du monde des Idées platonicien, s'opposant à l'Occident, monde sublunaire où déclinent les âmes. Sohrawardî reprendra certains des éléments du système d'Avicenne, mais ira cependant beaucoup plus loin puisqu'il rattachera sa philosophie à la sagesse de l'ancienne Perse¹⁹. Dans l'islam iranien, la tradition d'Avicenne a néanmoins perduré jusqu'à nos jours. Profondément attaché à sa terre, jamais cet Iranien originaire de Transoxiane n'aura voyagé au-delà des limites du monde iranien – ce qui ne fut pas le cas, loin de là, de ses écrits, qu'on lisait déjà en Angleterre au XIII^e siècle.

Les « sauveurs » de la langue persane et les créateurs de la littérature

Le persan était à l'origine un dialecte de la région de Fars, comptant de nombreux mots d'origine mède et parthe. Promu au rang de langue impériale et officielle par les Sassanides, il était parlé dans tout le monde iranien lors de l'invasion des Arabes. À mesure de leur avancée, la langue s'exporta en Asie centrale, jusqu'à l'extrême est de l'empire et jusqu'à l'Indus, et Arabes comme gens du peuple la parlaient. L'arabe remplaça le pahlavi dans les écrits, mais il ne le remplaça pas comme langue courante, du moins auprès des populations locales.

C'est sous les Samanides que les bases du farsi, empruntant à la fois à ses racines pahlavi et à l'arabe, furent constituées. Les chercheurs ont noté combien ce « nouveau persan » ne souffrait aucune comparaison avec son ancêtre le moyen-persan, tant la langue s'était enrichie d'images au contact des Arabes, pour devenir un art de manier les mots : « Poètes et troubadours existaient certainement au temps des Sassanides, mais quand les Perses employaient leur énergie aux divers aspects de la culture, les Arabes étaient restés concentrés sur le seul langage. De l'univers du désert, des sables et des

chameaux, la poésie arabe tira de nombreuses images et une véritable maîtrise des mots. C'est peut-être la seule chose que les bédouins du désert pouvaient apprendre à leurs sujets si sophistiqués, et les Perses apprirent vite²⁰. » Mais c'est après avoir largement puisé, et même épuisé, les ressources de la langue arabe que les poètes persans s'orientèrent vers un nouveau langage, le « nouveau persan » ou farsi, qui se développa d'abord dans un esprit de « poésie de cour », imitant la versification et la métrique de la poésie arabe – ce nouveau langage allait fort à propos servir de véhicule à la nouvelle poésie persane. Leur apport ne concerna pas seulement les sujets et contenus, mais aussi bien sûr les formes. L'épopée était un genre particulièrement iranien, que Firdousi allait exploiter avec le génie que l'on sait pour ressusciter tout un passé glorieux, et éviter qu'il ne tombe dans l'oubli.

Les Iraniens sont un peuple de poètes. On mesure mal hors d'Iran le culte qu'ils rendent à la poésie depuis toujours. Nombreux sont les voyageurs qui racontent avoir entendu un homme déclamer des vers du *Shâh-Nâmeh* ou des *ghazals* de Hafez de Chiraz²¹ près d'une maison de thé, et tous, même les moins lettrés, connaissent ces œuvres et y sont sensibles. En Iran, la poésie n'est pas le propre d'une élite : elle appartient à tous et procure toujours autant de plaisir à l'âme. C'est parce qu'ils entretiennent un rapport si intime avec leur peuple et leur nation que les poètes y sont autant révérés. Et, comble du génie, leur art dépasse les frontières de leur pays d'origine pour être universellement reconnu.

Celui qui est considéré comme le fondateur de la poésie persane classique se nommait Rudaki (859-941). Né dans un village de montagne à l'est de Samarcande, en Transoxiane (dans l'actuel Ouzbékistan), il fut le poète officiel de la cour samanide sous Nasr II, qui marque le zénith de la dynastie. Doté de multiples talents et d'une mémoire exceptionnelle – la légende dit qu'il apprit le Coran par cœur à l'âge de huit ans, ce qui ferait de lui un *hafiz*²² –, protégé non seulement par l'émir mais aussi par son vizir Abol-Fazl Balami, Rudaki toucha à presque tous les genres poétiques, du panégyrique au lyrisme amoureux en passant par la poésie bachique et la poésie narrative et morale, inspirée de la sagesse persane. Son style, qualifié d'« aisé et brillant, où la noblesse s'allie à la simplicité²³ », est caractéristique de l'école du Khorâssân. Seule une infime partie de son

œuvre, que l'on dit considérable, est parvenue jusqu'à nous, la plus célèbre étant *Kalilè et Demnè*, un recueil de fables d'origine indienne qui allait avoir un très grand succès en Orient et inspirer jusqu'à Jean de la Fontaine. On lui attribue enfin l'invention du *robaï*, un mètre poétique persan très semblable au quatrain occidental. Ses poèmes, véritables chants épicuriens, évoquent avec fatalité la mélancolie du temps qui passe (« Ô toi qui t'attristes »), la consolation qu'apporte l'ivresse (« Vivons joyeux » ou « La Mère du vin »), la douceur de la sérénité... La tristesse de la solitude aussi, qui frappa malheureusement le poète à la fin de sa vie. Suite à la disgrâce de son protecteur, le vizir Balami, Rudaki, chassé de Boukhara, rentra finir ses jours, pauvre et aveugle, dans son village natal. Aujourd'hui encore, Rudaki est vénéré en Iran – de nombreux timbres sont régulièrement édités à son effigie et le montrent d'ailleurs aveugle – où, pour le mille cent cinquantième anniversaire de sa mort, le président iranien Ahmadinejad et le ministre tadjik de la Culture, réunis à Téhéran, dirigèrent les festivités en 2008.

Volonté politique des émirs samanides, le genre de l'épopée allait trouver ses lettres de noblesse au x^e siècle avec le poète Daqiqi (935-980), qui reçut commande de mettre en vers persans l'immense roman national iranien préislamique, le fameux *Xwāday-Nāmag*, la première version sassanide d'un « livre des Rois », évoqué plus haut²⁴. La mort l'en empêcha, et son défi fut relevé par son contemporain, Firdousi (940-1020).

On peut sans nul doute considérer Abou'l Qâsem Mansour ebn Hassan Ferdowsi, dit Firdousi, comme le « Prince des poètes » de l'Iran. Son « livre des Rois », le *Shâh-Nâmeh*, qu'il mit trente-cinq ans à écrire et qui compte pas moins de trois rédactions successives selon les philologues, trône au panthéon des plus grandes épopées de l'humanité depuis plus d'un millénaire. Œuvre de près de soixante mille distiques (strophes de deux vers), elle recueille et raconte toutes les légendes et les traditions du passé héroïque de l'Iran, depuis l'âge des premiers rois légendaires jusqu'au dernier souverain sassanide, rassemblés en quatre dynasties. Les deux premières sont mythologiques, la troisième traite des Parthes, la dernière des Sassanides.

Tous ces mythes et ces récits étaient restés bien vivants dans le cœur d'un peuple nostalgique des hauts faits de ses antiques rois, et Firdousi

eut à sa disposition de multiples sources pour la rédaction de son épopée. Des traditions orales, certes, mais aussi écrites : les premiers vers de Daqiqi, le *Xwāday-Nāmag* lui-même, qui avait été traduit en arabe dès le VIII^e siècle, et sans doute l'*Avestā* des zoroastriens.

Grandiose poème épique, méditation sur le destin humain, mélange de souffle héroïque et de réelle pitié pour l'homme – un sentiment qu'Homère, autre célèbre auteur d'épopée s'il en est, n'aurait pas renié – le *Shāh-Nāmeh* déborde d'histoires fameuses, où rois et héros sont constamment assaillis par des démons, des êtres maléfiques qui, selon Firdousi, furent auparavant des êtres humains au cœur très dur, qui se sont montrés ingrats envers Dieu. Tout au long du récit, le Bien est souvent contré par le Mal, les héros ne découvrent tragiquement le secret de leur naissance qu'au moment, amer, de mourir... En la matière, la « geste de Rustam », la plus connue, fait figure de modèle. Rustam est le « héros du monde » qui défend l'Iran contre ses envahisseurs, le guerrier par excellence, doté d'une force surnaturelle et protégé par des créatures mythologiques. Parmi elles, son cheval Rakhsh, capable de défier lions et dragons – Firdousi le nomme avec déférence *Rakhsh-i-Rakhshan*, une formule semblable à *Šahānšhah*, « Roi des rois » –, qui lui restera fidèle jusqu'au jour où ils mourront tous les deux sur le champ de bataille ; ou encore le Simourgh, le « roi des Oiseaux », qui vit au sommet du mont Elbourz et a élevé son père. L'épisode le plus dramatique de son histoire, et sans doute l'un des plus connus du *Shāh-Nāmeh*, est celui du combat singulier qui oppose Rustam à son fils, qui ne se reconnaissent qu'au moment où ce dernier expire sous l'épée de son père.

Cette geste clôt le premier cycle du *Shāh-Nāmeh*, celui des mythes, et à sa suite s'ouvre sa partie plus historique, où la figure d'Alexandre le Grand fait office de lien entre les deux époques. Le traitement du conquérant grec, à la fois envahisseur mais aussi roi de l'Iran, posa naturellement problème à Firdousi. Impossible en effet de ne pas lui donner une légitimité, puisque selon l'ancien principe zoroastrien, seuls les êtres ayant mérité la Gloire divine pouvaient prétendre au trône d'Iran. De fait, bien que grec donc étranger, il avait gagné la royauté sur la Perse... Alors, afin de l'inclure dans la longue lignée des souverains perses, Firdousi en fit le fils de Darius II et le demi-frère de Darius III... celui-là même qu'il vainquit à Issos et Gaugamèles ! Citons enfin la dernière histoire particulièrement célèbre de l'épopée, qui conte l'amour courtois unissant le roi sassanide

Khosrôw II à la princesse arménienne Chirine. L'œuvre s'achève enfin sur le règne de Yazdgard III, dernier souverain sassanide, et sa défaite en 651 face aux Arabes.

Outre la résurrection du passé héroïque de l'Iran, on doit également à cette œuvre colossale la fixation quasi définitive de la grammaire du farsi. Nous le disions au [chapitre 1](#), le rôle de Firdousi dans la formation du persan moderne est comparable à celui de Dante dans la formation de la langue italienne moderne. La langue du *Shâh-Nâmeh* évoluera si peu au cours des siècles que le texte original reste parfaitement compréhensible pour les Iraniens d'aujourd'hui, fait extrêmement rare dans l'histoire littéraire. Peu d'auteurs ont autant compté que ce poète dans l'histoire iranienne et le développement de son imaginaire collectif, et il sert même de référence aux chercheurs qui se penchent sur l'histoire des Parthes et des Sassanides.

Lorsqu'il acheva son œuvre, vers l'an 1000, Firdousi la dédia au sultan ghaznévide Mahmoud, mais n'en fut pas récompensé à la hauteur de son génie. De culture iranienne et mécène, certes, le sultan n'en restait pas moins d'origine turque, et l'exaltation de la puissance de la Perse ne parut pas l'enchanter outre mesure... Firdousi finit donc lui aussi ses jours misérablement dans son village d'origine, au cœur du Khorâssân. Après sa mort, il fut maintes fois imité, jamais égalé. À l'inverse de l'ingrat sultan, le peuple iranien se montra très tôt reconnaissant envers le poète et ne remit jamais en cause son immense contribution au roman national iranien. Preuve de son universelle renommée, « Ferdowsi » est honoré jusqu'à Paris même, où une avenue qui traverse le parc Monceau, dans le VIII^e arrondissement, porte son nom.

Au xi^e siècle, le Khorâssân tomba aux mains des Seldjoukides, d'origine turque comme les Ghaznévides, qui ne tarderont pas à adjoindre la totalité de l'Iran à leur empire. Pour autant, le renouveau de la culture persane ne faiblit pas. L'un des poètes les plus emblématiques de cette période fut Omar Khayyam (1048-1131). Ses origines restent très mystérieuses, tout au plus sait-on qu'il naquit à Nichapur, peut-être dans une famille d'artisans. Il écrivit – et ce n'est pas un hasard – ses poèmes en persan et ses traités scientifiques en arabe. Car ce poète fut, comme Rudaki, particulièrement curieux de tout et prolixe notamment dans les sciences : la philosophie – il suivait l'école d'Avicenne –, l'astronomie – il réforma le calendrier persan à

la demande du sultan seldjoukide Malik Shah –, l’algèbre et la physique. On lui attribue aussi un traité intitulé *Nowrouz-Nâmeh*, qui comme son nom l’indique évoquerait les cérémonies consacrées au Nouvel An iranien.

On dit son œuvre scientifique immense, et pourtant c'est par son œuvre poétique qu'il nous fut connu, elle qui se résume à cent quatre-vingts quatrains, pas plus²⁵. Mais ces petits écrits, lâchés nonchalamment sur le coin d'une table comme délassement d'une trop grande activité intellectuelle, reflètent une personnalité originale, celle d'un jouisseur extrêmement critique envers l'Islam alors triomphant, friand de filles lui servant d'échansons et de vin qu'il buvait plus que de raison – il se décrit volontiers comme ivre jour et nuit, mais quelle est la part d'autoportrait et la part de fantasme ? En réalité, Omar Khayyam semble avoir été un bourreau de travail, qui « trouva dans le surmenage son inspiration poétique », et qui se servait de ses frasques comme masque pour cacher « la tristesse absolue d'un homme à l'intelligence vertigineuse²⁶ ».

À la lecture de ses quatrains, Khayyam semble avoir été victime de quatre déceptions : la religion, les hommes, la science, et la condition humaine elle-même. D'où un mélange de pessimisme et d'épicurisme qui n'est pas sans rappeler, encore une fois, l'œuvre poétique de Rudaki. Mais Khayyam va plus loin dans la critique de la religion, affirmant qu'aucun sanctuaire ou lieu de prière n'est nécessaire à l'homme à la recherche de Dieu. Certains commentateurs ont voulu y lire la preuve d'un mysticisme ésotérique, et dès lors l'ont rattaché volontiers aux soufis. Les agnostiques pour leur part le considèrent comme un de leurs précurseurs, en raison de son scepticisme face à la capacité intellectuelle de l'homme à comprendre les mystères divins.

Ses écrits séditieux et son style de vie sans concessions lui valurent d'être mis à l'index en Perse et de tomber dans l'oubli, jusqu'à ce que l'irlandais Edward Fitzgerald le redécouvre et propose la toute première traduction de ses quatrains dans les années 1850. Au début du xx^e siècle, l'orientaliste français Franz Toussaint apporta une nouvelle version traduite du persan qui connut un grand succès. Omar Khayyam est sans doute l'un des poètes persans les plus connus en Occident, et fascina de nombreux poètes et écrivains, tant par l'ambigüité de sa poésie que par sa farouche affirmation de la liberté individuelle de l'homme. Ainsi écrivait Marguerite Yourcenar, dans le « Carnet de notes » adjoint aux *Mémoires d'Hadrien* : « Seule, une

autre figure historique m'a tentée avec une insistance presque égale : Omar Khayyam, poète astronome. Mais la vie de Khayyam est celle du contemplateur, et du contemplateur pur : le monde de l'action lui a été par trop étranger. D'ailleurs, je ne connais pas la Perse et n'en sais pas la langue. »

Citons enfin Nezâmi Gandjevi (1140 ou 1141-1209), qui nous semble faire la transition entre l'épopée classique à but politique et la poésie mystique, qui inspira davantage les poètes à partir du XII^e siècle. Ses origines diffèrent des poètes cités jusqu'ici, puisqu'il naquit en Azerbaïdjan, à Gandjé. Le pays au demeurant appartenait toujours à son époque au monde iranien, et Nezâmi lui-même rappelle les origines perses de sa famille dans le *Iskander-Nâmeh*, le « Livre d'Alexandre » :

*Même si je suis perdu à Gandja comme une perle,
Je suis de Ghahestan de Qom.*

Il ne quitta pratiquement jamais son pays natal et se tint éloigné des cours royales, contrairement à ses prédécesseurs, bien qu'il ait dédié de nombreux poèmes à des princes d'Azerbaïdjan. Il n'en reste pas moins l'un des poètes les plus importants de la langue persane, et l'un des plus difficiles d'accès. Son art réside dans une poésie lyrique à forte inspiration mystique, et dans cinq *masnavis*, ou romans, qui constituent sa fameuse *khamsè*, « ensemble de cinq œuvres ». *Le Trésor des mystères* est un poème didactique au contenu moral et mystique, tandis que les quatre autres œuvres sont des romans à base légendaire ou historique. Nezâmi raconta ainsi sa propre version des amours de Khosrôw et Chirine. Il se passionna aussi pour la figure d'Alexandre le Grand, auquel il dédia une œuvre entière, cet *Iskander-Nâmeh* où il exalte les hauts faits du conquérant et s'émerveille de sa sagesse surhumaine, faisant même d'Alexandre un prophète de la tradition musulmane. Mais le chef d'œuvre romantique de Nezâmi reste, pour certains, *Layli et Majnûn*, l'une des plus romantiques histoires d'amour jamais chantée en vers. Cette légende du folklore arabe, d'origine préislamique puisqu'on dit que ses racines remontent à Babylone, inspira à Nezâmi quatre mille distiques sur la passion réciproque du bédouin Qays pour sa cousine Layli (ou Layla en arabe). La famille de la belle s'oppose à cet amour « indécent », rompt les fiançailles et déplace son campement. À partir de ce moment, Qays devient *Majnûn*, « le Fou ». Ce « Fou de Layli », séparé de sa bien-

aimée, erre dans le désert en chantant sa passion aux serpents, gazelles et scorpions qui le peuplent, qui ont pitié de lui et le consolent : « À pleine voix, tel le crieur public, il parcourt les monts et les plaines, appelant Layla à chaque pas, cherchant Layla en chaque lieu. De bien et de mal, il n'a plus de notion ; hormis Layli, plus de direction. » Layli, contrainte d'épouser un autre homme, apprend cependant que Majnûn ne l'a pas oubliée. Lorsqu'ils se revoient, une nuit, dans le désert, son amant lui chante un *ghazal*, si typique de la poésie persane, où il imagine la félicité qui serait la leur s'ils étaient « par une nuit de lune tel le jour lumineuse, seul à seul, toi et moi en la roseraie... ». C'est par les mots et le langage que les amants s'aiment, et à l'aube Majnûn reprend, seul, le chemin du désert. La belle finira par mourir de chagrin, et Majnûn se rendra sur sa tombe pour y mourir à son tour. On enterrera les deux amants ensemble et on plantera sur leur sépulture commune un jardin « qui faisait l'envie du paradis et devint lieu de pèlerinage pour tous les amants ».

Une fin tragique, certes, mais pour Majnûn, l'essentiel a été atteint à l'issue de sa quête : il a réussi à transcender son amour terrestre. Amour, amant et amante se sont unis et se confondent de façon mystique, ce qui amène Majnûn à dire « Je suis Layli » et à la voir partout où se pose son regard. Ce poème de Nezâmi eut une grande postérité, inspirant Jâmi (1414-1492), l'un des derniers poètes soufis persans... et jusqu'à Louis Aragon pour son *Fou d'Elsa*.

L'errance solitaire à la recherche de l'aimé presque divinisé, l'amour transfiguré par son identification avec le monde, outre qu'ils traitent du plus grand tabou musulman, les rapports entre homme et femme, sont autant de motifs mystiques qui rapprochent Nezâmi du soufisme, lui-même philosophe, mystique ascétique et grand solitaire aimant vivre retiré du monde. Avec ces motifs, sa poésie si complexe, presque hermétique, annonce les grands poètes que sont Rûmî et Hafez, dont l'œuvre se situera à la croisée des chemins entre art et mystique religieuse.

^{1.} Richard N. Frye, *The Golden Age of Persia*, p. 150. Citation d'Ibn Khaldun, *Muqaddima*, trad. F. Rosenthal, New York, 1958.

^{2.} Hérodote, *L'Enquête*, livre I, 135.

^{3.} Bernard Lewis, *The Iranians*, Tel Aviv University's Mushe Dayan Center, 2001.

^{4.} Djahiz, écrivain arabe mort en 868, cité par André Miquel (in J.-P. Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens*, *op. cit.*).

5. Bertold Spuler, *The Muslim World. Vol. I The Age of the Caliphs*, Leiden, E.J. Brill, 1960, p. 29.
6. H. Corbin, *Histoire de la philosophie islamique*, Gallimard, 1964 ; coll. « Folio Essais », 1999, p. 45.
7. J.-P. Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens*, *op. cit.*
8. R. N. Frye, *The Golden Age of Persia*, *op. cit.*
9. J.-P. Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens*, *op. cit.*
10. Voir [chapitre 6](#).
11. Nous l'évoquions au [chapitre 2](#).
12. La *translatio studiorum*, ou « transfert des études », est un long phénomène de déplacement des textes philosophiques grecs vers l'Orient, d'abord perse puis arabe, pour assurer leur survie, durant près de six siècles (de 529 à 1100 environ).
13. Son nom latinisé, *Algoritmi*, a donné le mot « algorithme ».
14. Il est d'ailleurs fêté tous les 27 août en Iran, lors de la « Journée de la Pharmacie ».
15. H. Corbin, *Histoire de la philosophie islamique*, *op. cit.*, p. 233. Voir également [chapitre 5](#).
16. On admet aujourd'hui le rayon équatorial de la Terre à 6 371 km. Al-Bīrūnī ne s'était donc « trompé » que d'une trentaine de kilomètres.
17. Un nombre irrationnel est un nombre réel qui ne peut pas s'écrire sous la forme d'une fraction où a et b sont deux entiers relatifs.
18. H. Corbin, *Histoire de la philosophie islamique*, *op. cit.*, p. 238.
19. Voir chapitre 6.
20. R. N. Frye, *The Golden Age of Persia*, *op. cit.*, p. 168.
21. Dont nous parlerons au [chapitre 6](#), en raison de son lien avec la mystique soufie.
22. Titre honorifique au sein de l'Islam, désignant une personne qui non seulement connaît le Coran par cœur, mais est également extrêmement savante dans l'étude coranique et les commentaires des hadiths.
23. Z. Safā, *Anthologie de la poésie persane*, Gallimard, 1964 ; coll. « Connaissance de l'Orient », 2003.
24. Voir [chapitre 2](#).
25. Leur nombre exact fut sujet à tant de controverses qu'en 1980, le gouvernement iranien fit publier une liste des quatrains « officiels » d'Omar Khayyam.
26. Armand Robin, « Un algébriste lyrique : Omar Khayyam », *La Gazette de Lausanne*, 13 décembre 1958. Armand Robin est le traducteur français des *Rubayat* (Gallimard, 1958).

SUNNITES ET CHIITES, DES CHEMINS SÉPARÉS

L'Iran a beaucoup donné à la civilisation musulmane, nous l'avons montré dans les précédents chapitres. Une fois n'est pas coutume, ce sont les Arabes qui ont donné à l'Iran sa religion officielle depuis près de cinq siècles : le chiisme, dont il constitue le principal fief dans le monde, avec près de 90 % d'Iraniens pratiquants.

En effet, bien que très influencé par des éléments de la pensée antique iranienne et du zoroastrisme, le chiisme n'est pas une création iranienne. Et avant de devenir un fait spirituel et religieux, il fut d'abord un mouvement politique et un phénomène arabe. La division entre sunnisme et chiisme constitue la principale partition au sein de l'Islam, l'équivalent de la séparation entre catholiques et protestants, à ceci près que dans l'Islam, elle apparut immédiatement après la mort du Prophète. Et de la même manière que les conflits entre catholiques et protestants changèrent à jamais le visage de l'Europe à partir du xvi^e siècle, cette discorde au sein de l'*Oumma* entraîna une rivalité qui ne cessa quasiment jamais entre sunnites et chiites, et qui façonna la politique, la pensée et l'histoire du monde islamique depuis le vii^e siècle.

Il n'est guère étonnant que le monde occidental, dans son approche de l'islam, connaisse davantage finalement le sunnisme que le chiisme. En France, l'historien Henry Corbin (1903-1978) fut l'un des rares à avoir étudié pendant plusieurs années la pensée chiite. Sur les 1,3 milliard de musulmans que l'on compte dans le monde, l'immense majorité est sunnite. Le chiisme ne compte « que » 130 à 195 millions de fidèles, soit 10 à 15 % des musulmans. Mais dans tout le Moyen-

Orient, donc au cœur du monde islamique, sunnites et chiites sont en réalité quasi à égalité, et en Iran, les chiites sont majoritaires. Ils sont également majoritaires tout autour du golfe Persique, un axe géostratégique particulièrement important, avec le détroit d'Ormouz, contrôlé par l'Iran, par lequel transite près de 20 % du pétrole mondial.

Le chiisme est, au sein de l'islam, une branche particulière. Si l'on doit considérer que le sunnisme représente la vision légaliste et littérale du Coran¹, le chiisme au contraire a posé la question du « comprendre » dès les origines de l'islam et s'est rapidement tourné vers l'ésotérisme. C'est là l'essence même de sa spiritualité, et c'est aussi pour cela qu'en Iran, sous les Abbassides et les dynasties iraniennes ensuite, il permit l'émergence d'une philosophie islamique vivante.

Le monde musulman est vaste et ne peut se réduire au monde arabe. Il existe un islam turc, indien, indonésien... évidemment un iranien, et bien d'autres. Au sein même de la communauté islamique, le monde iranien a constitué, encore une fois, un monde à part, incompréhensible si l'on oublie toute sa spiritualité préislamique. L'Iran a été par excellence la patrie des plus grands philosophes et mystiques de l'islam. Car, aussi surprenant que cela puisse paraître, il fut un temps où philosophie et religion s'entendaient, elles étaient même interdépendantes. L'islam iranien, c'est cette pensée spirituelle qui n'a jamais cessé l'exégèse de son texte sacré, qui autorise le libre arbitre et cherche constamment à dépasser la vision légaliste du Coran, pour mieux atteindre Dieu et comprendre les mystères de l'existence. Le chiisme est une religion en perpétuelle évolution, quand le sunnisme est resté figé dans le temps. Cette curiosité-là, typiquement iranienne, doit beaucoup au passé antique de la Perse.

LE SCHISME PRIMORDIAL AU SEIN DE L'ISLAM

Le subtil équilibre entre motivations économiques et foi nouvelle réussit à unifier les Arabes sous une bannière commune, celle de l'Islam. Elle ne fut néanmoins jamais assez forte pour apaiser définitivement leurs conflits internes et leurs rivalités tribales. Après la mort du Prophète, un autre sujet de discorde, particulièrement profond et impossible à apaiser, allait naître : celui de sa succession.

On se souvient qu'à la mort de Mohammed en 632, les trois premiers califes ont été élus, au détriment d'Ali, son gendre et cousin, père de ses deux seuls petits-enfants Hassan et Hussein. Pour certains, il était parfaitement légitime que la succession lui revienne. On choisit néanmoins la voie de l'élection plutôt que celle de l'héritage, suivant en cela l'ancienne tradition tribale, qui voulait que ce soit le conseil des anciens qui choisisse le plus sage et respecté pour être le chef de la communauté. Ceux des musulmans qui avaient choisi l'élection justifièrent ce choix par une citation du Prophète lui-même : « Ma communauté ne pourra jamais se mettre d'accord dans l'erreur. » Le premier calife fut Abou Bakr, le plus proche compagnon du Prophète, puis Omar, assassiné par un captif perse ; après lui, Othman, également assassiné ; et Ali, enfin arrivé au pouvoir, notamment grâce à la révolte de prisonniers iraniens à Koufa. Mais bien que détenteur du pouvoir, Ali se vit encore une fois contesté dans sa légitimité, par Muawiyya, le leader de la famille des Omeyyades et proche d'Othman, qui réclamait d'Ali qu'il venge sa mort. Au lieu de régler les choses par les armes, on opta pour le débat... qu'Ali perdit. Le nouveau calife dirigea la dynastie omeyyade depuis Damas, tandis qu'Ali se retira à Koufa, en Irak, dont il avait fait sa capitale, refusant de prêter allégeance au nouveau calife. Ceux qui ne virent dans le choix de Muawiyya qu'une ultime usurpation de son pouvoir formèrent alors leur propre groupe : *shi'ia* en arabe signifie « groupe des adeptes » ou « des partisans ». *Shi'ia Ali* est donc le parti d'Ali, désignant l'ensemble de ceux qui considèrent, et considéreront toujours, que la direction de l'*Oumma* doit revenir aux descendants du Prophète, et à eux seuls. Ils appuieront ce choix par certains hadiths où le Prophète aurait transmis son autorité spirituelle et temporelle à Ali devant tous les musulmans... Hadiths qui sont interprétés différemment par les sunnites. D'ailleurs, les chiites sont surnommés de façon péjorative *rāfidī*, « ceux qui rejettent » l'autorité des trois premiers califes élus.

Mais loin de cet unanimisme, d'autres musulmans reprochèrent à Ali d'avoir accepté une telle négociation et d'avoir perdu la succession qui lui revenait de droit : ce furent les kharidjites, « les sortants », qui entrèrent ouvertement en rébellion contre son autorité. Nous les retrouverons un peu plus tard.

Ali, figure tutélaire du chiisme

Ali ibn Abi Talib est une personnalité de première importance au sein de l'islam, et profondément aimée par les chiites en particulier. Son père a élevé le Prophète lorsque celui-ci est devenu orphelin, et Mohammed a toujours été extrêmement attaché à son petit cousin. Dans de nombreuses traditions et hadiths, on voit le Prophète lui marquer sa préférence et son admiration, lui qui épousa sa fille préférée Fâtimâ et lui donna deux petits-fils, Hassan et Hussein, un « cadeau » d'autant plus précieux pour le Prophète qui n'avait pas de fils. Preuve de la haute estime dans laquelle il tenait Ali, Mohammed lui donna son sabre à deux pointes, Zulfikar, à la bataille de Uhud en 625. La tradition chiite prête d'ailleurs à Mohammed cette phrase puissante : « Il n'y a pas de héros comme Ali, il n'y a pas d'épée comme Zulfikar. » Cette épée, qui est un symbole récurrent d'Ali dans la doctrine chiite, fut très souvent célébrée par les poètes persans comme Farrokî, et particulièrement par les soufis. Au xiii^e siècle, Rûmî en fera l'incarnation de la « Vérité divine », ce qui dans un contexte soufi désigne Dieu. Naturellement, Ali fut l'un des premiers convertis à l'islam, et Mohammed surnomma son jeune gendre *Asadullah*, le « Lion de Dieu ». Au xvi^e siècle, le signe héraldique du lion solaire – un lion tenant entre l'une de ses pattes une épée et flanqué d'un soleil – devint le symbole de la Perse impériale par la grâce des Safavides, qui firent du chiisme une religion d'État. D'origine zoroastrienne, ce lion peut à la fois symboliser l'adoration du feu et, bien entendu, Ali et le chiisme².

En guerre contre les kharidjites, Ali fut lâchement assassiné par l'un des survivants de la bataille de Nahrawân – en pleine prière dit la légende – en 661. Ses fils Hassan et Hussein prirent donc sa suite et initièrent la longue lignée des imâms reconnus par les chiites. Le conflit qui opposait leur père au calife Muawiyya ne cessa pas avec eux, bien au contraire. En 680, Hussein fut tué avec soixante-douze compagnons à Kerbala, par les armées du calife Yazid, successeur de Muawiyya, qui avait donc trahi sa promesse de remettre le califat aux descendants d'Ali à sa mort. Ce massacre est commémoré scrupuleusement chaque année par les chiites lors de l'*Achoura*, « le 10 du mois de *moharram* », qui est la date à laquelle Hussein fut tué. Kerbala, dont le nom signifie d'ailleurs « terre de la souffrance et du croisement des sabres », accueille évidemment un important pèlerinage lors de cette fête, où les fidèles manifestent, à travers des rites de mortification qui atteignent parfois une violence extrême, leur peine pour la famille d'Ali. Les pèlerinages dans les sanctuaires et

mausolées des grandes figures du chiisme – qui se situent pratiquement tous en Irak, puisque c'est là que les Abbassides les ont assassinés – sont considérés plus saints que le pèlerinage à La Mecque. Nadjaf – qui abrite le tombeau d'Ali – et Kerbala sont ainsi des villes saintes pour les chiites.

Mentionnons un fait qui a son importance et qui reste sans équivalent dans le sunnisme. Après le massacre de ses compagnons, l'héroïsme de Hussein ne parvint à la postérité que grâce à sa sœur, Zaynab, qui faisait partie du cortège des prisonniers emmenés à Damas. Elle parvint avec succès à défendre la vie de son neveu, lui aussi nommé Ali, fils d'Hussein, qui deviendra imâm à la suite de son père. Le chiisme doit donc sa survie à une femme, et cette branche de l'islam n'a jamais manqué de souligner la dignité et le courage de nombreuses figures féminines : Fâtima, la fille du Prophète, et Zaynab, sa petite-fille, toutes deux recevant autant de marques de dévotion de la part des fidèles chiites que la Vierge Marie chez les chrétiens.

Ce que cette division signifie encore, philosophiquement et politiquement

Ces souffrances qui ont accompagné la naissance du chiisme ont logiquement façonné son approche de la religion. La création du chiisme fut dès ses débuts le fait d'une problématique politique, dans laquelle les considérations spirituelles, philosophiques et même anthropologiques sont intimement liées, et qui l'éloigne fondamentalement du sunnisme.

Pour les sunnites, il n'était pas indispensable de reconnaître une quelconque suprématie des descendants du Prophète pour mener l'*Oumma*. Si le consensus avait été trouvé au sein de la communauté pour désigner un leader, le message égalitaire de l'islam s'exprimait alors pleinement. Pour les sunnites, tous les croyants sont capables d'interpréter le message de Dieu, et il n'est donc nul besoin d'intermédiaire depuis Mohammed.

La vision chiite se situe exactement à l'opposé et porte un regard beaucoup plus pessimiste sur les capacités de l'intelligence humaine. Comme ils n'étaient pas capables de trouver seuls le chemin du salut

avant l'arrivée du Prophète, les hommes se retrouvent tout aussi incapables de le faire depuis sa mort. Ils ont besoin d'être guidés. Et pour les chiites, ces imâms, ces « guides³ », ne peuvent être que les descendants d'Ali. Les chiites duodécimains en particulier désignent le Prophète, sa fille Fâtimâ et les Douze Imâms comme les « Quatorze Très Purs » ou les « Quatorze Infaillibles », ceux qui sont libres de l'erreur et du péché. Tous sont considérés comme indispensables aux hommes pour entretenir ce lien qui les unit à Dieu. Les *Ahlul-bayt*, « les gens de la Maison » du Prophète, sont également révérés, mais leur composition varie selon les interprétations.

Plus important encore, chiites et sunnites s'opposent sur la conception de la notion d'autorité. Pour les sunnites, l'autorité repose avant tout sur l'ordre. Et la religion ne repose pas sur la qualité de cette autorité, mais bien sur sa capacité à assurer la survie de l'Islam et à le propager. La théorie politique des juristes sunnites du Moyen Âge stipule ainsi que tant que l'autorité du dirigeant assure ordre et stabilité au sein de la communauté musulmane, il est du devoir de chacun de le soutenir. Certains vont même jusqu'à dire que la mission des califes et des sultans est avant tout de protéger les intérêts et les valeurs de l'Islam, plus que de réaliser des idéaux spirituels.

L'attitude des chiites face à cette analyse est très simple, puisqu'à l'image d'Ali et Hussein envers le calife omeyyade de Damas, ils refusent catégoriquement l'autorité temporelle issue d'un homme « ordinaire ». Il est nécessaire à leurs yeux que le commandement de l'*Oumma* aille à ceux qui ont la légitimité sacrée pour la guider, sans quoi le message de l'islam risquerait de se perdre. Pour les chiites et plus encore pour les mystiques soufis, Ali revêt de surcroît un rôle capital et profond, puisqu'il serait le détenteur de la signification ésotérique de l'islam et des secrets des Révélations divines, qui lui auraient été transmises par le Prophète. L'usurpation de sa succession et le massacre de son fils et de ses compagnons à Kerbala constituent donc logiquement les deux événements traumatisants qui fondent la doctrine chiite. Au cœur de celle-ci, on retrouve la notion de martyre et de lutte contre l'oppression et l'injustice, qui est elle-même issue de la tradition préislamique de la Perse et de la légende du roi mythique Zahak, d'ailleurs racontée dans le *Shâh-Nâmeh*. Ce roi possédait sur les épaules deux têtes de serpent, « don » du baiser d'Angra Mainyu ou Ahriman, l'esprit du Mal qui s'oppose à Ahurâ Mazdâ⁴. Chaque jour, des dizaines de personnes étaient sacrifiées pour que leurs

cerveaux nourrissent ces serpents maléfiques... jusqu'à ce que le forgeron Kaveh, qui avait perdu ainsi dix-sept de ses fils, mène la révolte populaire des Iraniens et ne dépose le tyran au règne millénaire, qui finit enchaîné sur le mont Damavand, y attendant la fin des temps. Le droit de se révolter contre l'injustice et d'agir est donc un trait extrêmement ancien dans la culture iranienne, dont la manifestation la plus récente reste évidemment la Révolution islamique de 1979.

Après la bataille de Kerbala, les deux branches de l'islam se sont définitivement séparées, et rien probablement ne pourra jamais réconcilier les tenants du califat et ceux de l'imâmat, ceux qui respecteraient la volonté du Prophète – de voir Ali lui succéder – et ceux qui vont à l'encontre de celle-ci. Dit de façon plus politique, c'est finalement l'opposition de « ceux qui acceptent l'Histoire telle qu'elle a eu lieu, les sunnites ; et ceux qui la refusent, les chiites⁵ ». Cette séparation et ces différentes conceptions ont eu des conséquences tout au long des siècles qui ont suivi, et elles sont plus vivaces que jamais aujourd'hui au Moyen-Orient. Les chiites ont régulièrement pris la figure d'Hussein comme exemple de résistance : face au Shah en Iran jusqu'à la Révolution islamique de 1979 ; contre les Israéliens au Sud-Liban en 1980, en Arabie Saoudite en 1980 et 1981, et plus récemment après l'assassinat de l'ayatollah Nimr Baqr al-Nimr le 2 janvier 2016.

LE CHIISME, UNE EXCROISSANCE DE L'IRANITÉ

Par essence, c'est dans la façon d'interpréter le message de l'islam que s'exprime la profonde divergence entre sunnites et chiites. Pour ces derniers, le Coran et l'islam ne s'interprètent que de façon allégorique, et non littérale. Le chiisme est une spiritualité. C'est là peut-être qu'on trouve la marque la plus évidente de l'influence de la pensée perse, depuis si longtemps éloignée de la littéralité pour aller à la recherche du sens caché.

Principes spirituels du chiisme

Pour Henry Corbin, le phénomène religieux chiite s'explique essentiellement par « le souci d'atteindre le vrai sens des Révélations divines, parce que de cette vérité dépend en fin de compte la vérité de l'existence humaine : le sens de ses origines et de ses destinées futures⁶ ». La question du « comprendre » s'est posée dès les origines de l'islam et constitue donc l'essence même de la spiritualité chiite. Impossible, alors, d'être en accord avec les sunnites, dépositaires d'une interprétation « légalitaire et littéraliste » du Coran, de la *Sunna* et des hadiths⁷, bref exotérique. Le chiisme, lui, est ésotérique. Cette perception est extrêmement importante car elle précise le rôle de l'islam pour l'homme, en lui permettant de s'ouvrir à la philosophie et à la libre pensée : « Si l'islam n'était que la pure religion légalitaire de la *sharia*⁸, les philosophes n'y auraient pas leur place et y seraient en porte-à-faux. C'est ce qu'au cours des siècles, ils n'ont pas manqué d'éprouver, dans leurs difficultés avec les docteurs de la Loi. En revanche, si l'islam intégral n'est pas la simple religion légalitaire et exotérique, mais le dévoilement, la pénétration et la mise en acte d'une réalité cachée, ésotérique, alors la situation de la philosophie et du philosophe prend un tout autre sens⁹. » Henry Corbin souligne à ce titre que la lutte menée pour un islam spirituel par des philosophes hellénisants, tels Al-Fârâbi ou Avicenne, et les chiites, contre la vision la plus rigoriste de l'islam, soutenue par exemple par l'école hanbalite d'Ahmed Ibn Hanbal (780-855) et l'un de ses élèves les plus célèbres, Ibn Tamiyya¹⁰ (1263-1328), fut une constante qui domina largement toute l'histoire de la philosophie islamique.

Or, loin de n'être qu'une religion de la Loi, dont le seul but serait de régler tous les aspects de la vie pratique et quotidienne et d'imiter des comportements hérités du vi^e siècle, l'islam compris par les chiites devient la quête des Révélations divines, d'un héritage spirituel.

L'islam, entre toutes, est une religion prophétique. Elle a été transmise par un Prophète, au travers de textes sacrés regroupés dans le Coran, lui-même transmis par l'ange Gabriel. Et comme toutes les religions prophétiques, elle possède une dimension eschatologique, une pensée de la fin des temps. Toutes les révélations divines seront dévoilées le jour où le Mahdi, l'Imâm caché ou Douzième Imâm, reviendra et annoncera la fin de notre ère. Cette croyance en l'occultation (*ghayba*) de l'Imâm caché a donné son nom au chiisme duodécimain, le principal courant du chiisme¹¹. À partir de ce moment, il y a séparation entre pouvoir spirituel et temporel, les chiites

duodécimains considérant qu'ils n'ont plus à rendre de compte à une quelconque autorité terrestre, qu'aucune d'elle n'est légitime. Toute leur pensée est désormais gouvernée par l'attente, durant laquelle il convient de s'élever spirituellement.

L'autre courant du chiisme, minoritaire, est incarné par les ismaéliens, très influencés par les néo-platoniciens. Leur doctrine reprend bien des concepts du chiisme, mais pousse la réflexion ésotérique plus loin. L'islam pour eux repose sur deux principes complémentaires : l'un exotérique (*zâhir*), celui de la charia, l'autre ésotérique (*bâtin*), qui ne se transmet que par l'exégèse et la personne de l'Imâm. Pour les ismaéliens, le Coran a avant tout un sens allégorique qu'il faut interpréter pour atteindre la Connaissance, et cette quête ne peut se faire que par grades.

Pour Henry Corbin, « les chiites ont eu parfaitement conscience, par l'enseignement même de leurs imâms, que le chiisme était essentiellement dévotion d'amour », avec un sentiment particulier de l'homme et du devenir humain. Évidemment, quand on songe à l'acceptation sunnite de l'islam, à l'application stricte de la charia, cette interprétation surprend. Or, pour les commentateurs chiites des hadiths, la *walâyat*¹², qui désigne l'alliance basée sur l'amour et le respect dus aux Quatorze Infaillibles, est le sens ésotérique et le cœur de l'islam. Il faut la comprendre ainsi : l'islam chiite – et l'islam soufi le sera également – est une religion de l'amour divin. C'est en cela qu'il se distingue de l'islam de la Loi.

Ja'far al-Sâdiq et l'école hanéfite

Dans ce travail d'interprétation, les oulémas chiites, plus connus sous le nom d'*ayatollahs*, « signes de Dieu », les membres les plus élevés du clergé chiite très hiérarchisé (un héritage de l'ancienne religion de la Perse, le zoroastrisme), tiennent un rôle indispensable pour les fidèles. Plus que des « magistrats de l'Église », ils sont des inspirés, capables de guider la communauté sur le plan spirituel et surtout d'interpréter pour elle les signes de l'Imâm caché, « caché aux sens mais présent au cœur de ses fidèles », qui, malgré son occultation, exprime ainsi sa volonté. Parmi eux, les *sayyed* en constituent la « noblesse », puisqu'ils descendent des *Ahlul-bayt* et se distinguent par le port d'un turban noir¹³.

De plus, en raison de leur statut de persécutés, les chiites s'en remirent très tôt aux décisions de leurs imâms pour les guider sur la conduite à tenir et sur la nécessité de cacher leur foi si les circonstances l'exigeaient.

Le Sixième Imâm, Ja'far al-Sâdiq (700-765), revêt à ce titre une double importance dans l'histoire de l'islam, puisqu'il fut à la fois l'un des guides des chiites, un mystique reconnu, mais aussi une figure d'influence pour les écoles hanéfite et malékite, les deux premières écoles de droit musulman sunnite¹⁴. Descendant d'Ali par son père dont il hérita la dignité d'imâm, il opta pour le quiétisme et se tint à l'écart de toute implication politique contre le califat omeyyade, en dépit des nombreuses demandes de soutien que les rebelles chiites lui faisaient parvenir. Cela ne lui épargna pas d'être empoisonné plus tard par les Abbassides... Mais durant son imâmat, il développa l'essentiel de la formulation de la doctrine chiite, et notamment deux concepts clés, l'*Ismah* (l'inaffabilité des imâms) et surtout la *Taqiyyah*, la dissimulation de sa foi autorisée et même encouragée lorsque sa révélation peut constituer un danger mortel. Elle tient une place centrale dans le chiisme duodécimain, où elle se rapproche, bien sûr, du concept de l'occultation. Par essence, le savoir et les Révélations divines doivent être cachés, dissimulés aux yeux des adversaires et des non-initiés, jusqu'au retour du Mahdi.

Ja'far al-Sâdiq fonda ainsi une école de jurisprudence chiite, le jafarisme, qui fut chronologiquement la première des écoles de droit islamique. Il enseigna à Abou Hanifa (699-760), imâm de culture persane, et Mâlik ibn Anas (711-795), respectivement fondateurs des écoles hanéfite et malikite, et celles-ci héritèrent des principes rationalistes, du raisonnement par analogie et de la large place laissée à l'interprétation et à la libre opinion. C'est sous son imâmat que le chiisme devint une réelle force intellectuelle face aux califats omeyyade et abbasside, où l'interprétation restait ouverte et où tout problème nouveau pouvait recevoir une solution nouvelle. Contrairement à l'islam sunnite, l'islam chiite était déjà, intrinsèquement, en perpétuelle évolution.

On pourrait s'étonner de la présence, dès les premiers siècles de l'islam, de concepts rationalistes dans la philosophie islamique. En vérité, l'influence sur le chiisme des pensées antiques, perses bien sûr, mais aussi grecques et mésopotamiennes, n'est pas anodine. Une

cinquantaine d'années après la mort de Ja'far al-Sâdiq, l'école de théologie mu'tazilite, étroitement liée au chiisme, permit l'introduction dans les milieux intellectuels persans et arabes des péripatéticiens grecs et de leur dialectique. Les théologiens mu'tazilites s'appuyaient en effet sur la logique, le rationalisme et le libre arbitre, donc non seulement sur le *logos* de la philosophie grecque, mais aussi sur des concepts très voisins de ceux des zoroastriens – par exemple, l'importance des actes réalisés dans cette vie pour l'obtention du salut. Le mu'tazilisme fut, sous les Abbassides, le courant théologique majoritaire, encouragé par le calife Al-Mamoun qui en fit même la doctrine officielle en 827 et créa la Maison de la Sagesse à Bagdad en 832 – Al-Kwarizmi en fit d'ailleurs partie. Naturellement, ce courant s'opposa frontalement aux écoles de droit musulman sunnite plus rigoristes et en particulier à l'hanbalisme¹⁵. Proche du soufisme sur certains points, et reconnaissant tout être humain comme pouvant être bon quel que soit son mode de vie, on devine aisément en quoi ce type de pensée pourrait constituer aujourd'hui un rempart contre l'extrémisme et un moteur pour le questionnement intellectuel des croyants musulmans...

Ce que le chiisme doit à la pensée iranienne

L'Iran et le chiisme se sont mariés tôt, au propre comme au figuré. Au sud de Téhéran, on trouve encore aujourd'hui un petit sanctuaire dédié à Shahrbânû, la fille du dernier roi sassanide Yazdgard III. Une tradition chiite veut en effet que cette princesse, capturée lors de la chute de Ctésiphon par le calife Omar, ait été sauvée par Ali, trop respectueux des anciens rois de la Perse pour la laisser devenir une esclave. Il la donna en mariage à son propre fils Hussein et elle devint la mère du Quatrième Imâm des chiites, sanctifiant ainsi l'union de l'antique noblesse perse avec les descendants du Prophète.

Cette légende cherche évidemment à démontrer que la fidélité des Iraniens au chiisme et plus encore à la famille du Prophète a des racines très anciennes. Salmân le Perse fut l'un des plus proches compagnons du Prophète et, après sa mort, l'un des soutiens d'Ali (voir [chapitre 3](#)). Le calife Omar, figure détestée par les chiites pour ses mauvais traitements envers le gendre de Mohammed et sa fille Fâtimâ, et plus généralement par les Perses en raison de sa politique discriminatoire envers eux après l'invasion, fut assassiné par un captif

perse. Très tôt, les Iraniens ont bien accueilli les imâms chiites, plus bienveillants et tolérants envers eux que ne l'étaient les musulmans sunnites. Il est même dit que la caravane de Hussein, avant d'être stoppée à Kerbala, se dirigeait vers l'Iran pour y fuir la persécution du calife Muawiyya.

Dans le même temps, l'islam mit plusieurs siècles à dominer l'ancienne Perse. Les foyers de résistance à l'islam se situaient dans l'est de l'Iran, au Khorāssān, mais ces terres accueillaient également des chiites persécutés. Dès les origines, comme le souligne Henry Corbin, de multiples témoignages attestent de la préférence des Iraniens pour cette forme de l'islam, et leur identité y est sans doute pour beaucoup. D'un point de vue strictement politique, cette pensée de la résistance et du libre arbitre pouvait trouver parmi eux un écho favorable, alors qu'ils vivaient si mal les conséquences de l'invasion arabe.

D'un point de vue spirituel, les points d'attraction et de connivence sont également nombreux. Avant l'islam, l'Iran ne baignait pas dans les ténèbres et l'ignorance. Le premier prophète, dont la renommée atteignit la littérature philosophique de l'Occident lui-même grâce notamment à Nietzsche, reste Zarāthoustrā. Il est la personnalité la plus ancienne du passé religieux de l'Iran, la première à avoir porté un message divin auprès des hommes, message que l'on retrouve dans l'*Avestā* et les *Gāthās*. Sans surprise, la langue persane possède plusieurs mots, d'origine pahlavi, pour désigner la mission prophétique et la personne du prophète (*vakhshvar*, *vakhshūr*, *payghāmbar*¹⁶, en arabe *nahî* et *rasûl*). Soharwardî, le grand mystique soufi, s'était donné pour mission philosophique de faire revivre la sagesse de l'ancienne Perse à la lumière de l'islam spirituel¹⁷. Les chiites ismaélites eux-mêmes font de Zarāthoustrā un prophète aussi important que Moïse parmi les prédecesseurs de Mohammed.

En outre, la pensée religieuse de l'Iran fut, dès l'Antiquité, essentiellement guidée par une eschatologie, une attente de la fin des temps, comme dans toutes les religions monothéistes. Elle fut la première également à formuler une philosophie de la Résurrection. Enfin, le concept de l'Imâm caché est très proche de celui du Sauveur, du *Saoshyant* de l'ancienne Perse zoroastrienne. Cette poursuite d'une philosophie prophétique est un trait constant de l'âme iranienne, un fait spirituel qui peut expliquer le succès du chiisme en Iran. C'est cet

univers spirituel original, ayant son style propre, qui explique également l'abondance des personnalités iraniennes dans la philosophie et la spiritualité islamiques. C'est également ce qui définit le chiisme iranien.

L'union de l'Iran au chiisme atteignit son apogée lorsqu'au début du XVI^e siècle, sous la dynastie safavide fondée par Ismaïl I^{er} (1501-1524), le chiisme devint la religion officielle de la Perse – ce qu'il est toujours aujourd'hui. À la fois animé par une profonde conviction religieuse et une ambition politique, le Shah prit cette décision pour s'opposer aux Ottomans et aux Moghols sunnites, et distinguer ainsi définitivement l'Iran du reste du monde musulman, en affirmant très haut le caractère unique de l'identité iranienne. Pour enseigner la foi chiite à son peuple, il fit venir des docteurs de la loi du Bahreïn et du Liban, et pour la propager même dans les campagnes les plus reculées, il s'appuya sur des derviches itinérants, qui faisaient le récit de villages en villages des grandes traditions et légendes chiites¹⁸. On retrouvera là la passion des Iraniens pour les grands récits et l'émotion, et d'ailleurs le chiisme iranien est resté très attaché à la narration comme mode d'expression et d'analyse de la foi. Est-ce uniquement pour cette raison que la conversion du sunnisme au chiisme rencontra un succès foudroyant ? Sans doute non. La culture iranienne avait toujours gardé en elle un respect particulier pour la famille du Prophète depuis le mariage de Shahrbanū et d'Hussein, et par ailleurs, cela faisait plusieurs siècles déjà que l'Iran tenait une place à part, relativement indépendante, vis-à-vis du califat sunnite. Par son adhésion au chiisme, tant spirituelle que politique et intellectuelle, l'Iran se distinguait à nouveau au sein même du monde islamique et s'affirmait comme le leader de la pensée rivale du sunnisme.

1. Le nom « sunnisme » vient du mot arabe *Sunna*, « la tradition ».

2. Ce symbole fut celui de la Perse jusqu'à la Révolution islamique de 1979, date à partir de laquelle il ne figura plus sur le drapeau national.

3. Plus largement, l'*imâm* est celui qui guide les gestes de la prière à la mosquée, assure le prêche et ne fait partie d'aucune structure hiérarchique. Il est nommé par la communauté et peut être tout autant révoqué par cette dernière s'il n'accomplit pas correctement sa mission. De surcroît, il ne peut se prévaloir d'aucun lien privilégié avec Dieu.

4. Voir [chapitre 6](#).

5. J.-P. Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens*, op. cit.

6. H. Corbin, *Histoire de la philosophie islamique*, Folio Essais.
7. Ensemble de dires et traditions attribués au Prophète.
8. Loi musulmane.
9. H. Corbin, *ibid*.
10. Tombée en désuétude après sa mort, sa pensée devint l'une des références théologiques du wahhabisme à partir du XVIII^e siècle, essentiellement dans la péninsule arabique.
11. Majoritaire en Irak (qui compte les villes saintes de Nadjaf et Kerbala), en Iran bien sûr, au Liban et au Bahreïn.
12. Mot dont la racine arabe signifie « proche de », « être ami de » ou encore « détenir le pouvoir ».
13. Rouhollah Khomeini et Ali Al-Sistani sont peut-être les *sayyed* les plus connus de nos jours.
14. Les écoles sunnites du droit musulman sont les écoles malékite, shafite, hanbalite et hanéfite.
15. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le mu'tazilisme est aujourd'hui, bien qu'il soit minoritaire au sein de l'islam, vivement critiqué par les wahhabites et les salafistes.
16. « Porteur de message ».
17. Voir [chapitre 6](#).
18. Jean Calmard, « Les Rituels chiites et le pouvoir » (1993), cité par Vali Nasr in *The Shia Revival. How Conflict within Islam Will Shape the Future*, W. W. Norton, 2005 ; 2007.

LES PROPHÈTES DE LA LUMIÈRE

Plus de deux mille ou six mille ans avant l'ère chrétienne – on ne trouve jamais d'accord définitif sur ce point¹ – et bien avant que la Grèce ne produise ses génies philosophiques, un Iranien né dans le Khwarezm, ou en Bactriane, exprima sa vision de Dieu et de l'existence humaine en un langage proche de celui des gnostiques et des néo-platoniciens. Ce faisant, il allait révolutionner la religion primitive des Iraniens par l'annonce d'une philosophie existentielle basée sur le libre arbitre et le choix, et la croyance en un Dieu unique.

Il est difficile de mesurer l'ampleur de l'influence que le zoroastrisme a exercée sur la pensée religieuse et humaniste mondiale. Cette nouvelle théologie, qui fut la religion des empires perses, et même religion d'État sous les Sassanides jusqu'à l'invasion arabe, posa pour la première fois le principe du combat entre le Bien et le Mal. Elle a influencé la philosophie grecque et romaine, le judaïsme et le christianisme, certains courants de l'islam, et jusqu'à la pensée occidentale moderne. Certains chercheurs estiment que le zoroastrisme constitue même le plus grand apport de l'Iran à la civilisation humaine. Issu du mazdéisme, la religion primitive des Indo-Iraniens, dont le nom vient d'Ahurā Mazdā, « le Seigneur de la Sagesse », le zoroastrisme se conçoit comme sa version réformée. Il porte le nom de son créateur, celui que les Grecs nommaient Zoroastre, mais que les Perses appelaient Zarāthoustrā.

Ce qui fait l'originalité de cette personnalité à la fois extrêmement ancienne et terriblement moderne – Nietzsche ne s'y est pas trompé ! – c'est qu'en dix-sept chants, Zarāthoustrā a permis à la pensée humaine d'accomplir un bond spectaculaire, de passer d'une religion polythéiste qui sacrifiait à des dieux capricieux à un Dieu unique, dépourvu d'incarnation, relativement abstrait, et à une philosophie

individualiste. À la grande différence des prophètes Moïse ou Mohammed, ce prophète-là n'était pas l'envoyé de Dieu, et il n'était pas porteur d'une Révélation. Il fut un contemplateur de l'univers et de ses mystères, un sage qui avait trouvé dans la solitude de son âme des réponses à ses questionnements, et qui avait choisi de les transmettre aux hommes pour les faire réfléchir à leur tour au mystère de leurs origines et de leur destinée. Sa parole, telle qu'on peut la lire encore aujourd'hui, n'est pas divine, mais bien humaine.

Dès la plus haute Antiquité, la renommée de Zarāthoustrā dépassa largement les frontières de l'Empire perse. Les Grecs furent les premiers « étrangers » à parler de lui et à le vénérer comme un sage. Eudoxe de Cnide, disciple de Platon, comparait son maître à Zarāthoustrā, et on estime même que l'Iranien aurait influencé le dualisme du philosophe grec... sans preuve certaine néanmoins. Dans le judaïsme et le christianisme, les similarités sont trop troublantes pour être fortuites. À partir de l'exil des Juifs à Babylone, des échanges réguliers avec l'Iran allaient faire passer entre autres les notions d'eschatologie, d'Apocalypse, de Royaume de Dieu, de Jugement et de Sauveur, que l'on retrouvera évidemment dans le message de Jésus. La pensée de Zarāthoustrā s'exprimera encore dans le manichéisme et le paulicianisme, trouvera un écho jusque dans le Sud de la France médiévale, parmi les cathares et les « albigeois », et jusqu'à la lointaine Carthage (la Tunisie actuelle), où saint Augustin, avant d'être chrétien, fut manichéen.

En Iran même, alors que l'islam est pratiqué par 90 % de la population, Zarāthoustrā n'a jamais été oublié. On le retrouve dans la littérature et la poésie persane, où le chant, la danse, la joie, l'amour, le vin, la lumière sont autant de thèmes qui rappellent avec nostalgie le message du prophète et la marque qu'il a laissée dans l'âme des Iraniens. Cette mystique de l'ancienne sagesse de l'Iran allait avoir une très longue postérité, même après le passage à l'islam, grâce aux maîtres soufis et surtout à l'immense œuvre de Sohrawardî. Que ces mythes et cette sagesse, malgré leur extrême antiquité, soient encore vivants dans l'imaginaire collectif et le quotidien de nombreux adeptes reste sans doute leur trait le plus fascinant.

Les Aryens, dont descendent les Iraniens et les Indiens du nord, étaient polythéistes. Ils adoraient les éléments naturels, le ciel, le feu, l'eau, le vent, la lumière, les étoiles... chacun représenté par un dieu. Néanmoins, Indiens et Iraniens, qui s'étaient géographiquement séparés et avaient suivi des directions différentes², virent de la même manière leur théogonie originelle évoluer, et les termes désignant les divinités prendre une signification inversée dans leurs langues respectives, bien que proches. En Inde, les *asuras* étaient des démons, tandis que les *devas* étaient divins. En Iran, ce fut exactement l'inverse : les dieux furent les *Ahurās*, les démons les *daevas*. Les sacrifices d'animaux étaient alors la règle. C'est dans cette société encore primitive que Zarāthoustrā apparut et bouleversa tout en annonçant la primauté d'Ahurā Mazdā comme dieu unique, entraînant un premier « Crépuscule des Dieux », trois mille cinq cents ans avant que Nietzsche n'annonce à son tour la « mort de Dieu ».

Zarāthoustrā, l'homme du renouveau

Alors qu'on le dit si ancien, le nom de Zarāthoustrā n'est jamais cité dans les inscriptions officielles laissées par les Achéménides, quand bien même ils reconnaissaient et adoraient Ahurā Mazdā, dont ils tenaient leur pouvoir sacré. Comme toujours avec les nobles personnalités issues du fond des âges, les mythes et les légendes s'emparent de leur vie et de leur mort, pour les embellir ou les enrichir de détails plus ou moins réalistes. La vie de Zarāthoustrā, « celui qui a de nombreux chameaux » en avestique, ou encore « étoile dorée brillante », n'échappa guère à la règle. Poétiquement, on le dit « né au centre du monde, au milieu de l'histoire, dans la lumière », lui-même auréolé de lumière. Pline l'Ancien affirme qu'il serait né « le sourire aux lèvres », et l'*Avestā* confirme cette caractéristique. L'insistance avec laquelle cette lumière est mentionnée dès la naissance du prophète démontre son importance dans le zoroastrisme et le caractère exceptionnel de l'être qui venait d'arriver au monde. Cette lumière particulière, nommée *Xvarnah* en avestique, Henry Corbin la traduit par « lumière de Gloire », reprenant un terme courant dans les légendes du Graal. Crée par Ahurā Mazdā, cette lumière est une sorte de fluide charismatique qui oint les êtres exceptionnels appelés à un grand destin. Les rois d'Iran le possèdent bien sûr, mais cette lumière peut aussi auréoler, au sens propre du terme, les saints hommes, et l'on

retrouvera cela évidemment dans le bouddhisme et le christianisme. Cette distinction sacrée est héréditaire, ce qui confère donc à certaines familles une supériorité sur les autres hommes. De nombreux chercheurs ont voulu voir dans la succession des imâms et l'attachement à la succession familiale du Prophète l'influence du zoroastrisme sur le chiisme, et il faut dire que là encore, les similarités sont troublantes.

Zarāthoustrā était prêtre, fils d'un petit seigneur, sans grande fortune. À l'image du Bouddha bien des siècles plus tard, il partit un jour s'exiler dans les montagnes où, pendant près de dix ans, il médita dans la plus complète solitude. L'enseignement qu'il en tira, les concepts et les mots nouveaux qu'il avait découverts au gré de ses pérégrinations spirituelles et de ses questions à Ahurā Mazdā, il décida d'en faire cadeau aux hommes.

Et suivant l'usage de cette époque, où presque rien n'était écrit, Zarāthoustrā recourut à l'art lyrique pour diffuser sa pensée. À son exemple, les prêtres zoroastriens apprirent eux aussi ses chants par cœur, mot pour mot, et se les transmirent oralement de génération en génération. Les *Gāthās* sont donc un recueil de dix-sept prières chantées, où Zarāthoustrā interroge son dieu sur les raisons de la souffrance, les mystères de l'existence et de la création, la façon d'avancer sur le chemin de la vie juste et heureuse. Comme tous les fidèles de toutes les religions, il peut être saisi par le doute, qu'il partage auprès d'Ahurā Mazdā, auquel il s'adresse comme à un ami, car il a confiance en lui. « Celui qui par la pensée, a rempli de lumière les espaces bienheureux... » Ahurā Mazdā, créateur du monde, est dépeint par Zarāthoustrā comme un artiste, qui a « fait la lumière et les ténèbres, fixé les eaux et les plantes, assigné le chemin au soleil et aux étoiles ». Il est dans toute l'existence, puisqu'il est l'existence même, à la fois masculin (l'existence) et féminin (la sagesse), un symbole d'égalité fort entre les sexes, qui fut l'une des bases du zoroastrisme. Le Seigneur de la Sagesse n'est pas Yahvé, le dieu vengeur et en colère de l'Ancien Testament. Par rapport aux dieux primitifs de l'Iran, il n'est nullement besoin de lui offrir flatteries et cadeaux pour apaiser sa colère, encore moins faire couler le sang d'un animal. Aux caprices des anciens dieux, ce dieu nouveau propose aux hommes son aide bienveillante, et des principes moraux. Néanmoins, si Zarāthoustrā annonce la supériorité d'Ahurā Mazdā sur les autres dieux du panthéon iranien, tels Mithra, le dieu des contrats et des

alliances, et Anahita sa mère, déesse des eaux et de la fécondité, il ne détruit pas pour autant leur existence. Il en fera simplement des adjutants du Dieu unique.

Dualisme ou monothéisme ?

On mélange souvent zoroastrisme et manichéisme, et on a longtemps considéré que Zarāthoustrā était dualiste, faisant du monde le champ de bataille du Bien contre le Mal. En vérité, c'est l'*Avestā*, le corpus d'écrits qui regroupait des traditions aryennes pré-zoroastriennes, qui établit l'idée d'une existence dualiste et du combat entre le dieu du Bien, Ahurā Mazdā, et celui du Mal, Angrā Mainyu (en avestique), plus connu sous son nom en pahlavi, Ahriman. Seuls les *Gāthās* de Zarāthoustrā posent le monothéisme du zoroastrisme. Ceux-ci, pour assurer leur préservation après l'invasion arabe, furent « cachés » au sein des textes avestiques, d'où la confusion qui en résulta. Ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle que les chercheurs occidentaux commencèrent à s'intéresser de près à la traduction de ces textes et à l'isolement des *Gāthās* du reste du corpus. On doit à l'orientaliste français Anquetil-Duperron (1731-1805) la première traduction des *Upanishad* et de l'*Avestā*, qu'il avait pu étudier lors de son voyage en Inde, auprès des Parsis, ces Perses qui avaient refusé la conversion à l'islam et étaient restés zoroastriens depuis leur exil.

Si dualisme il y a, il est avant tout éthique. Ahurā Mazdā a créé le monde, mais celui-ci n'est pas apparu aussi parfait qu'il le souhaitait. Son action vise donc à sa perpétuelle évolution vers la perfection, et les hommes, sujets agents, ont le choix de participer à cette évolution, ou de s'en détourner. Là réside ce que Zarāthoustrā appelle « le Grand Événement du Choix », la plus importante décision de la vie d'un homme. Celui-ci a le choix entre la défense du bien ou celle du mal, et sa décision conditionnera sa façon de vivre, son bonheur ou son malheur. L'homme est seul responsable de ses actes, indépendamment de sa famille, de ses ancêtres, de sa communauté, ou même de Dieu. Le zoroastrisme fut la première pensée religieuse à accorder autant d'importance à l'individualisme, au libre arbitre et au courage personnel. C'est précisément cette liberté d'action qui fait du zoroastrisme une pensée joyeuse. Bonheur et malheur n'ont rien à voir avec mérite et péchés. Seules comptent les actions qui concourent à

l'épanouissement de la création dans son ensemble. Le zoroastrisme est une célébration de l'optimisme, de la joie et des bontés de la Terre, une invitation à tendre vers la beauté et la réussite, que la lumière symbolise avec force. Le feu, élément qui de temps immémorial est un moyen de participer à l'univers, sera à ce titre le seul « sacrifice » autorisé, le pendant mystique aux actions positives de l'homme pour s'unir à Dieu.

Toute la philosophie existentielle de Zarāthoustrā est une philosophie de la conscience, si importante qu'il la nomme *daena vanguhi*, « la conscience bonne ». Cette conscience évolue constamment au cours de notre vie, au gré de nos actions, bonnes ou mauvaises. Ses transformations sont toujours des moments de crise, chacune nous faisant un peu plus avancer vers la Perfection. À la mort physique, considérée comme le mal par excellence, le cadavre impur ne doit souiller aucun des quatre éléments (terre, eau, feu et air). On ne le brûlera donc pas, le feu étant sacré. Les zoroastriens abandonnent les cadavres aux vautours dans les « tours du silence », qui existent encore aujourd'hui en Iran (et notamment à Yazd, l'une des plus anciennes villes du monde), jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les os, que l'on recueille. Libérée de son enveloppe corporelle, la conscience, *daena*, qui prend dans l'*Avestā* de façon très poétique et érotique la forme d'une belle jeune fille de quinze ans – l'âge de la pleine beauté selon le texte – se manifeste au mort après trois jours d'incertitude « dans la nuit dangereuse ». Mais son apparence est le miroir de nos actions durant notre vie : ravissante si nous avons été bons, hideuse si nous avons été mauvais. Notre seul juge reste donc notre conscience, même si métaphoriquement, Zarāthoustrā évoque dans les *Gāthās* le « Pont de l'Estimation », sorte de Demeure du Jugement où l'âme du défunt sera jugée par Mithra, le dieu des contrats et des alliances, ou Ahurā Mazdā lui-même. L'âme juste reconnue comme telle franchira le Pont pour atteindre « les lumières infinies et la joie éternelle ». À l'inverse, « en refusant la doctrine de la Justesse et en s'écartant des lois fondamentales de l'existence, le trompeur assombrit sa conscience. En conséquence, sur le Pont de l'Estimation, il sera blâmé par son âme et l'angoisse et la peur s'empareront de lui. Tel sera l'aboutissement de ses paroles et de ses actes³ ». Ce passage des *Gāthās* est lourd de sens : le châtiment ou la récompense, Paradis ou Enfer, ne nécessitent finalement aucun voyage physique de l'âme, aucun dieu psychopompe : c'est au sein même de la conscience que la rétribution ou la sanction se jouent.

Néanmoins, comme le but d’Ahurā Mazdā et de toute action sur terre est l’anéantissement du mal et de la mort, toutes les âmes, bonnes et mauvaises, ont l’espoir de renaître à la fin des temps, lors de la venue du *Saoshyant*, le « libérateur bienfaisant » ou Sauveur espéré par Zarāthoustrā, et à la faveur du feu éternel qui les fera toutes entrer dans la lumière.

Enfin, et ce n'est pas la moindre de ses qualités, le prophète ne s'adresse pas à un peuple en particulier, ni à certains « élus ». Zarāthoustrā ne désigne pas spécifiquement les Aryens, ou les Perses, ou les hommes au détriment des femmes : il s'adresse à tous les êtres vivants, sans exceptions, même les animaux et les plantes. Il faudra attendre le christianisme pour retrouver un message universaliste aussi fort.

Les influences sur le judaïsme, le christianisme et le manichéisme

Les concepts du zoroastrisme que nous venons d'évoquer ne sont pas sans nous rappeler bien des choses, au sein des autres monothéismes que sont le judaïsme et le christianisme – nous parlerons plus loin dans ce chapitre spécifiquement de l'islam.

La rencontre entre la pensée de Zarāthoustrā et les Juifs se fit au vi^e siècle av. J.-C., à la faveur de leur libération par Cyrus le Grand, qui avait conquis Babylone. Dans le même temps, Cyrus édicta ce qui est aujourd’hui considéré comme la première « charte des droits de l’Homme » de l’histoire, dans laquelle il accorde notamment la liberté de culte à tous les peuples de son empire. Ces actes d'une grande magnanimité autorisèrent le Roi des rois à faire son entrée dans l’Ancien Testament comme « l’Oint de Yahvé », et il est d’ailleurs la seule et unique personnalité non juive à y être citée, dans les livres d’Isaïe, Ezra et Néhémie. Les contacts réguliers que les Juifs entretinrent avec les Perses à dater de cette époque, tant ceux qui étaient retournés en Israël que ceux qui étaient restés à Babylone – devenue satrapie de l’empire, et ce jusqu’à l’invasion arabe – permirent l’influence du zoroastrisme sur la pensée religieuse juive, comme en témoigne le Talmud de Babylone : dans la conception d’un Dieu universel et non attaché à un seul peuple, dans les pratiques rituelles et notamment les règles de pureté. Le judaïsme tardif

s'inspirera aussi de la lutte entre Ahurā Mazdā et Ahriman, et de leurs subordonnés respectifs, pour créer la démonologie que nous connaissons et dont la figure la plus célèbre reste celle de Satan. L'historien Jean-Paul Roux le souligne : « Depuis longtemps, des savants comme Alfred Loisy ou René Berthelot ont mis en évidence l'influence mazdéenne sur les Hébreux : “Il y a tout un ensemble de pratiques et d'idées iraniennes [...] qui apparaissent chez les Juifs à l'époque de l'Empire perse.” Et le second de ces auteurs va jusqu'à attribuer à la Perse le rigoureux monothéisme biblique : “C'est surtout de la Perse et de son grand mythe religieux et sidéral que procède le monothéisme juif.”⁴ » Et le chercheur de se demander, avec prudence, si ceci ne serait pas exagéré... Probablement pas, tant les échanges entre les deux nations permirent très certainement la pénétration des idées.

De son côté, le christianisme a subi une double influence, celle du judaïsme, et donc du zoroastrisme. Dans les principes énoncés plus haut, on aura sans doute reconnu les points communs : ainsi, il existait déjà dans le zoroastrisme une sainte Trinité – un Esprit Saint, qui est Dieu origine de tout et exemplaire du bon choix, entité consubstantielle au Seigneur ; une Loi idéale, *Arta*, l'Ordre ou la Justice ; enfin la Bonne Pensée, *Vahu Manah*, qui est Dieu tourné vers l'homme, une sorte de Providence ; les trois jours durant lesquels l'âme d'un mort reste dans une attente angoissée avant l'arrivée de la *daena* correspondent aux trois jours de Jésus au tombeau. On retrouve encore la foi en l'immortalité de l'âme, qui fut également au cœur des préoccupations platoniciennes, et la résurrection des corps ; le rejet des sacrifices ; la liberté et la responsabilité individuelles au détriment de la responsabilité collective ; une lutte du Bien et du Mal, qui s'achèvera par le triomphe définitif du Bien, par le salut de toute la Création et l'anéantissement du Mal et de la mort ; les notions de Jugement, de Royaume, de Sauveur, et d'eschatologie. Les Rois mages « venus d'Orient » pour rendre hommage à l'enfant Jésus évoquent bien sûr les mages zoroastriens et la Perse... Enfin, on l'a vu, le mot « paradis » lui-même est d'origine persane, *pairi-daeza*.

Quelques différences néanmoins : le Sauveur de Zarāthoustrā peut être tout homme qui suit la voie de la Justice et de la Bonne Pensée, il n'est pas nécessairement de nature divine. Zarāthoustrā ne recommandait pas le pardon des injures et prônait au contraire la justice dans le traitement à réservé aux injustes et aux corrompus,

quand le christianisme inventera le pardon des offenses et l'amour du prochain, même de ses ennemis. Enfin, et c'est peut-être le principal trait distinctif : la souffrance ne tient aucune place dans le zoroastrisme, et aucune rédemption ne s'obtient par son accroissement ici-bas, encore moins par le martyre. Dans la philosophie de Zarāthoustrā, l'homme n'est victime d'aucune tentation, d'aucune chute qui justifierait une vie triste et malheureuse pour se racheter. Seul le choix est au centre de sa doctrine.

À ces éléments du zoroastrisme, il convient de ne pas oublier l'évidente influence d'une autre religion iranienne, le mithraïsme, « l'expression romaine du zoroastrisme⁵ ». Très ancienne divinité indo-européenne et même pré-zoroastrienne, Mithra avait par le biais des voyages et des échanges été ajouté au panthéon syncrétique du Proche-Orient hellénisé. Dieu bienveillant et proche des hommes, dieu des contrats, des alliances et aussi des armées, associé au soleil, il est glorifié dans l'*Avestā*, au X^e *Yasht* (ou hymne). Les Achéménides l'associaient à Ahurā Mazdā comme dieu de la souveraineté – Plutarque désigne d'ailleurs Darius III comme « partageant le trône de Mithra⁶ » – et les Parthes conservèrent également son culte. Le nom même du célèbre roi Mithridate est d'ailleurs formé sur la racine du nom Mithra.

Le dieu a fait son entrée dans le bassin méditerranéen vers 67 av. J.-C., notamment grâce aux légions romaines en campagne en Arménie contre les Parthes. Le mithraïsme apparaît alors comme une religion du salut, au même titre que l'orphisme ou les cultes dionysiaques, une religion à mystères où les adeptes étaient initiés par des rites graduels et secrets, ce qui lui valut un succès prodigieux. Les archéologues et chercheurs ont recensé près de six mille lieux de culte ou *mithraeum* dans tout l'empire⁷, preuve de son immense popularité malgré l'exclusion farouche des femmes... Paradoxalement, le culte de ce dieu perse, donc ennemi, avait fini par devenir le culte oriental le plus populaire à Rome, devançant même celui de l'égyptienne Isis, jusqu'à l'avènement de Constantin et la reconnaissance du christianisme comme religion d'État. Durant les trois siècles où ces deux religions coexistèrent, les emprunts opérés par le christianisme furent extrêmement nombreux, et aujourd'hui très symboliques : ainsi, la fête iranienne de Shab-e Yalda, toujours célébrée le 21 décembre lors du solstice d'hiver, est considéré comme le jour de naissance de Mithra. Car cette veillée, observée lors de la nuit la plus longue de l'année,

marque surtout l'attente de la victoire de la lumière sur les ténèbres, puisque dès le lendemain les journées commencent à être plus longues. L'enfant-Lumière, Mithra, est alors nommé *Sol Invictus*, le Soleil invaincu... En le décalant de quatre jours, l'Église catholique fera très logiquement de ce moment particulier dans l'année le jour de naissance du Christ et la fête de Noël.

Autre point commun, le dimanche, jour du soleil pour les mithraïstes, qui fut conservé comme le jour du Seigneur et du repos. Au culte de Mithra fut associée une autre divinité iranienne pré-zoroastrienne, sa mère ou parèdre Anahita. Déesse des eaux et de la fécondité, elle devint progressivement une déesse guerrière dans la Perse hellénisée, et plus encore sous les Sassanides qui lui consacraient des têtes d'ennemis vaincus ; une sorte d'Athéna, vierge à la fois guerrière et associée à la fécondité, dont le nom signifie « l'Immaculée ». Difficile de ne pas voir dans les différents attributs de la Vierge Marie, mère de Jésus, les traits d'Anahita, comme ceux d'Isis et de Cybèle par ailleurs !

Abordons enfin un autre courant de pensée, né du zoroastrisme, même s'il s'en éloignera radicalement sur les principes fondamentaux : le manichéisme. Cette doctrine fut initiée au III^e siècle apr. J.-C., sous le règne du roi sassanide Shapûr I^{er}, par Mani, qui se disait descendant de Zarāthoustrā, de Bouddha et même de Jésus, et dépositaire de tous leurs enseignements : « Comme un fleuve se joint à un autre fleuve pour former un courant puissant, ainsi se sont joints les vieux livres dans mes écritures et ils ont formé une grande sagesse telle qu'il n'y en a pas eu dans les générations précédentes⁸. » La synthèse de Mani prit néanmoins un chemin radicalement différent et original. Résolument rationaliste et prônant la connaissance comme seul moyen de trouver la Vérité et d'atteindre le salut, elle est également très pessimiste, s'éloignant totalement de la joie zoroastrienne. Le manichéisme reprend l'opposition mazdéenne des deux principes qui se disputent l'univers, le Bien et le Mal, la Lumière et les Ténèbres – et c'est le sens que l'on a retenu jusqu'à aujourd'hui du mot « manichéen » –, mais celle-ci s'accomplit dans un monde par essence mauvais, créé à partir d'une matière démoniaque. La vie humaine n'y est que souffrance, et tout le but de l'existence est d'en sortir à tout prix et de refuser tout acte qui renforcera l'emprise de la matière ; ainsi, procréer, bâtir, semer, récolter. Le manichéisme

possède lui aussi son eschatologie, puisqu'à la fin des temps, lors de la victoire des hommes sur la matière, le Jugement Dernier aura lieu devant le Christ, la terre s'embrasera en consumant les damnés et les élus seront réunis à la Lumière originelle.

On reconnaît bien là à la fois les principes zoroastriens, bouddhistes et chrétiens, et le manichéisme se rapproche aussi fortement du christianisme par son aspect universaliste et missionnaire. De son vivant, Mani parcourut et prêcha dans tout l'Empire perse, dépêcha des missionnaires bien au-delà de ses frontières et organisa même une forme d'Église. Ces missions furent particulièrement fécondes puisqu'on trouvait dès le III^e siècle des communautés manichéennes dans tout le bassin méditerranéen, jusqu'à Rome et jusqu'à Carthage – patrie de saint Augustin qui, on l'a dit, fut manichéen un peu moins d'une dizaine d'années, de 375 à 382. À Rome, le manichéisme constitua une « secte » si puissante que Dioclétien en 297 et Théodose le Grand un siècle plus tard décidèrent de le réprimer.

Constituant un rival potentiel du zoroastrisme, Mani perdit la protection des rois sassanides à la mort de Shapûr I^{er}, et mourut en martyr. Ses adeptes furent pourchassés durant de longs siècles, et à ce titre, en France, la terrible répression que subirent « albigeois » et cathares est encore présente dans toutes les mémoires.

Influences sur la pensée occidentale

Le chercheur Khosro Kazai Pardis le souligne : à l'époque de la naissance du zoroastrisme, les Perses « administraient les affaires du monde ». Leur empire s'étendait de la Grèce à l'Inde, et la pensée de Zarāthoustrā fascinait en son sein et au-delà. Les Grecs en particulier le considéraient comme le « garant du vrai savoir » et se réclamaient volontiers de lui ou revendiquaient son patronage : ainsi Pythagore, qui affirmait avoir été son élève, ou Aristote, qui rappelait que son maître Platon tenait de lui toutes ses connaissances. Le même Aristote fut le premier à avancer une date de naissance pour le Perse, la situant six mille ans avant son époque... tandis que Plutarque la situait de son côté cinq mille ans avant la guerre de Troie ! Durant toute l'Antiquité et parmi tout ce que le bassin méditerranéen comptait en intellectuels, Zarāthoustrā continua à jouir d'une renommée sans faille, devenant

père de toutes les sciences, gardien de tous les savoirs, notamment les plus occultes, comme l'alchimie ou l'astrologie !

Le Moyen Âge occidental et chrétien le condamna sévèrement, en raison de son dualisme supposé, au même titre d'ailleurs que bon nombre de philosophes grecs. Malgré tout, son souvenir perdura, en Perse bien sûr, mais aussi dans l'Empire byzantin. Le célèbre Georges Gémistos Pléthon (1355-1452), l'un des penseurs les plus originaux de son temps, avait été initié à la philosophie de Zarāthoustrā par son maître. Ses ouvrages, *Précis des doctrines zoroastrienne et platonique*, *Opus Magnum* et *Les Lois*, placés sous le double patronage de Zarāthoustrā et de Platon, constituent un plaidoyer pour la création d'une religion néo-païenne, nourrie à la fois d'idées platoniciennes et zoroastriennes, pour remplacer les trois religions juive, chrétienne et musulmane, « engagées dans une guerre sans fin l'une contre l'autre [...] la seule solution pour sauver les futures générations sur cette terre⁹ ». Une pensée véritablement audacieuse et moderne...

À la Renaissance, la redécouverte des textes de l'Antiquité attira de nouveau le regard vers la Perse et sa culture. Machiavel cita en exemple, et à de nombreuses reprises, Cyrus le Grand (dans *Le Prince*, comme un chef d'État exemplaire et le modèle que se donnait Scipion ; dans les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, parce qu'il savait vaincre par la ruse ; enfin dans *L'Art de la guerre*, parce qu'il fut un grand chef de guerre qui sut se constituer une armée). Mais c'est le XVIII^e siècle qui constitue une période charnière dans la redécouverte de la philosophie de Zarāthoustrā. Dans l'Europe des Lumières notamment – est-ce un hasard ! – une véritable « mode » persane était alors en vogue. Un oncle de Jean-Jacques Rousseau s'en était allé mourir à Ispahan, tandis que Montesquieu choisissait de mettre sa critique politique et sociale dans la bouche de deux Persans en voyage en France à la fin du règne de Louis XIV et sous la Régence, dans *Les Lettres persanes*. Voltaire, de son côté, donna comme philosophie de référence à son *Zadig* la pensée de Zarāthoustrā, et Diderot cita l'*Avestā* dans son *Encyclopédie*. Même la musique s'en mêla : Jean-Baptiste Rameau composa en 1747 une tragédie lyrique intitulée *Zoroastre*, et bien sûr, le sage Sarastro opposé à la Reine de la Nuit dans *La Flûte enchantée* de Mozart est une évidente référence au prophète... et à la franc-maçonnerie, qui

voyait en Zarāthoustrā l'un des premiers dépositaires de ses principes humanistes.

C'est, comme on l'a vu, grâce aux travaux d'Anquetil-Duperron que l'*Avestā* commença à être étudié et diffusé en Europe, non sans certaines confusions. Le travail de traduction de l'orientaliste français fut néanmoins capital pour la philosophie européenne du xix^e siècle, puisqu'il influença Arthur Schopenhauer, et surtout Nietzsche après lui. Le célèbre philosophe allemand n'a jamais caché sa fascination pour l'orientalisme, qui irriguait le climat intellectuel de son époque. Nietzsche avait dix-sept ans lorsque Martin Haug poursuivit le travail d'Anquetil-Duperron et isola les *Gāthās* du reste de l'*Avestā*. À dater de cette époque, Nietzsche, qui ne choisit pas la carrière de philologue par hasard, fut fasciné par la Perse et par son antique sagesse qu'on redécouvrait alors. C'est dans *Le Gai Savoir* (1882) qu'il cite pour la première fois le nom de « Zarathoustra », adoptant volontairement le nom perse et non sa version grecque (Zoroastre), marquant ainsi son désir de retrouver la pensée originelle du prophète, débarrassée de ses commentaires chrétiens, et même grecs.

Nietzsche lut très certainement les *Gāthās*. Le style et le contenu d'*Ainsi parlait Zarathoustra* (1883-1885), son œuvre la plus célèbre et la plus controversée, ne laissent aucun doute sur ce sujet. Ce « roman » philosophique, écrit dans une langue très belle et inspirée, s'impose comme une transposition à l'époque moderne des chants poétiques de Zarāthoustrā, mais le message est évidemment un peu différent.

L'Iranien fut le premier, dans l'histoire des hommes, à concevoir les valeurs humaines comme des valeurs cosmiques. Et c'est précisément ce que lui reprocha Nietzsche, dans *Ecce Homo* : « On ne m'a pas demandé, on aurait dû me demander ce qui signifie précisément dans ma bouche, celle du premier immoraliste, le nom de Zarāthoustrā : car ce qui fait la singularité formidable de ce Persan dans l'histoire, c'est justement le contraire. Zarāthoustrā est le premier à avoir vu dans le combat du Bien et du Mal le vrai rouage du moteur des choses – la traduction de la morale en langage métaphysique, comme force, cause, fin en soi, est son œuvre à lui. Mais cette question apporterait au fond déjà la réponse. C'est Zarāthoustrā qui a créé la plus fatale des erreurs, la morale : par conséquent, il doit aussi être le premier à reconnaître cette erreur. »

Pour Nietzsche, le Zarāthoustrā historique était coupable d'un terrible crime, celui d'avoir inventé un dualisme moral. Malgré cette « faute » du Perse, l'Allemand ne pouvait pas rejeter une pensée existentielle basée sur la joie et l'action positive – le fond de sa propre pensée philosophique – comme le zoroastrisme. « Son » Zarāthoustrā devint donc le porte-parole de cette antique sagesse et des concepts nietzschéens, aussi célèbres qu'ils furent mal compris. S'il annonce « la mort de Dieu », du Dieu chrétien qui a inventé la notion de péché pour entraver l'humanité et la condamner au ressentiment et à la souffrance, son prophète annonce également le « Surhumain » qui, loin d'être le représentant de la race supérieure tant rêvée par les nazis, n'est autre que l'être humain, homme ou femme, capable de se penser « par-delà bien et mal », de dépasser les valeurs morales enseignées depuis deux mille ans, pour redevenir un être intimement lié à la Création. Lorsqu'il fait dire à son Zarāthoustrā, dans le prologue de son œuvre : « Blasphémer Dieu était jadis le pire des blasphèmes, mais Dieu est mort et avec lui ses blasphémateurs. Désormais, le crime le plus affreux, c'est blasphémer la Terre... », Nietzsche fait directement écho aux chants où le Zarāthoustrā historique exalte l'amour de la Terre et la nécessité pour chacun d'œuvrer à son bonheur. Dans cette optique, le Zarāthoustrā nietzschéen est aussi « celui qui enseigne le retour éternel », celui qui accepte tout ce qu'il y a de douloureux mais aussi de joyeux dans l'existence, éléments constitutifs de notre conscience qui reviendront et reviendront encore, et qui nous obligent à accepter notre destin, pour ainsi parvenir à un « acquiescement dionysiaque au monde ».

Le Zarāthoustrā né en Bactriane plusieurs siècles avant notre ère incarna en son temps, et pour l'humanité, une véritable révolution spirituelle, mais aussi l'apparition de valeurs morales. Le Zarāthoustrā de Nietzsche, à son tour, initia une révolution en abolissant ces mêmes valeurs et en appelant à leur dépassement. De la Perse antique à l'Allemagne de la fin du xix^e siècle, qu'il se trouve sur les hauts plateaux de l'Iran ou qu'il se fasse le porte-parole d'une philosophie existentialiste post-moderne, le prophète perse reste finalement, à travers les âges, l'incarnation du progrès spirituel de l'être humain. C'est bien la preuve que sa philosophie, vieille de plusieurs millénaires, n'a rien perdu de sa vitalité.

Un mot du zoroastrisme aujourd'hui

Bien qu'il ait conservé peu d'adeptes, le zoroastrisme est toujours vivant aujourd'hui, alors qu'il faillit disparaître sous le coup de l'invasion arabe. On se souvient que les prêtres zoroastriens ne consignaient aucun de leurs textes sacrés par écrit avant les Sassanides. Zoroastrisme, manichéisme, mazdakisme et même bouddhisme, pour les Arabes toutes ces religions et pensées étaient cataloguées comme « zoroastriennes ». En outre, pour eux, les Perses zoroastriens étaient des « adorateurs du feu », donc des idolâtres. Le célèbre historien andalou Ibn Khaldun raconte que le deuxième calife Omar fit brûler tous leurs écrits sacrés, et ordonna des répressions sanglantes à leur encontre. Pour échapper à une destruction totale, les zoroastriens réussirent à faire passer leur religion pour une « religion du Livre »¹⁰ : Ahurā Mazdā était bien un Dieu unique, Zarāthoustrā un prophète et l'*Avestā* un texte sacré ! Pendant les « deux siècles de silence », il ne restait guère plus que quelques copies de l'*Avestā*. Mais dans les montagnes du Khorāssān, dans les antiques domaines des grandes familles parthes, on restait attaché à l'ancienne religion perse comme un symbole revendiqué d'indépendance face aux Arabes et à l'islam. Certains de ces Iraniens qui refusaient le nouvel ordre établi préférèrent l'exil à la soumission, et ils trouvèrent finalement refuge en Inde. L'aventure des Parsis fut à maintes reprises comparée à celle des puritains du *Mayflower* au XVII^e siècle, et leurs *success stories* économiques et sociales se ressemblent effectivement beaucoup. Indéniablement, les grandes qualités des Parsis pour le commerce et l'industrie contribuèrent à faire d'eux les artisans du développement et de la richesse de Bombay – l'entreprise Tata fut d'ailleurs fondée par une famille parsie – et leur zoroastrisme ancestral, où la réussite est louée comme une action positive et recommandée pour rendre grâce à Ahurā Mazdā, y est largement pour quelque chose. Liée à Dieu et aux forces célestes, tout en étant farouchement de ce monde, la philosophie de Zarāthoustrā est un puissant équilibre qui n'est pas sans rappeler certains aspects du protestantisme, et qui a nourri la vitalité et l'instinct de survie de ses adeptes.

Aujourd'hui, les Parsis sont entre cent dix et cent vingt mille de par le monde, soixante-dix mille en Inde autour de Bombay, six mille cinq cents aux États-Unis, quatre mille cinq cents au Canada, quatre mille en Grande-Bretagne et trois mille au Pakistan¹¹. Plus étonnant encore, en Iran même, un mouvement dit « néo-zoroastrien » fait depuis trente ans des adeptes toujours plus nombreux. Déçus par la Révolution islamique, par l'islam lui-même, de plus en plus de jeunes en

particulier s'en détournent pour retourner à la religion préislamique de leurs ancêtres perses¹². L'interdiction absolue de renier l'islam sous peine de mort obligeant à l'exil, on trouve ces néo-zoroastriens en Turquie ou dans le monde occidental, où ils seraient, selon certains chiffres, près de douze millions. Bien sûr, la philosophie joyeuse de Zarāthoustrā s'est considérablement simplifiée depuis la haute Antiquité : le feu n'a plus qu'une valeur symbolique, les deux rituels d'importance restent la conversion et le mariage, et la façon de prier est totalement libre. Mais comment ne pas être séduit par une pensée existentielle où tout moment de joie, toute fête est en soi une prière et une action de grâce, et où la liberté de conscience est sacrée ?

LES MYSTIQUES DE L'ISLAM : LA SAGESSE DE L'ANTIQUE PERSE À LA LUMIÈRE DU SOUFISME

Le zoroastrisme connut d'abord avec l'islam une relation au mieux ambiguë, au pire conflictuelle. Mais il était naïf de penser qu'en se convertissant à l'islam, les Iraniens allaient abandonner la culture dans laquelle ils avaient baigné durant des siècles, et qui les avaient forcément influencés. On trouve donc dans l'islam quelques éléments de l'ancienne religion perse : la doctrine des anges, personnifiant des idées ou des concepts ; l'usage d'un langage mythique ; le Pont de l'Estimation zoroastrien trouve aussi son équivalent dans le pont de Sirat, qui surplombe l'enfer et mène le défunt au jardin des Délices. Au sein du sunnisme, on trouve peu de références mazdéennes. Mais il en va tout autrement dans l'islam chiite iranien, qui en se mêlant aux déterminants majeurs de la culture antique iranienne – à commencer par la conservation d'un clergé, ce qui n'a rien de musulman – devint une religion originale. Dans ce syncrétisme, la pensée religieuse de Zarāthoustrā tient évidemment toute sa place.

Le soufisme

La mystique islamique, et plus encore iranienne, naquit avec le soufisme, ce mouvement né en réaction au luxe et à la dépravation des cours omeyyades et abbassides, peu conformes à la simplicité des premiers musulmans. L'ascétisme prôné par les soufis leur valut leur nom, puisque du mot arabe *suf*, « laine », dont les ascètes se vêtaient,

on forma le mot *tasawwuf* pour les désigner. D'une vie faite de solitude et de mortifications, les soufis passèrent progressivement à la méditation et à une recherche mystique, au cœur de laquelle l'amour de Dieu tenait une place centrale.

Sans surprise, la plupart, si ce n'est la totalité des mystiques soufis, connurent le martyre et furent condamnés comme hérétiques et apostats par les tenants de l'orthodoxie musulmane. C'est d'ailleurs encore le cas aujourd'hui, comme l'a prouvé l'attentat contre la mosquée soufie de Bir al-Abed, dans le Sinaï égyptien, le 24 novembre 2017, perpétré par des djihadistes de Daech.

Pourtant, le soufisme constitue au sein de l'islam un courant de pensée extrêmement fort, et en fait indéniablement partie. Aucun soufi ne reniait ni le Coran, ni Mohammed. Mais à la différence des tenants de l'islam littéral, ils osaient placer l'amour au-dessus de la loi, et l'amour de Dieu comme seul but du croyant. Pour les soufis, le Coran comporte deux sens, l'un exotérique, ou littéral, l'autre ésotérique, ou caché. C'est ce sens qu'il convient de trouver, si l'on veut réellement comprendre les mystères divins.

Apparu rapidement après la fin de l'expansion arabe, le soufisme se répandit rapidement dans tout le monde musulman, et en particulier dans l'est de l'Iran, dans le Khorāssān, en Bactriane, en Sogdiane... Les mêmes régions où était né le zoroastrisme bien des siècles plus tôt, et qui y conservaient encore des adeptes. Est-ce une coïncidence ? Peut-être... et peut-être pas. Le soufisme reçut également la double influence de l'hindouisme et du bouddhisme tout proches. En l'espace de deux siècles, entre 700 et 950, les historiens comptent une trentaine de grands maîtres soufis, dont la moitié étaient iraniens¹³. Ce fut d'ailleurs un soufi originaire du Khorāssān, Abu Saïd (967-1049), qui fut le premier mystique à écrire en persan.

Sohrawardî et la résurrection de la sagesse de Zarāthoustrā

Parmi les œuvres des maîtres soufis iraniens, celle de Shihab Al-Dîn Sohrawardî (1155-1191) se distingue nettement comme « l'œuvre d'une vie », pour reprendre l'expression de l'iraniste Henry Corbin¹⁴. L'histoire de ce philosophe islamique, perse de surcroît, est d'autant plus fascinante qu'il apparut à une époque où l'islam s'était largement implanté en Iran, et qu'il proposa une mystique se réclamant à la fois

de Platon et de Zarāthoustrā, trois siècles avant le byzantin Gémiste Pléthon déjà cité. Avicenne avant lui avait voulu créer une philosophie orientale, mais selon Sohrawardī, son projet échoua tout simplement parce qu'il lui manquait une fondation essentielle, l'antique sagesse perse de Zarāthoustrā dont il n'avait pas connaissance. C'est à la suite d'une illumination qui lui en révéla le sens et les sources que Sohrawardī entreprit le grand dessein de la « ressusciter ». L'école philosophique persane *Ishrāqi*, littéralement « l'illumination matinale » ou « lever du soleil », fut sa création, qu'il plaça sous le patronage de « l'Imām de la sagesse, notre maître Platon¹⁵ ».

Particulièrement prolifique, il écrivit près d'une cinquantaine d'ouvrages, mais son chef-d'œuvre reste son *Livre de la Théosophie orientale*, qui recèle toute sa pensée. Issu de ses méditations, de ses longs voyages à pied sur les routes de l'Iran, de toutes ses rencontres et de ses connaissances, ce traité ne ressuscite pas le dualisme zoroastrien. Il sauvegarde en revanche la primauté de la lumière, et toute la théosophie¹⁶ qui y est reliée, la « lumière de Gloire » et l'angélogie. Et, originalité supplémentaire, il associe à la sagesse de l'*Avestā* la tradition des anciens héros de la Perse, qu'il avait découverts avec le *Shāh-Nāmeh* de Firdousi. Si l'œuvre de Soharwardī est particulièrement belle, complexe certes mais attachante, c'est que le maître soufi « a, pour le soutenir, le sentiment d'appartenir à une famille spirituelle dispersée à travers les espaces terrestres, mais qu'un lien invisible et irrémisible rend aussi solidaires que les rameaux d'un grand arbre¹⁷ ».

Malheureusement pour lui, la ferveur de Sohrawardī et l'originalité de sa pensée ne pouvaient que le mettre en grand danger face aux « docteurs de la Loi », sa passion frappant ses plus proches amis et disciples : « De quel feu, de quel éclat d'aurore brille ce jeune homme ! Je n'ai jamais de ma vie rencontré personne qui lui ressemble. Mais je redoute pour lui l'excès même de sa fougue, son peu de prudence à se garder. Je redoute que cela ne devienne la cause de sa perte », disait de lui son disciple Fakhroddīn Mardīnī¹⁸. Ce mauvais pressentiment se révéla juste. Parti vivre et étudier à Alep, Sohrawardī devint l'ami du gouverneur, Al-Malik al-Zāhir, qui n'était autre que le fils de Saladin, le fameux Saladin paré de toutes les vertus chevaleresques par les historiens occidentaux des Croisades. Mais on sait en Orient que la réalité du personnage est plus complexe...

Particulièrement hermétique à la mystique musulmane et à l'innovation de l'ami de son fils, qui fit tout ce qu'il put pour le sauver, Saladin ordonna son exécution à l'âge de trente-six ans, après que les oulémas l'eurent condamné comme *takfir*, infidèle à l'islam. Malgré tout, son influence sur la pensée chiite fut incontestable durant huit siècles, et c'est grâce à ses écrits que l'islam iranien accepta dans son identité tout l'héritage de Zarāthoustrā. Le dernier shah d'Iran, Mohammad Reza Pahlavi (1919-1980), envisagea même de faire de sa pensée la nouvelle religion de l'Iran.

Rûmî, Saadî et Hafez de Chiraz, poètes mystiques

L'amour tient, chez les soufis, une place centrale. Ce n'est donc pas un hasard si les Iraniens trouvèrent dans la poésie le plus noble véhicule pour l'exprimer et le célébrer. Nous ne pouvions pas évoquer le mysticisme iranien sans citer l'un de ses plus grands saints, et l'un de ses plus grands poètes.

Djalâl ad-Dîn Rûmî (1207-1273) reste le mystique soufi le plus célèbre en Occident, véritablement un homme de lumière. Né à Balkh, dans le Khorâssân, il est mort à Konya, en Turquie, où se trouve toujours son tombeau et qui lui vaut d'être considéré comme turc par le pays de sa dernière demeure... Mais l'œuvre de Rûmî à elle seule témoigne de sa profonde iranité, puisqu'il l'écrivit intégralement en persan ! Tout dans la vie de Rûmî tient du merveilleux, ou du très noble. Par sa mère, il descendait d'Ali. Devenu théologien après des études à Alep et Damas, il revint enseigner à Konya, où sa famille s'était établie. Sa rencontre avec son propre maître spirituel, Shams ed-Dîn Tabrîzî (1185-1248), tint pour lui du miracle, puisque ce voyageur et maître soufi iranien incarnait ce modèle tant attendu, celui qui lui permettrait d'aller plus loin dans la voie du soufisme. Si la nature exacte de leur relation a été longtemps débattue, l'influence de Tabrîzî, en seize mois seulement, sur sa pratique religieuse, l'approfondissement de sa dévotion pour s'unir à Dieu et sa poésie est indéniable. Grâce à son maître, Rûmî parvint à unir l'approche mystique qu'il hérita de lui à l'amour instinctif des soufis pour leur Dieu, et à la loi de l'islam sunnite. Désespéré après l'assassinat de son maître à Damas – peut-être par l'un des propres disciples de Rûmî –, le poète lui dédia un recueil de *ghazals*, le *Diwan-e Shams-e Tabrizi*. Mais même la poésie ne suffit pas à le consoler d'avoir perdu son

maître. On dit que Rûmî institua alors le fameux *sama*, la danse par laquelle le derviche mime, par ses cercles, les mouvements de l'univers et tend à s'unir au divin par l'émotion et l'ivresse de ses gestes. L'union avec le maître spirituel devint alors intérieure, et non plus extérieure, et par là même impérissable, et la danse agit comme une consolation pour le cœur et l'âme.

Rûmî laissa bien sûr d'autres œuvres à la postérité, ainsi son *Mathnawî*, un poème moral et mystique en six volumes de près de cinquante mille distiques, considéré comme le « Coran persan » par certains érudits. Ou encore *Le Livre du dedans*, son principal traité en prose, où il mélange savamment fables inspirées d'Esope, propos du Prophète, versets coraniques à ses propres rêveries et méditations, pour inspirer tous ceux qui souhaitent partir à la découverte de la nature spirituelle de l'être humain et du sens profond des choses.

Pour diffuser les enseignements de son père, le fils de Rûmî fonda l'ordre Mevelvi, plus connu en Occident sous le nom de « derviches tourneurs ». Preuve de son importance pour le patrimoine immatériel de l'humanité, l'Unesco dédia au poète, reconnu comme un saint soufi en Iran, l'année 2007 pour célébrer les huit cents ans de sa naissance. Aujourd'hui, l'influence de Rûmî dans le monde est toujours aussi grande, et touche même les *people*, puisque Madonna et le chanteur Chris Cornell s'y réfèrent volontiers. Rien de bien surprenant, le très estimé *The New Yorker* affirmant même qu'il serait « souvent décrit comme le poète le plus vendeur aux États-Unis¹⁹ »...

Mosleh-od-Dîn Saadî (vers 1210-1291 ou 1292) constitue, avec Firdousi et Hafez, la trinité des plus grands poètes de l'Iran. Après une jeunesse marquée par la pauvreté, ce futur mystique part étudier en Syrie, à Bagdad et dans le Hedjaz. Les invasions mongoles qui dévastent alors la Perse le tiennent longtemps éloigné de Chiraz, sa ville natale, et l'amènent à poursuivre ses pérégrinations, de Jérusalem jusqu'à l'Inde. Ces voyages aux conditions parfois difficiles, dans les déserts et au contact de bandits ou de caravaniers, et même dans les geôles des Croisés qui l'avaient capturé à Acre, furent pour Saadî des expériences aussi fondatrices que les années qu'il passa sur les bancs des universités arabes. De retour à Chiraz au milieu du siècle, il y composa les œuvres qui l'ont rendu immortel : le *Boustan* (« Le Verger »), écrit en prose, et le *Golestan* (« Le Jardin de roses »), qui mêle à la fois prose et vers. Ces deux recueils sont composées

d'anecdotes et de contes moraux que l'on rapproche parfois de la structure des *Mille et Une Nuits*. Qu'il soit lyrique et délicat dans le *Golestan*, ou éloquent dans l'écriture de ses proverbes et aphorismes dans le *Boustan*, le style de Saadî est reconnu pour être d'une finesse inégalée, en particulier dans l'écriture des *ghazals*. Son approche mystique de la compréhension des êtres et des choses, son regard souvent mélancolique sur la nature humaine et la manifestation de l'amour le rattachent aux soufis, qui se réfèrent volontiers à son œuvre dans leurs enseignements. La renommée de Saadî dans le monde est telle qu'un de ses poèmes traduit en anglais²⁰ orne l'entrée de l'immeuble de l'Organisation des Nations unies à New York :

*Les êtres humains [les enfants d'Adam] sont les parties d'un corps,
Ils sont issus de la même essence,
Lorsqu'une de ces parties est atteinte et souffre,
Les autres ne peuvent trouver ni la paix ni le calme,
Si la misère des autres te laisse indifférent,
Et sans la moindre peine ! Alors :
Il est impensable de t'appeler un être humain.*

Les deux premiers vers de ce poème furent d'ailleurs cités par Barack Obama le 20 mars 2009, soit deux mois après son investiture comme président des États-Unis, lors d'un discours à l'attention des Iraniens pour la fête de Norouz.

Saadî finit sa vie à Chiraz et est enterré dans les jardins de Delgosha, célèbres depuis la dynastie safavide pour leur beauté et la profusion de leurs arbres fruitiers.

Dans ce même jardin de Delgosha, Tamerlan (1336-1405), chef de guerre timouride (aujourd'hui, nous dirions ouzbek), aussi célèbre que Gengis Khan pour sa cruauté, aurait rencontré le poète Hafez récitant le Coran à l'envers. La légende dit que c'est pour cette raison que le conquérant épargna la ville natale du poète, Chiraz.

Hafez (vers 1326-1389), qui y naquit et y mourut après y avoir passé toute sa vie, est sans nul doute le plus grand poète lyrique persan. Son nom n'est ignoré de personne en Iran, et il n'est pas exagéré de dire que chaque maison iranienne contient un exemplaire de ses œuvres. Mais sa renommée dépasse largement les frontières de son pays natal. Les Indiens, les Afghans, la plupart des peuples d'Asie

centrale et même les Turcs le vénèrent encore aujourd’hui. En Europe, tout comme Saadî, il inspira les romantiques, de Goethe avec son *Divan occidental-oriental* (1819), à Victor Hugo dans *Les Orientales* (1829) et Théophile Gautier dans *Émaux et Camées* (1852).

Son mausolée, conservé à Chiraz au cœur d’un magnifique jardin persan, est un lieu de pèlerinage pour tous, amoureux de la poésie comme croyants, ou simplement Iraniens fiers de cet illustre artiste et mystique.

Aujourd’hui encore, en Iran, l’œuvre de Hafez, le « Cher Divan », est utilisée comme moyen de divination : après avoir invoqué l’âme du poète, on ouvre ses œuvres au hasard, et le *ghazal* ainsi choisi permet de répondre à la question posée.

La complexité de sa poésie, et la compréhension de l’agencement entre les idées et la musicalité de ses vers sont telles qu’on enseigne même l’« hafezologie ». Hafez était-il seulement un poète, ou un mystique ? Sans doute les deux... Le personnage lui-même est complexe. Doté d’une solide culture religieuse et même théologien, il avait cependant les oulémas en horreur et se qualifiait volontiers de libertin, de buveur, et rejettait violemment toute forme d’ascétisme. Mais cet amour de la joie ne nous rappelle-t-il pas quelque chose de l’ancienne Perse ? Lorsqu’il évoque le « Cabaret des Mages », Hafez ne se réfère-t-il pas à l’assemblée des mystiques qui recherchent la connaissance en dehors de l’observance des règles religieuses, et évidemment aux zoroastriens ? L’harmonie et le charme qui se dégagent de ses poèmes, profondément symboliques, qui chantent encore et toujours l’amour, le vin, le désir, la fugacité de l’existence, s’accompagnent d’images si évocatrices et riches que chacun peut les comprendre selon sa sensibilité. Une telle beauté ne peut être que mystique puisque, comme il l’écrivit lui-même, « c’est Dieu qui dispense le don de plaisir et la grâce du verbe²¹ ».

^{1.} Situer l’existence de Zarāthoustrā dans le temps fait l’objet d’âpres débats. Le chercheur Khosro Khazai Pardis a dénombré pas moins de soixante et onze dates différentes suggérées dans toute la littérature consacrée à ce sujet !

^{2.} Voir [chapitre 1](#).

^{3.} Chant XVI, 13.

^{4.} J.-P. Roux, *Histoire de l’Iran et des Iraniens*, op. cit. Citation de René Berthelot : *La Pensée de l’Asie et l’Astrobiologie*, Payot, 1938.

^{5.} Franz Cumont, *Textes et Monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra* (Lamertin, Bruxelles, 1896), cité par Khosro Khazai Pardis, in *Les Gāthās. Le livre sublime de*

Zarāthoustrā, Albin Michel, 2011.

6. Robert Turcan, « Sous les rocs de l'antre persique », in *Les Cultes orientaux dans le monde romain*, Les Belles Lettres, 1989.

7. L'église de Saint-Clément-du-Latran, à Rome, est célèbre pour avoir été bâtie sur un ancien *mithraeum*.

8. J.-P. Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens*, *op. cit.*

9. Khosro Khazai Pardis, *Les Gāthās*, *op. cit.*

10. Théoriquement, seuls le judaïsme et le christianisme pouvaient être concernés, en raison de caractéristiques et de prophètes communs avec l'islam.

11. Chiffres : Khosro Khazai Pardis, in *Les Gāthās*, *op. cit.*

12. On trouve de très riches sites Internet traitant de ce zoroastrisme modernisé, ainsi le Centre européen d'études zoroastriennes (www.gatha.org), son homologue américain (www.californiazoroastriancenter.org) et bien sûr de nombreux sites en persan sur le sujet.

13. J.-P. Roux, *Histoire de l'Iran et des Iraniens*, *op. cit.*

14. Dans sa vaste étude de l'islam iranien, Henry Corbin consacre un volume entier à Sohrawardî et aux platoniciens de Perse.

15. Il est du reste connu depuis lors en Iran comme *shaykh al-Ishrāq*, « maître de l'illumination ».

16. Le terme « théosophie » désigne la sagesse du divin, et plus largement les tentatives de l'homme pour essayer d'en comprendre les mystères.

17. H. Corbin, *En Islam iranien*, t. II : *Soharwardî et les Platoniciens de Perse*, Gallimard, coll. « Tel », 1991, p. 35.

18. *Ibid.*

19. Rozina Ali, « The Erasure of Islam from the Poetry of Rumi », *The New Yorker*, 5 janvier 2017.

20. Traduction du professeur Iraj Bashiri, spécialiste américain des études iraniennes.

21. Hafez, « Le Palais du Désir », *Anthologie de la poésie persane*, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Orient ».

VERS UN NOUVEL ÂGE D'OR CULTUREL ?

Certaines sociétés sont plus fragiles que d'autres, et leur fragilité dépend grandement de la perception qu'elles ont d'elles-mêmes. Les Iraniens, bien que plusieurs fois envahis, ne se sont jamais perçus comme des victimes. Ils ont toujours été fiers de ce qu'ils ont été, de ce dont ils ont hérité, de ce qu'ils sont. Quelle que soit la fureur de leurs ennemis, cette fierté et cet attachement profond au passé furent très certainement leur bouclier le plus efficace contre l'anéantissement.

Bien que la plupart des Iraniens soient très attachés à leur culture ancestrale, ils sont encore trop peu nombreux à la défendre. Aujourd'hui, de nombreux peuples de l'ancien monde iranien s'approprient les grandes personnalités qui ont fait la Perse, de Babak Khorramdin à Rûmî, en passant même par Zarâthoustrâ !

Pourtant, la capacité de l'Iran à être porteur de progrès, voire de révolution – si l'on ôte à ce mot toutes les connotations négatives qui peuvent l'entourer – n'est pas éteinte, loin de là. Comme cela fut le cas à maintes reprises au cours de sa longue histoire, la crise dont il sort lentement lui aura permis de puiser en lui-même, dans son passé et son identité, des ressources insoupçonnées pour se régénérer. Après quarante ans d'isolement économique et géopolitique, il revient enfin sur le devant de la scène internationale, et le monde découvre alors un pays jeune, dynamique, entreprenant, ouvert au tourisme et au commerce, bouillant d'effervescence culturelle et scientifique. S'il sait tirer profit de son passé et du présent, l'Iran peut incarner l'une des forces de l'avenir.

LES LEÇONS DU PASSÉ

Du bref aperçu que nous avons donné de la culture iranienne, que retient-on ? D'abord, l'extraordinaire force de caractère de ce peuple unique en son genre, qui a su tirer profit des pires moments de son histoire. Cette force lui a permis de survivre, mais aussi de syncrétiser sa propre culture avec celle apportée par les envahisseurs, donnant ainsi naissance à une société enrichie d'éléments et de stimulations intellectuelles nouvelles. En Iran, brassage culturel et sauvegarde des traditions atteignirent très tôt dans l'histoire un point d'équilibre rarement égalé.

À l'époque de la mondialisation et de la circulation des personnes, des savoirs, des technologies, compter de telles capacités dans son code génétique constitue une force incroyable. Dans un monde où la singularité disparaît peu à peu, les Iraniens doivent se rappeler que ce qui leur permit de survivre en tant que peuple depuis vingt-cinq siècles fut justement l'attachement à leur identité. Abbas Kowsari, photojournaliste devenu artiste pour montrer la face réelle et débarrassée des clichés de l'Iran, témoigne avec une certaine amertume : « Tout a tendance à s'uniformiser dans le monde, les spécificités culturelles disparaissent. En Iran, il y avait autrefois des bains publics, il n'y en a quasiment plus. Il y avait une culture de la maison, maintenant tout le monde veut des appartements¹. » S'il faut bien évidemment prendre le virage de la modernité, ce que les Iraniens aspirent à faire de toutes leurs forces, il leur reste des traces de leur passé, qu'il soit de pierre ou littéraire. Peut-on se séparer de ce qui, fondamentalement, vous constitue depuis des millénaires, même inconsciemment ? Aux Iraniens d'aujourd'hui d'apprendre à relire ces témoignages du passé pour y trouver les réponses aux questions d'aujourd'hui.

Au Moyen Âge, l'âge d'or de la civilisation musulmane, qui fut essentiellement persan, a largement démontré la capacité de l'Iran à être à la pointe du progrès dans les sciences, les arts, et la théologie. Le pays est marqué par son identité chiite, et cette caractéristique le porte à être définitivement à part dans le monde musulman. Des siècles de réflexion théologique et intellectuelle y ont produit de puissantes synthèses religieuses. Depuis Sohrawardî, l'islam chiite

accepte comme source secondaire la pensée zoroastrienne. Le refus, qui lui est essentiellement propre, du dogmatisme, et la possibilité laissée au libre arbitre de se manifester l'autorisent à rouvrir la porte à l'*ijtihâd*².

Le Coran est un texte prophétique certes, mais aussi juridique. Il compile les éléments constitutifs de la Loi coranique. Toute réflexion, toute pensée critique menée à partir de ces textes pour l'adapter aux contextes du présent constitue donc une réflexion juridico-religieuse. Or, l'*ijtihâd*, cet « effort de réflexion » ou exégèse, s'est arrêté au sein du sunnisme précisément depuis la fin de l'âge d'or persan, entre le IX^e et le XII^e siècles. Les courants normatifs au sein de l'islam, que combattirent tant les philosophes musulmans péripatéticiens et néo-platoniciens, jusqu'aux soufis, l'emportèrent alors, tandis qu'au même moment, en Occident, les prémisses de la Renaissance se faisaient sentir, avec la redécouverte des philosophes grecs par l'entremise des penseurs musulmans... pour la plupart persans.

Le monde musulman sunnite commença alors son involution, remplaçant l'*ijtihâd* par le *djihâd*³... Mais ce ne fut pas le cas du monde chiite. Au sein de celui-ci, l'exégèse est non seulement permise, mais n'a jamais cessé. Originellement né comme une controverse politico-religieuse au cœur de l'islam arabe, le chiisme duodécimain a lié son destin à celui de l'Iran, et s'étendit également à ses voisins, Turcs azéris ou Arabes irakiens, constituant un nouveau « Grand Iran ». Il forme au sein du monde musulman une alternative : ce fut, pendant longtemps, une alternative au pouvoir ottoman sunnite, qui s'appuyait sur la faculté théologique d'Al-Azhar au Caire. Aujourd'hui, il incarne encore une alternative à l'hégémonie wahhabite nourrie par l'Arabie Saoudite, qui empoisonne le monde musulman, de la Guinée à l'Indonésie, et le monde tout court.

Plus encore aujourd'hui qu'hier, ces deux pôles diamétralement opposés sur la question de la pensée et de l'émancipation s'affrontent. Mais l'identité iranienne a été capable, une fois encore, de permettre l'irruption de la modernité au sein du monde musulman. La République islamique constitue une originalité politique, une théocratie fonctionnant avec des institutions en partie démocratiques. Grâce à elle, le chiisme a trouvé son expression politique, mais le projet théocratique de l'imâm Khomeini, après quarante ans d'application, a largement déçu le peuple iranien, qui s'est recréé une

sphère privée clandestine et aspire à la libéralisation des mœurs, à une ouverture au monde... occidental. Ces aspirations, le pouvoir théocratique ne peut plus les ignorer.

Comme les philosophes persans de l'âge d'or ont introduit dans la pensée iranienne des éléments de la pensée occidentale par la philosophie grecque, aujourd'hui le pouvoir chiite iranien peut de nouveau se tourner vers l'Occident pour faire entrer l'identité iranienne dans la postmodernité. Il y eut d'ailleurs plus de traduction de Kant en persan ces dernières années que dans n'importe quelle autre langue⁴. L'Iran fut le premier pays du monde musulman à tenter l'expérience de l'Islam politique. Il sera donc forcément le premier à entamer sa mue. Depuis quarante ans, le chiisme iranien a dû se moderniser face à la désaffection d'une partie de ses fidèles. Les jeunes se tournent de plus en plus vers des pensées anciennes : vers le zoroastrisme qui, comme on l'a dit, convertit chaque année des milliers de personnes, et permet même aux jeunes actifs d'émigrer facilement vers les États-Unis, en raison de leur statut de « minorités » et non de musulmans ; vers le soufisme, remis au goût du jour par des prédicateurs qui commentent Rûmî et rencontrent un énorme succès auprès de ceux que le pouvoir et la corruption de certains membres du clergé ont dégoûté de l'islam classique. Ces aspirations à d'autres modes de pensée spirituelle démontrent la soif de changement des Iraniens, tout comme leur attachement à l'identité ancestrale de l'Iran. Les récentes manifestations au début de l'année 2018 le prouvent. À bien des égards, l'Iran apparaît une fois encore comme le lieu d'expérimentation où modernité et tradition peuvent s'équilibrer et coexister, servant ainsi de modèle au reste du monde musulman.

L'IRAN, « LABORATOIRE DE LA MODERNITÉ » DU PROCHE-ORIENT

Après quarante ans d'immobilisme économique, l'Iran est comme un géant endormi qui s'éveille enfin. La signature de l'accord de Vienne sur le nucléaire en juillet 2015 ressemble à un nouveau Sésame, une porte ouvrant sur un monde bouillonnant d'énergie, dont on ignore presque tout mais qui recèle pourtant en son sein d'énormes potentialités. En juin 2016, le rapport du McKinsey Global Institute

évoquait « d'énormes perspectives » de croissance pour le pays. Le cabinet de conseil prédisait ainsi une augmentation du PIB de 1 000 milliards de dollars et la création de neuf millions d'emplois d'ici 2035⁵.

Dans ce pays grand comme trois fois la France, ce sont encore une fois ses habitants, dont deux sur trois ont moins de quarante ans, qui sont les acteurs de sa résurrection.

Nulle part ailleurs au Moyen-Orient, on ne trouve une ferveur intellectuelle et un dynamisme entrepreneurial semblable à ce que connaît l'Iran. Avec un taux d'alphabétisation qui approche les 98 % et rivalise avec celui des pays occidentaux, l'Iran est sans aucun doute le pays le plus lettré du monde musulman. Son enseignement supérieur est jeune et très féminin. Sous la présidence de Mahmoud Ahmadinejad (2005-2013), le nombre d'étudiants avait doublé pour atteindre quatre millions de personnes, dont la moitié était des femmes, et le nombre de docteurs et de doctorants est passé de moins de vingt mille à plus de soixante-treize mille en moins de dix ans. L'université de Téhéran compte aujourd'hui cinquante-cinq mille étudiants et constitue le plus grand établissement d'enseignement supérieur du pays. De son côté, l'université de technologie Sharif est considérée comme « la fabrique de talents du Proche-Orient » : extrêmement sélective, elle n'accepte chaque année que 3 % à peine des milliers d'étudiants qui passent le concours d'entrée, et les femmes en composent près d'un tiers. Maryam Mirzakhani, la célèbre mathématicienne, trop tôt disparue en juillet 2017, y avait fait ses études avant de passer ensuite par les universités américaines d'Harvard et Stanford. Elle fut la première et à ce jour l'unique femme à avoir décroché la médaille Fields, la plus haute distinction en mathématiques.

Mais les succès universitaires ne suffisent plus aux brillants étudiants iraniens. Les coopérations et échanges avec les pays occidentaux, en particulier européens, sont activement recherchées après des années d'isolationnisme. Ces trois dernières années, le nombre de start-up et de sociétés dérivées issues des établissements d'enseignement supérieur iraniens est passé de quelques dizaines à plus de trois mille, le nombre de parcs scientifiques et technologiques à plus de quarante. Pour soutenir le dynamisme de leurs jeunes diplômés et les aider à fonder leur entreprise à l'issue de leurs études,

les universités iraniennes sont passées de cinquante projets et partenariats industriels établis en 2010 à plus de trois cents en cinq ans.

Preuve de cette ouverture à l'international, depuis quatre ans, le tourisme explose littéralement en Iran. En avril 2016, Air France rouvrit la ligne aérienne directe Paris-Téhéran. Les Français en particulier raffolent à nouveau du pays, redevenu destination à la mode. Le nombre de touristes augmente de 10 % chaque année depuis 2010, et les revenus qu'ils engendrent équivalent à près du tiers des revenus pétroliers du pays ! Pour encourager cette dynamique, qui a créé quatre cent quinze mille emplois en 2014, le ministère des Affaires étrangères iranien a porté la durée des visas touristiques de un mois à trois mois. Les touristes peuvent désormais prendre tout leur temps pour découvrir, ou redécouvrir, les splendeurs de la grandeur passée de l'Iran, de Persépolis à Yazd, de Chiraz à Ispahan... et se laisser gagner par l'émotion des lieux.

L'extrême vitalité de la société iranienne contemporaine est reconnue même par les plus farouches critiques de l'Iran. Comment pourrait-on d'ailleurs la nier ? Le monde culturel et social n'échappe pas à ce bouillonnement d'énergies, et les expérimentations se multiplient face aux rigueurs de la République islamique pour manifester l'envie de modernité et de liberté de toute une jeunesse. Certes, celles-ci sont encore parfois souterraines pour échapper à la vindicte du pouvoir... mais cet « art de la dissimulation », qui est un trait bien caractéristique des Iraniens, déjà souligné plus haut, n'en reste pas moins persuasif. Les féministes, si rares en 1980, sont de plus en plus nombreuses et se battent pour l'égalité entre les sexes. Artistes plasticiens, musiciens, photographes, sans oublier la jeunesse dorée de Téhéran, tous repoussent de plus en plus loin les limites imposées par le régime pour réinventer un pays moderne, ouvert et libre. En outre, les Iraniens ont très vite saisi la formidable ouverture que représentait Internet et l'impact fulgurant qu'ils pouvaient avoir sur les réseaux sociaux. De ce fait, le persan est la troisième langue la plus pratiquée sur le Net (derrière l'anglais et le mandarin) ; on compte près de quatre-vingt mille blogs iraniens, et le succès de la messagerie cryptée Telegram est tel que même le président Rohani s'y est mis !

La révolte de la jeunesse iranienne prend de multiples formes : elle est tout autant sexuelle, pour transgresser dans la vie privée les règles imposées par le régime, qu'artistique lorsque les graffeurs taguent les murs de Téhéran et y côtoient les portraits officiels des ayatollahs, ou lorsque les scènes musicales expérimentales fleurissent sans que la menace de la répression ne parvienne à leur faire baisser le son. Tous les domaines des arts graphiques sont investis : chaque année, des centaines de jeunes Iraniens s'inscrivent dans les filières universitaires de photographie, et de nombreux amateurs se servent de ce médium pour s'exprimer et interroger leurs concitoyens sur les problématiques actuelles. Les galeries d'exposition d'art contemporain fleurissent à Téhéran et on se bouscule chaque soir aux vernissages. L'intégralité des trésors de l'ancien Musée d'art moderne, réunis par l'ancienne impératrice d'Iran Farah Pahlavi dans les années 1960 et 1970, a enfin revu la lumière du jour depuis l'accession au pouvoir du réformateur Hassan Rohani, réélu en mai 2017. Que de critiques, pourtant, ce musée avait-il suscité en son temps ! « On nous disait que le peuple iranien ne pouvait pas comprendre l'art contemporain. C'était nous prendre de haut⁶. » Rien n'était en effet plus faux, si l'on en juge par l'engouement actuel des Iraniens pour ces collections ressuscitées et pour les artistes émergents.

Enfin, si on connaît mal, en Occident, la littérature contemporaine de l'Iran, et même ses scientifiques, nul ne peut ignorer son cinéma, la preuve la plus évidente de sa créativité depuis le milieu des années 1990. Les cinéastes iraniens sont régulièrement invités au festival de Cannes, feu Abbas Kiarostami y remportant même la Palme d'or en 1997 avec *Le Goût de la cerise* et contribuant largement à changer la perception de l'Iran au-delà de ses frontières. Et il n'est pas le seul. L'écrivaine Yasmina Reza, l'auteure de bande-dessinée Marjane Satrapi, la romancière Nahal Tajadod sont également de ceux-là. Installée en France depuis de nombreuses années, cette dernière se rend deux fois par an en Iran et s'est dite épataée, dans une interview au *Monde*, par l'ouverture d'esprit des jeunes qu'elle y a croisés : « Bien qu'ils aient été nourris au lait de la République islamique, ils sont d'une curiosité sans limites. Lors d'un vernissage à Téhéran, des étudiants en agronomie m'ont parlé de Jacques Derrida et de Woody Allen. Quand je vois ça, je me dis qu'il ne peut rien arriver à ce peuple. Comme dirait Rûmî, "il vole dans la prairie des anges"⁷. »

Ancien secrétaire d’État iranien aux Affaires étrangères et ancien député, Ahmad Salamatian évoque, à propos de l’incroyable longévité de la culture de l’Iran, le « phénix iranien » : « De 1921 à nos jours, malgré deux coups d’État, une occupation et une révolution, des révoltes et des guerres civiles ainsi qu’une guerre de huit ans face à Saddam Hussein, épaulé par la quasi-totalité des puissances mondiales, l’Iran a survécu, avant tout grâce à la conscience collective de son unité dans la diversité, et de sa continuité en dépit des ruptures et des adversités⁸ ». On peut d’ailleurs remonter à bien plus loin que 1921, comme on l’a raconté tout au long de ce livre ! Depuis deux mille cinq cents ans, qu’on tente de l’isoler ou qu’on le menace, cela ne change rien pour l’Iran, car il sait renaître de ses cendres et conserver son génie par sa remarquable vitalité, voués à s’exprimer encore longtemps.

1. Interview de Roxana Azimi, *Le Monde*, hors-série, juillet-septembre 2017.

2. L’exégèse ou « effort de réflexion » entrepris pour interpréter les textes et traditions de l’islam, et en déduire le droit musulman (définition de ce qui est *harām*, « illicite » ou *halāl*, « licite », etc.).

3. Terme arabe qui signifie « abnégation », « lutte », « résistance », et qui ne désigne pas exclusivement dans le Coran la lutte par les armes, comme le mot l’évoque globalement aujourd’hui pour le grand public.

4. V. Nasr, *The Shia Revival, op. cit.*

5. *Courrier international*, n° 1385, 18 mai 2017.

6. Interview de Farah Phalavi par Roxana Azimi, *M, le magazine du Monde*, 11 mars 2017.

7. « 2017, Iran : un nouveau visage », *Le Monde*, hors-série, juillet 2017.

8. *Le Point*, 21-28 décembre 2017.

Conclusion

UNE BEAUTÉ SANS FRONTIÈRES

À l'heure où nous écrivons ces lignes, l'Iran a subi aux Nations unies l'ire de Donald Trump, à la suite d'un tir de missile balistique réussi, acte qui selon lui confirmerait le non-respect de l'accord de Vienne. Or, rien dans l'accord n'interdit de telles actions... Mais depuis son entrée à la Maison Blanche, le président américain n'a eu de cesse que de dénoncer l'accord sur le nucléaire iranien et de menacer de « le déchirer ». Pourtant, de l'avis même de la cheffe de la diplomatie européenne, Federica Mogherini, cet accord fonctionne, et « avec les difficultés actuelles, la communauté internationale ne peut pas se permettre de démanteler un accord qui donne des résultats¹ ». À la tribune des Nations unies le 20 septembre, le président iranien Hassan Rohani avait encore une fois rappelé que l'accord « appartient à la communauté internationale, et pas à un ou deux pays ».

À la mi-octobre 2017, Donald Trump n'a pas certifié que l'Iran respectait ses obligations, ce qui ouvrirait la voie à une réactivation de sanctions levées dans le cadre de l'accord... alors même que fin août, l'AIEA avait certifié que Téhéran respectait bien ses engagements.

L'Iran bouge et souhaite son ouverture au monde. La réactivation de ces sanctions serait pour le pays la pire des nouvelles. Oui, le pays se modernise lentement, mais qu'on ne s'y trompe pas : bien que lente, cette modernisation suit un mouvement progressiste inexorable.

Si ce livre ne devait avoir atteint qu'un seul objectif, ce serait d'avoir servi d'introduction à la culture persane au lecteur ; de lui avoir permis d'entr'apercevoir sa place dans l'histoire du monde, et dans l'histoire de la civilisation musulmane ; de lui avoir fait comprendre qu'il faut voir plus loin que la triste réalité d'un régime

certes toujours oppressif, mais irrévocabllement voué à composer avec la modernité. En un mot, qu'il ne fallait plus avoir peur de l'Iran.

Sous les voiles légèrement noués des femmes qui se promènent aujourd'hui dans Téhéran, celles-ci sont savamment maquillées, parfois tatouées, rebelles, déterminées, et surtout brillantes. Les jeunes ont soif de partage, de découverte de l'autre, d'échanges, d'entreprendre. Et ils sont nombreux. Ils représentent l'avenir.

À eux aussi de se souvenir de leur histoire, pour que l'Iran à nouveau devienne un phare au Moyen-Orient, un pont entre l'Europe et l'Asie, un nouveau creuset d'essor culturel.

En guise de conclusion à ce rapide voyage dans l'histoire de la Perse, j'aimerais énoncer un fait qui choquera sans doute certains, mais qui reste vrai : l'Iran n'appartient pas aux Iraniens. Depuis le début de son existence, ce qui fait la beauté de l'Iran et de sa culture, c'est précisément qu'elle a toujours débordé de ses frontières, toujours suscité convoitise et fascination, attirance. Des dizaines de peuples s'y rattachent, et tous sont unis par la mémoire d'un passé glorieux et commun. Une culture aussi universelle est un puissant symbole d'ouverture et d'union, de richesse et d'échanges potentiels. Osons lui faire confiance.

¹. *Le Monde*, 20 septembre 2017.

CHRONOLOGIE

8000 av. J.-C. : Les Indo-Iraniens en Bactriane et sur le haut plateau iranien.

LES ACHÉMÉNIDES (550-330 AV. J.-C.)

- 550 : Début du règne de Cyrus le Grand, fondation de l'Empire achéménide.
- 539 : Cyrus prend Babylone. Retour des Juifs en Palestine.
- 530 : Mort de Cyrus.
- 522-486 : Règne de Darius I^{er} le Grand.
- 512 : Campagne de Darius contre les Scythes.
- 490-479 : Guerres médiques.
- 490 : Bataille de Marathon.
- 486-465 : Règne de Xerxès I^{er}.
- 480 : Batailles des Thermopyles et de Salamine.
- 479 : Bataille de Platées.
- 449 : Paix de Collines entre Perses et Grecs.

ALEXANDRE LE GRAND (356-323 AV. J.-C.) RÈGNE DES SÉLEUCIDES EN PERSE

- 334 : Début de la conquête d'Alexandre, débarquement en Asie mineure, bataille du Granique.
- 333 : Bataille d'Issos face à Darius III.
- 331 : Bataille de Gaugamèles et entrée d'Alexandre à Babylone et Suse.
- 330 : Incendie de Persépolis et mort de Darius III.
- 324 : Noces de Suse (les Macédoniens, à commencer par leur roi Alexandre, épousent tous des femmes perses).
- 323 : Mort d'Alexandre.
- 305-281 : Règne de Séleucos I^{er} Nikator.

LES PARTHES (248 AV. J.-C.-224 APR. J.-C.)

- 247-211 : Règne d'Arsace I^{er}, fondateur de la dynastie arsacide (ou parthe).
- 171-135 : Règne de Mithridate I^{er}, conquête par les Parthes de la Babylone et de la Perse.
- 163-150 : Les Parthes conquièrent la Mésopotamie.

- 64 : Les Romains affrontent les Parthes en Syrie.
- 53 : Bataille de Carres, défaite de Crassus et perte des insignes romaines.
- 38-34 av. J.-C. : Campagne de Marc Antoine contre les Parthes.
- 117 apr. J.-C. : Trajan prend la ville de Ctésiphon.
- 166 : Paix entre Romains et Parthes.

LES SASSANIDES (224-651 APR. J.-C.)

- 224 : Ardāshir se révolte et dépose Artaban V, dernier roi parthe. Début de la dynastie sassanide.
- 241-272 : Règne de Shapûr I^{er}.
- 260 : Capture de l'empereur romain Valérien par les Perses.
- 277 : Martyre de Mani à Gundishapur.
- 309-379 : Règne de Shapûr II.
- 476 : Fin de l'Empire romain d'Occident.
- 490-535 : Révolution mazdakiste.
- 531 : Exécution de Mazdak.
- 531-578 : Règne de Khosrôw I^{er}.
- 590-628 : Règne de Khosrôw II.
- 590-592 : Révoltes de Bahrām-i-Chūbīn et Vistham Ispahbudhān.

L'INVASION ARABE

- 622 : Hégire. Naissance de l'islam.
- 628 : Fin de la guerre byzantino-perse. Mort de Khosrôw II.
- 632 : Mort de Mohammed. Début des conquêtes arabes et du règne de Yazdgard III.
- 636 : Bataille d'Al-Qadisiyya. Les Arabes envahissent l'Iran.
- 637 : Chute de la capitale sassanide Ctésiphon.
- 642 : Bataille de Nihavend, fuite de Yazdgard III.
- 657 : Bataille de Siffin. Les kharidjites font sécession.
- 661 : Assassinat d'Ali, premier imâm des chiites.
- 661-750 : Califat omeyyade.
- 680 : Bataille de Kerbala, mort de Hussein, fils d'Ali.
- 746-751 : Révolte d'Abu Muslim. Chute des Omeyyades.
- 750-1258 : Califat abbasside.
- 753-757 : Révoltes de l'Iran oriental contre les Arabes.
- 758 : Fondation de Bagdad.
- 820-838 : Guérilla de Babak Khorramdin.

LES DYNASTIES IRANIENNES

- 820-872 : Dynastie tahiride.
- 867-903 : Dynastie saffaride.
- 875-1005 : Dynastie samanide.
- 980-1037 : Vie d'Avicenne.
- 940-1020 : Vie de Firdousi.
- v. 1000 : Achèvement du *Shah-Nâmeh* de Firdousi.
- 1155-1191 : Vie de Sohrawardî.
- 1207-1273 : Vie de Rûmi.
- 1209 : Gengis Khan envahit la Sogdiane.
- 1230-1231 : Conquête de l'Iran par les Mongols.
- 1326-1389 : Vie de Hafez de Chiraz.
- 1453 : Prise de Constantinople par les Turcs.

LES TEMPS MODERNES

- 1502 : Ismaïl I^{er} fonde la dynastie safavide. L'islam chiite devient la religion officielle de l'Iran.
- 1588-1629 : Règne de Shah Abbas le Grand.
- 1736 : Nadir Shah prend le pouvoir en Iran. Conquête de Delhi.
- 1771 : Première traduction de l'*Avestâ* par Anquetil-Duperron.
- 1787 : Agha Muhammad fonde la dynastie des Qadjars en Iran.
- 1809 : Traité de Golestan. L'Iran perd la Géorgie, la Mingrélie, le Daghestan et le Chirvan.
- 1828 : Traité de Türkmantchai. L'Iran perd l'Arménie.
- 1883-1885 : Nietzsche rédige *Ainsi parlait Zarathoustra*.

LE XX^e SIÈCLE

- 1906 : Première Constitution en Iran.
- 1907 : Britanniques et Russes s'entendent sur leurs zones d'influence en Iran.
- 1925-1979 : Règnes des Pahlavi.
- 1979 : Révolution islamique, chute de la monarchie en Iran.
- 1980 : Guerre entre l'Iran et l'Irak.
- 1989 : Mort de l'imâm Khomeini.
- 1989-1997 : Hachemi Rafsandjani, président de la République islamique d'Iran.
- 1997-2005 : Mohammad Khatami, président de la République islamique d'Iran.

2005-2013 : Mahmoud Ahmadinedjad, président de la République islamique d'Iran.

2013 : Hassan Rohani, président de la République islamique d'Iran.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

Nous ne proposons pas une bibliographie exhaustive, mais quelques références pour permettre au lecteur de poursuivre sa découverte de la Perse. Certaines sont citées dans le présent ouvrage et ont servi à son élaboration.

HISTOIRE ET POLITIQUE

BRIANT Pierre, *Histoire de l'Empire perse. De Cyrus à Alexandre*, Fayard, 1996.

CORBIN Henry, GROUSSET René, MASSIGNON Louis *et al.*, *L'Âme de l'Iran*, Albin Michel, 1951 ; 2009.

FRYE Richard N., *The Golden Age of Persia*, Weidenfeld & Nicolson, 1993 (non traduit).

—, *The Heritage of Persia*, Mazda publishing, 1993 (non traduit).

—, *Greater Iran*, Mazda publishing, 2011 (non traduit).

GREEN Peter, *Les Guerres médiques*, Tallandier, 2012.

HÉRODOTE, *L'Enquête*, 2 tomes, Gallimard, coll. « Folio », 1990.

HUYSE Philip, ROBERT Jean-Noël, *La Perse antique*, Les Belles Lettres, 2017.

POURSHARIATI Parvaneh, *Decline and Fall of the Sasanian Empire. The Sasanian-Parthian Confederacy and the Arab Conquest of Iran*, I. B. Tauris & Co Ltd, 2008 (non traduit).

ROUX Jean-Paul, *Histoire de l'Iran et des Iraniens. Des origines à nos jours*, Fayard, 2006.

RELIGIONS

- CORBIN Henry, *Histoire de la philosophie islamique*, Gallimard, coll. « Idées », 1964 ; coll. « Folio essais », 1999.
- , *En Islam iranien, Aspects spirituels et philosophiques*, Gallimard, coll. « Tel », 1991, t. 1 : *Le Shi'isme duodécimain* ; t. 2 : *Sohrawardî et les platoniciens de Perse* ; t. 3 : *Les Fidèles d'amour : shi'isme et soufisme* ; t. 4 : *L'École d'Ispahan, l'école shaykhie, le douzième imâm*.
- CURTIS Vesta Sarkhosh, *Mythes perses*, Seuil, coll. « Points », 1994.
- KHAZAI PARDIS Khosro, *Les Gathas. Le livre sublime de Zarathoustra*, Albin Michel, 2011.
- LECOQ Pierre (traduction et présentation), *Les Livres de l'Avestâ. Textes sacrés des Zoroastriens*, Cerf, 2017.
- NASR Vali, *The Shia Revival. How Conflicts within Islam will shape the Future*, W. W. Norton & Company, 2007 ; 2016 (non traduit).
- RÛMI, *La Religion de l'amour*, Seuil, coll. « Points », 2011.
- , *Le Livre du dedans : Fîhi-mâ-Fîhi*, Actes Sud, coll. « Babel », 2010.
- , *Le Mesnevi. 150 contes soufis*, Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 1988.
- VITRAY-MEYEROVITCH Eva de, *Rûmi et le soufisme*, Seuil, coll. « Maîtres spirituels », 1977 ; coll. « Points », 2015.
- SOHRAVARDÎ Shihâboddîn Yahya, *L'Archange empourpré. Quinze traités et récits mystiques*, traduit par Henry Corbin, Fayard, coll. « L'espace intérieur », 1976.
- , *Le Livre de la sagesse orientale*, traduit par Henry Corbin, Gallimard, coll. « Folio Essais », 2003.

SOURCES LITTÉRAIRES

- ESCHYLE, *Les Perses*, in *Tragédies*, t. 1, Les Belles Lettres, 2002.
- FIRDOUSI, *Le Livre des Rois (Shâh-Nâmeh)*, traduit par Jules Mohl, Actes Sud, coll. « Sindbad », 2002.
- HÂFEZ DE CHIRAZ, *Ballades* (précédé des *Quatrains d'Omar Khayyam*), traduits et présentés par Vincent-Mansour Monteil, Actes Sud, coll. « Babel », 2004.

- , *Cent un ghazals amoureux*, traduits et présentés par Gilbert Lazard, Gallimard, coll. « Connaissance de l’Orient », 2010.
- KHAYYÂM Omar, *Robâiyât (Quatrains)*, traduction et présentation de Hassan Rezvanian, Actes Sud, coll. « Babel », 2008.
- , *Les Quatrains d’Omar Khayyam*, traduits et présentés par Omar Ali-Shah, Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 2005.
- NEZÂMI, *Layla et Majnûn*, Fayard, 2017.
- , *Le Pavillon des Sept Princesses*, traduit et présenté par Michael Barry, Gallimard, coll. « Connaissance de l’Orient », 2000.
- SAADI, *Le Jardin de Roses*, Albin Michel, coll. « Spiritualités vivantes », 2008.
- SÂFÂ Z., *Anthologie de la poésie persane. xi^e-xx^e siècle*, Gallimard, 1964 ; coll. « Connaissance de l’Orient », 2003.
- SHAYEGAN Daryush, *L’Âme poétique persane. Ferdowsî, Khayyâm, Rûmî, Sa’âdi, Hâfez*, Albin Michel, 2017.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?

Il y a forcément un autre Archipoche qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur

www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/larchipel

Achevé de numériser en février 2018
par Facompo.